

Christian MIQUEL

CRISALYDE

Vive la crise !

(Quatre histoires de crise et de décélération du temps)

AMAVIF, Ange Mort Angle Vif

**LE DEMON DE MIDI
(La béatitude du travail)**

J'ai perdu mon boulot, et c'est bien la meilleure chose qui me soit arrivée depuis longtemps.

Perdu, c'est vite dit, alors qu'on me l'a volé, arraché sans me demander mon avis pour le donner à une jeune recrue plus prometteuse que moi. Drôle d'expression, encore du politiquement correct destiné à faire d'emblée peser le poids de la culpabilité sur celui qui se trouve brutalement jeté à la rue alors qu'il n'y est pour rien, le pauvre pékin privé d'emploi du jour au lendemain. Tout contribue à ce qu'il se sente dans la peau de quelqu'un se retrouvant à la porte de chez lui après avoir égaré ses clefs, et qui n'aurait plus qu'à s'en prendre à lui-même. Sauf que ce n'est pas de sa faute, et qu'il n'y a pas de serrurier ou de SOS dépannage pour le faire entrer à nouveau dans le monde de l'emploi, là bas, de l'autre côté, dans l'univers actif de ce qu'on nomme la « vraie vie ».

Viré à cinquante cinq ans. A la porte, avec pour toute lettre de recommandation afin de me remercier de trente cinq ans de bons et loyaux services, une attestation de fin d'emploi à communiquer à l'Assedic. Pardon, au Pôle Emploi, comme il faut dire maintenant, histoire de ne pas perdre la boussole. Avec ça, je pouvais aller loin ! Jadis, les pôles étaient magiques, ils soufflaient des envies d'aventure et d'embruns, ils vous attiraient vers le Nord comme des aimants permettant de se diriger même au sein des pires tempêtes. Aujourd'hui, le seul pôle dont on entend parler est celui de l'emploi, bien plus incertain. Le rêve des grandes aventures est désormais remplacé par la perspective de missions temporaires, de préférence payées au Smic, celles que les négriers modernes veulent bien condescendre à vous donner après deux heures de transport non dédommagées. Pauses déduites. Coupure de 4 heures, entre 13h et 17h, forcément, vous comprenez, il y a moins de clients. Qu'est-ce que je peux faire, pendant ce temps mort ? Ce que vous voulez, débrouillez-vous ! Quel âge, déjà ? –Circulez, il n'y a rien à voir, place aux jeunes ! Bonne chance malgré tout, gardez le cap, sinon vous risquez de sombrer. Surtout à votre âge !

Les conseillers se sont toujours révélés très humains avec moi : ils me demandaient juste de jouer le jeu et de faire « comme si », histoire de conserver le droit à mes allocations. De leur côté, ils respectaient aussi leur rôle, en faisant « comme s'ils » croyaient qu'à cinquante cinq ans je pourrais encore me recaser. Envoyez des lettres et des CV, participez à des stages de motivation, construisez votre plan de réinsertion, établissez un bilan de compétences, m'ont-ils seriné patiemment, mois après mois, même s'ils voyaient que mes efforts ne servaient à rien.

J'ai vu s'ouvrir devant moi de vastes horizons, que je n'aurais jamais soupçonné. Alors que j'avais cherché pendant toute ma vie à mieux vendre les produits de mon entreprise, il me fallait désormais me vendre, moi, comme un produit désirable. Certes, je suis un peu obsolète, légèrement défraîchi par l'âge, et ma DLV n'arrange rien, cette foutue Date Limite de Vente qui me rapproche dangereusement de la retraite. Mais regardez comme j'ai conservé mon enthousiasme, mon opiniâtreté au travail, tâtez les muscles de mes neurones dont les synapses n'ont pas encore été cramés par la drogue ou par des tournantes débilantes, je suis plus fiable que les petits jeunes qui sont prêts à tout pour se vendre au plus offrant. Je peux encore servir, apporter à votre Compagnie mes compétences et la somme des expériences que j'ai acquises tout au long de ma vie.

Et Bla bla bla.

Peine perdue.

Il faut dire que ça m'est tombé dessus comme un coup de massue.

D'autant plus dur à vivre que je ne m'étais jamais vraiment posé de question. Comme tout homme sensé, je n'imaginai pas que cela pourrait m'arriver un jour. Pas à moi ! Depuis la nuit des temps, les hommes sont supposés partir à la chasse et ramener la nourriture au foyer. Alors, si on les prive brutalement de travail, c'est soudain toute

leur virilité qui en prend un coup. C'est bien normal : dès leur plus jeune âge, on les habitue à prendre leur verge pour un bâton de commandeur.

A six ans, je m'en souviens encore, nous nous amusions à exhiber nos zizis pour mieux les comparer. C'était à celui qui disposerait du plus gros, de plus long, qui irait le plus loin en pissant. Même si je trouvais cela ridicule, j'éprouvais en même temps une crainte mêlée de fascination pour la chose. Premiers émois face à la sexualité. Et puis c'était la condition d'entrée dans le clan. Je m'en étais toujours bien tiré, même si, comme mes camarades, je trichais un peu en l'astiquant avant de l'exhiber, pour gagner quelques précieux centimètres.

Adulte, j'ai vite compris que les hommes continuent à jouer au même jeu. Seule différence : ils n'osent plus exhiber leur machin en public. Alors, ils partent en quête de substitut, comme les petits enfants remplacent leur maman absente par un doudou rassurant. Avec mes copains de promo, nous avons poursuivi les mêmes jeux, juste changé l'objet de notre quête. Pendant longtemps, ce fut à celui qui alpaguerait le plus de nanas, l'un d'entre nous tenait même un carnet, en mentionnant le nombre de coups tirés par chaque membre du clan. Puis ce fut à qui posséderait la voiture la plus puissante, le coupé cabriolet au capot le plus élané, l'objectif de macro-photo le plus long possible, véritable phallus électronique qui en imposait lorsqu'il pointait vers sa cible comme un bazooka de paparazi, l'écran de télévision le plus large mais le plus mince possible, fin comme les filles d'aujourd'hui, doté en plus de la dernière télécommande vibro-masseuse du cerveau la plus impressionnante.

J'ai tout fait, vécu une vraie vie de mec, zip et zap, j'ai même crié avec les potes, une canette de bière à la main, en matant un match de foot à la télé. Quand le trois-quart avant parvenait enfin à en mettre une, en pleine lucarne, et à déchirer l'hymen encore vierge que tentait de défendre une lopette de gardien débordée, sa défense pénétrée de toutes parts, et que le projectile s'enfonçait grave, profond, au fond des filets –alors là, oui, j'étais heureux, c'était

l'orgasme paroxystique, l'écume de la bière aux lèvres, il n'y avait plus qu'à faire péter une mousse de plus, c'était le bonheur total !

C'est si simple, finalement, d'être un homme : il suffit de se laisser guider par son sexe. Juste un peu de cul, talon aiguille et déshabillé pour réveiller le joli endormi qui attend de se redresser, et en route pour de nouvelles aventures ! Car il peut vous emmener partout, votre joli petit pénis télescopique : d'une culotte à l'autre, d'une voiture à un téléphone portable, il faut juste garder le rythme, en se rappelant que c'est toujours lui qui mène la danse.

J'en ai longtemps profité, en bon célibataire, mais cela ne m'a pas empêché de tomber dans le piège fatal. En quelques mois, c'était fini, j'étais marié, bébé dans le ventre de la future maman, maison à crédit et plan de carrière à remplir. Stop, nouvelle vie, beaux-parents à ne pas décevoir, famille à bâtir.

Je m'y suis attelé avec le même enthousiasme, cela ne me changeait pas, c'était toujours la même règle de la performance maximum : en avoir plus que le voisin, être plus productif au travail, aller plus vite, doubler les autres. Je l'ai plus grosse que toi, pousse-toi de là et laisse-moi passer devant. La promotion sociale est une course sexuelle aux honneurs, une histoire de quéquète perpétuellement insatisfaite qu'on veut pousser toujours un peu plus loin, devant celle des copains. Un peu d'avancement, hop la taille de mon bureau s'agrandissait comme par miracle, j'en avais une plus grande, et une secrétaire en prime. Conquérir de nouveaux marchés, éjaculer de nouveaux contrats, faire gicler les concurrents pour consolider ma position, tel fut longtemps l'unique horizon de ma vie.

C'était la belle vie.

Du moins je le croyais.

Mon parcours de vie, parlons-en !

Sorti sans honneur particulier d'une école de commerce de seconde zone, j'ai lentement mais sûrement gravi tous les échelons, en bon élève besogneux, sur ce rythme lent et obstiné des asthmatiques qui gravissent péniblement leur escalier quotidien. Combien de fois ai-je refoulé des larmes de colère face à l'injustice d'une remarque blessante de mon supérieur ! Sans compter les multiples petites compromissions quotidiennes du monde du travail : mets un peu plus d'âme dans cet argumentaire, ré-écris les conclusions, elles vont déplaire au client qui n'en fera de toutes façons qu'à sa tête, on ne peut pas se permettre de perdre ce budget, tu comprends ?

Pour avancer, il faut accepter de plier l'échine. S'adapter ou démissionner, telle est la loi d'airain de l'entreprise. Alors je me soumettais. Du moins en apparence : bien Monsieur, oui Monsieur. Je m'asseyais sur ma fierté, en me disant que lorsque je serais promu, je lui rendrais bien un chien de ma chienne. J'attendais la bonne occasion : je jouais hypocritement le bon élève, quitte à apparaître servile, je me faisais bien voir de ses supérieurs, et hop, je lui passais devant, tant pis pour lui. C'était à son tour de sauter. Normal, il n'avait qu'à pas se mettre en travers de mon chemin. Avec une famille à charge, je n'allais pas rester un gentil petit garçon, à tendre la joue gauche quand on me giflait, à suivre de grands principes moraux réservés à ceux qui se font bouffer par la vie. J'avais abandonné les jeux de touche-pipi, mais c'était toujours la même guerre virile entre mecs qui régnait, juste un peu plus masquée et civilisée. Donc bien plus cruelle.

J'ai gommé les relents juvéniles de mon rire, lissé mes cheveux et raboté mon âme pour monter, peu à peu, les échelons de la hiérarchie. Certes, à la fin, mon sourire Colgate ne cachait plus qu'un grand vide, un dévouement sans borne à mon entreprise. Mais j'avais la satisfaction d'avoir réussi, je pouvais enfin côtoyer les dieux qui siégeaient au conseil d'administration, les N-1 et N-2 me saluaient même d'un bref hochement de tête dans l'ascenseur, j'étais proche du sommet !

Combien de soirées et de week-ends sacrifiés pour ces signes de reconnaissance fugaces, à m'èreinter sur des dossiers sans intérêt, à passer à côté de ma vie personnelle et familiale ? Le pire, c'est que j'en étais fier. Chaque jour, en me rendant au siège de mon entreprise ultramoderne de la Défense pour le briefing rituel du matin, le morning board comme ils disent en se gargarisant de mots et en se prenant pour des généraux américains face aux vietcongs, j'avais l'impression de participer à une grande messe sacrée. Je redressais fièrement la tête en badgant et passant les contrôles automatiques, persuadé de faire partie de l'élite des nouveaux guerriers des Temps modernes : quel nombre de parts de marché pourrions-nous grignoter sur notre principal concurrent, quelles innovations-gadget allions-nous encore inventer pour vendre plus chers nos produits ?

Cela ne m'empêchait pas de me méfier de tout le monde, de mes subordonnés toujours prompts à médire, de mes supérieurs qui m'attendaient au tournant en craignant que je prenne leur place, de ma femme qui se faisait probablement sauter ailleurs mais qui sauvait la face en se rendant à mes bras à l'église et au Golf country club. Même ma fille, j'étais persuadé qu'adolescente, elle serait la première à dégainer en me traitant plus tard de connard, de vieux ringard dépassé. Je n'avais aucune raison de m'attacher à elle, m'intéressant au strict minimum à sa vie, juste à la moyenne de ses résultats scolaires. Je ne voulais pas qu'elle devienne un obstacle à ma carrière professionnelle en me prenant trop de temps.

J'étais un guerrier corps et âme voué au service de ses Maîtres. Prêt à les servir jusqu'à la mort.

C'est beau, le dévouement !

J'ai eu beau me tenir constamment sur mes gardes, cela n'a finalement servi à rien.

Je n'ai pu empêcher ce jour maudit, le jour finalement béni où l'on m'a remercié pour mes bons et loyaux services. Avec les difficultés économiques et ma

cinquante bien entamée, j'avais certes senti le souffle d'un vent mauvais rôder dans les couloirs. Sans me sentir concerné pour autant.

C'est la crise, on ne vous en veut pas, dégraissage et allègement de la structure, aux plus âgés de montrer l'exemple. Je suis persuadé que vous nous comprenez, vous avez toujours été loyal avec nous, c'est pour le bien de l'entreprise. Croyez-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur, c'est difficile aussi pour nous. Finalement, vous partez au bon moment, vous avez de la chance, vous allez échapper au stress de cette crise, vous allez pouvoir profiter de la vie, je crois même que je vous envie un peu, mon cher... Non, non, ne retournez pas à votre bureau, ce n'est pas la peine. Vous ne repasserez pas par la case Départ, les 20.000€ de prime et d'aides diverses ont été supprimés lors du dernier conseil d'administration, vous m'en voyez désolé, encore un effet déplorable de cette foutue crise. En tout cas, ce fut un réel plaisir de travailler avec vous, mon cher Paul, vous avez tant apporté à notre Compagnie, je me souviendrai toujours de vous avec émotion. Si, si, croyez-moi ! D'ailleurs je vais vous raccompagner... Non, ce n'est pas la peine ? Eh bien merci, je reconnais là votre capacité à mettre l'intérêt de la Société avant le vôtre, d'ailleurs je suis en retard sur mon dossier...

Une tirade, et c'était fini.

Voilà.

Au début, je l'ai forcément mal vécu, à me réveiller en pleine nuit pour pleurer de rage, avec l'envie brûlante de retourner dans les locaux de mon entreprise pour les descendre à la mitrailleuse. Tac tac tac tac tac, j'avais envie de les broyer, d'éjaculer ma colère sur leurs visages bien lisses, d'expulser ma haine en invectives, en larmes de sang. Ils m'avaient castré en pleine ascension, j'allais leur en faire voir ! Car ils me l'ont coupée, en toute beauté !

Quoi ? Mon boulot, ma virilité, mon existence sociale par procuration, le rôle que je pouvais jouer en société. Plus de carte de visite, plus de puissance derrière laquelle se cacher, d'oriflamme à agiter auprès de ses connaissances : vous vous rendez compte, cette année, on a fait tant de chiffre d'affaire, j'ai gagné tant de parts de marché, avancé vers mes objectifs de tel pourcentage ! Et ce que je prévois pour l'année prochaine, mon plan de carrière, mon but dans la vie ? Tout cela s'était évanoui. Plus rien, le néant, débrouillez-vous avec.

Le plus dur, c'est d'affronter, chaque matin, les affres de la vie quotidienne. Sans aucune tâche prédéterminée. Je me sentais déboussolé de me lever sans avoir besoin de me presser pour attraper au vol le Rer de 7h45, le plus souvent sans prendre le temps de me laver les dents, en salivant abondamment pour mieux passer ma langue dans les moindres recoins de ma bouche afin d'en chasser les dernières miettes de pain et de confiture. Une pastille à la menthe hâtivement croquée entre Javel et Issy finissait l'affaire, juste avant d'attraper la correspondance du Ter pour la Défense. Car il fallait à tout prix éviter une mauvaise haleine, une chemise mal repassée, des chaussures non impeccablement cirées, autant de signes susceptibles de trahir le futur looser. J'avais encore le temps d'ouvrir mes mails sur l'écran tactile de mon téléphone portable dernier cri avant de descendre de la rame, frais et dispos, prêt pour une nouvelle journée de combat.

D'un seul coup, tout cela me fut enlevé, me laissant désarmé face aux grandes journées vides qui s'ouvraient devant moi. Une fois ma fille accompagnée à l'école et ma femme partie au travail, que faire de ces heures improductives, qui s'égrenaient au ralenti ? Je tournais en rond dans mon appartement, comme une âme en peine privée de sa substance vitale. Je me réfugiais instinctivement derrière l'écran de mon ordinateur. Mais ma boîte à lettres électronique était désespérément vide, au point que j'ai fini par la reprogrammer pour laisser passer les spams. Au moins je recevais, ainsi, des messages qui

me donnaient l'illusion d'exister, d'être sollicité, désiré, même noyé au milieu d'une liste anonyme de plusieurs centaines de milliers de noms !

J'en suis venu à regretter les discussions informelles entre collègues, sur lesquelles je crachais pourtant allègrement auparavant en déclarant de manière hautaine qu'elles représentaient une perte de temps dont l'entreprise aurait facilement pu se passer. La pause-café de 10 h 30, moment rituel où tout le monde se retrouvait pour cancaner, en vint même à me manquer. Peu importait si la boisson chaude crachée par le distributeur était infâme, ressemblant plus à un jus de chaussette lyophilisé qu'à des grains de café fraîchement torréfiés, l'essentiel était de participer, de rire bêtement aux blagues des collègues, de savoir saisir le moment où briller et se rendre agréable aux N-x qui passaient par là.

Plus personne à qui parler pour chercher un signe de reconnaissance. La solitude m'a pesé au point d'attendre avec impatience la mi-matinée pour prendre mon café seul, dans ma cuisine déserte, en mettant la radio et en répondant à voix haute aux interventions des auditeurs qui prenaient alors l'antenne. J'avais au moins l'impression, ainsi, de participer à quelque chose, je me laissais bercer par l'émission

La musique d'un doux blabla de paroles insignifiantes.

Peu à peu, ma haine s'est retournée, non plus contre mes supérieurs qui m'avaient sacrifié au profit d'un plus jeune que moi, mais contre le monde du travail qui m'avait volé les plus belles années de ma vie. En amoureux déçu, je ne vis bientôt plus que les défauts de mon ancienne amante l'entreprise. Elle m'avait enjôlé, séduit, embrigadé dans les rangs de son armée, sans me laisser supposer que je n'étais qu'un jouet entre ses mains. Un numéro parmi d'autres : un prisonnier stupide, au point d'oublier qu'il a des chaînes.

Certes, elle y met du sien, l'entreprise moderne, pour capturer et faire tomber chaque jour de nouvelles recrues dans son miroir aux alouettes ! Les sièges sociaux de la Défense, avec leurs tours en érection pointées vers un ciel désert, sont là pour impressionner le manant. Lorsque j'y suis entré pour la première fois, jeune salarié fraîchement émoulu d'une école de commerce, je me sentais minuscule, mon minable petit zizi recroquevillé dans son slip, pour une fois impressionné par le costume dont j'avais été obligé de m'affubler, mais aussi par cette cravate qui m'enserrait symptomatiquement le cou comme une corde de pendu. Il n'a d'ailleurs quasiment jamais bandé au travail, mon sexe. Tout est fait dans le monde professionnel pour anesthésier la sexualité, pour la vampiriser, détourner son énergie du corps, la canaliser dans ce grand phallus abstrait de l'Entreprise qui exige de tout sublimer et sacrifier à son profit.

Au Moyen-âge, les seigneurs avaient besoin de faire étalage de leur puissance pour impressionner la populace, pour lui imposer une obéissance aveugle. Ils érigeaient des châteaux forts pour se protéger de leurs ennemis et pour surveiller les manants qui travaillaient à leur service. Rien n'a changé profondément, le système s'est simplement sophistiqué : aujourd'hui, la forteresse Entreprise n'a plus besoin de se réfugier derrière des remparts impressionnants. Pour s'assurer du travail de ses nouveaux serfs, elle se contente de les convoquer dans des immeubles de verre et de béton à l'allure anodine, apparemment ouverts à tout le monde, et de leur faire miroiter un salaire qui suffira à peine à rembourser les traites et les crédits qui les maintiennent asservis, pieds et poings liés plus sûrement que par des cordes. Ils ont l'air libres, les entreprises semblent ouvertes et transparentes, sauf qu'elles sont protégées de manière invisible, nul ne pouvant y accéder s'il n'en a l'autorisation.

Tant que j'y travaillais, je ne me rendais pas compte du degré de mon asservissement. Tout y est sous contrôle. Ne fût-ce que pour y entrer : contrôle électronique, pièce d'identité à l'accueil. Même pour un visiteur. Comment,

ce n'est pas légal, seule une autorité assermentée peut exiger une preuve d'identité ? Alors vous n'entrez pas, je ne fais qu'appliquer le règlement. Un permis de conduire nous suffira, mais nous devons vous enregistrer, d'une manière ou d'une autre. Ce sont les règles. Le portillon électronique ne vous laissera passer que lorsque vous lui présenterez le badge que je vais vous remettre en échange de votre pièce officielle. Merci Monsieur. Non, je le garde le temps de la visite. Je vous le rendrai lorsque vous me remettrez votre badge de visiteur. Et voilà. Maintenant que vous êtes fiché, enregistré, vous pouvez désormais vous rendre au vingt troisième étage.

Pour les salariés, le badge est juste un peu plus sophistiqué que celui des visiteurs, évoquant la perfection technologique du bracelet électronique des prisonniers qui purgent désormais leur peine hors des murs de la prison. Comme mes collègues, je m'enregistrais sans état d'âme pour communiquer mon heure d'arrivée et de départ, je badgeais pour sortir cloper, badgeais pour la pause, badgeais encore pour aller pisser, cela permettait de décompter la durée de mon passage aux chiottes de mon temps de pause. Normal, c'était un temps non productif. Je devais encore badger pour changer d'étage, pour prendre l'ascenseur, pour me rendre à un autre plateau. Et si je me trompais : bip. Désolé, l'accès à cet étage vous est interdit, vous n'êtes pas habilité. Le donjon des services informatiques, ces nouveaux garde-chiourmes du système, s'arrange pour pré-enregistrer dans la puce électronique de votre badge les parcours auxquels vous avez droit.

Course du rat dans un labyrinthe. Le pire, c'est que je me rendais uniquement aux endroits autorisés, en bon élève parfaitement adapté, sans prendre conscience que j'étais constamment surveillé. En liberté conditionnelle.

A force de subir le règne de l'arbitraire, je m'y suis habitué. Pire : j'ai cherché à utiliser le système pour devenir, à mon tour, un privilégié. C'est d'ailleurs le but recherché : plus elles sont iniques, plus les règles deviennent une seconde nature, une stimulation pour mieux survivre aux dépens du voisin. Car dès que vous

vous asseyez à votre bureau, c'est l'enfer des inégalités qui commence. Chacun à son poste, avec des droits différents, même si l'énoncé de ce principe contredit l'idéal républicain de la citoyenneté. L'entreprise n'a rien à voir avec la démocratie, elle en est l'antithèse absolue, le trou noir qui la happe, la vérité cachée du système. Tout y est rationalisé, rentabilisé, calculé de façon à n'accorder de droits qu'au compte-gouttes, en respectant des privilèges savamment dosés. Téléphones bridés en bas, les employés de base n'ont droit qu'aux appels entrant : service clients et enquêtes de satisfaction, plaintes et réclamations, ventes et suivi des commandes. Cinq minutes, montre en main, pour débiter des réponses stéréotypées en suivant le guide d'appel. Bonjour Monsieur, je vous comprends, au revoir Madame. Voyant rouge allumé, sueur d'angoisse, je me suis laissé aller, j'ai dépassé de 30 secondes, il faut rétablir le rythme ! Plateau d'appel, travail d'abattage, c'est le monde de l'usine transplanté sur un plateau d'appel, les nouveaux galériens rament au téléphone, tous alignés et mis en concurrence à la chaîne, à fond de cale, dans un brouhaha continu.

Lors de mes premières années de travail dans la Tour, j'ai entamé une brève aventure avec l'une des téléopératrices du plateau, seins Wonderbras en avant et fesses rebondies par des collants gainés sous sa minijupe, un cliché ambulante pour mec frustré. Nous avons vite arrêté de nous fréquenter, d'un commun accord. Elle ne supportait pas les moqueries de son entourage, ni moi les regards empreints de commisération de mes collègues. On ne trahit pas sa caste. Lutte de classes oblige.

Promotion canapé ou lèche cul de bon élève, l'employé qui veut s'en sortir se transforme inéluctablement en petit chef dont la tâche est désormais de contrôler l'activité de ses anciens collègues. Il a droit à un petit bureau aveugle, une cellule de moine. Branchement de son ordinateur à l'intranet, ouverture du téléphone aux communications internes et locales, puisque pour traiter un dossier il faut pouvoir appeler la médecine du travail, contacter différents services, passer de la paie à la comptabilité, des

relations publiques au juridique. Heureusement, j'y ai échappé, je suis rentré directement au dessus.

A l'étage supérieur, règne le monde des secrétaires, des assistants, des commerciaux et de tout ce qu'on appelle le marais des professions intermédiaires. Ils partagent un open-space pour mieux se contrôler les uns les autres, mais ils gagnent en échange le droit aux appels sortant, d'abord locaux, puis sur toute la France. Bonjour chérie... Oui, c'est ça, entendu Madame, au revoir Madame. Vite raccrocher, les usages privés du téléphone sont toujours mal vus, ils font perdre du temps. Donc de l'argent. C'est là que j'ai commencé ma carrière de commercial. A peu près en bas de l'échelle, comme tout le monde.

Quelques années et étages plus haut, des rides et des cheveux gris en plus, j'étais devenu directeur de clientèle. Assimilé cadre, avant de passer cadre confirmé. J'avais désormais droit à un bureau personnel, puis aux appels internationaux. Plus je suis monté dans la hiérarchie, plus la taille de mon bureau augmentait. La course à l'échalote, et le pire c'est que ça marchait : après chaque promotion, je n'avais plus qu'une envie, attraper un nouvel hochet, me hisser un peu plus haut. Car tout est codifié pour susciter l'envie: j'ai d'abord eu droit à une fenêtre, puis à deux ; à une petite table de réunion intégrée, puis à une grande table ovale de direction ; avec chaises un peu plus larges pour fessier alourdi, puis avec fauteuils en cuir pour l'apparat. Voiture de fonction d'entrée de gamme, je louchais déjà sur le modèle Confort Plus. Jusqu'au modèle de luxe, j'ai même décroché la timbale, une grosse Mercedes full options. Consécration, c'était le rêve, le signe de la réussite, de l'intégration au cercle des décisionnaires qui se prennent pour les acteurs d'une mondialisation que se joue d'eux, qui se joue toute seule, mais il faut bien donner l'impression qu'il y a quelqu'un aux commandes. Alleluliah !

En haut, au 33^e étage, les Maîtres du monde du moment passent leur vie à scruter fébrilement l'horizon du marché et les mouvements des troupes ennemies. Sans oublier de suivre les fluctuations de la bourse. Car ils

savent qu'une inversion de la courbe des profits signera leur départ immédiat. Alors, autant en bénéficier tant qu'ils sont en odeur de sainteté : restaurants prestigieux, première classe sur des compagnies régulières, stock options et délits d'initiés, faux frais et passe-droit. Tout un beau-monde qui se co-opte, se protège et se pousse du coude, bouffe et baise ensemble. Je te tiens, tu me tiens par la barbichette, c'est la solidarité sacrée de la Cour des profiteurs de tout poil. Chacun sait que cela ne durera qu'un temps. Alors leur course devient d'autant plus effrénée que de nos jours, il n'y a plus, du Capitole à la Roche Tarpéienne, que le fil bien fragile d'une dépêche Afp.

Pour eux, comme pour moi.

Je suis bien payé pour le savoir : dans mon cas, un bref recommandé avec accusé de réception a suffi.

La haine, et puis, déferlant comme les vagues montantes d'une dépression irrépressible, un sentiment profond de dégoût de soi.

L'envie de vomir en voyant ce que j'étais devenu : un pion anonyme, dont la servilité n'avait eu d'égale que son inutilité profonde. Puisque me soumettre n'avait servi à rien.

Un traité contemporain de la servitude volontaire devrait s'interroger sur ce qui pousse des hommes pourtant libres de dire non à tout moment à accepter cet ordre inhumain de l'entreprise, en sachant pertinemment que cela finira la plupart du temps par leur mise au placard ou par leur licenciement. Dégagés dès qu'ils ne seront plus suffisamment rentables.

Pourquoi, comment avais-je pu accepter, à l'image de milliers de mes concitoyens, de perdre ma vie dans un tel système ? Certes, je n'ai pas été le seul : avec l'urbanisation croissante des mégalofoles modernes, le phénomène grégaire des foules s'aliénant volontairement chaque jour dans un travail sans intérêt est désormais devenu la réalité incontournable de ce qu'on appelle la

mondialisation. Que dis-je : la nouvelle maxime morale universelle qui guide les consciences et les existences particulières, le droit à l'esclavage et au travail quotidien étant devenu l'horizon indépassable du destin de chacun ! Nous sommes tous complices, je n'ai fait que suivre le courant dominant, le main stream comme ils disent : victime et bourreau, comme tout un chacun.

Et tout ça, à cause de quoi ? En grande partie à cause d'elle, ma quéquète en perpétuel rut, qui en veut toujours plus, qui est tellement habituée depuis l'enfance à la compétition, qu'elle en remet à chaque fois une couche pour se hisser au-dessus des autres. Jamais satisfaite, incapable de voir plus loin que le bout de sa queue, en oubliant que moi, son pauvre propriétaire, je deviendrai fatalement, un jour, sa prochaine victime.

C'est ridicule, mais le monde actuel avance de cette manière : un aveuglement collectif et volontaire, où chacun pousse l'autre pour lui passer devant. Nous sommes probablement mus par un instinct de survie ancestral qui nous pousse à faire comme les autres, en ayant l'impression qu'il n'y a pas d'autre choix possible. Je ne me demandais même pas si j'aurais pu faire autrement : j'avais besoin de ramener un salaire à la fin du mois, de lutter contre la peur du manque, contre la crainte de ne plus être capable de subvenir aux besoins de ma famille.

L'imitation, la peur de ne pas être comme les autres, comme clef de l'asservissement volontaire ! Je l'ai bien vu, tout de suite après mon licenciement. Mes voisins ont commencé à me regarder d'un drôle d'œil, comme si je dérogeais volontairement à mon devoir. « Ah bon, vous êtes chômeur ? ». Avec une fausse commisération, empreinte d'un mépris latent à peine voilé : le pauvre, il n'a pas de chance, mais est-ce qu'il cherche vraiment autre chose ? Il se laisse aller, Juliette, ma petite, ne t'approche pas trop de lui, à ne rien faire de la journée, on ne sait jamais, ça peut taper sur le ciboulot, en plus la dernière fois que je l'ai vu, il sentait la bière, il boit, c'est normal, il

n'a rien à faire d'autre pour passer le temps. Ne lui adresse pas la parole, ne lui répond surtout pas s'il te parle.

La crainte du regard des autres a commencé avec la peur de ce que pourraient penser mes pauvres parents. Ils s'en retourneraient dans leur tombe, s'ils me voyaient ! Assisté par l'Etat, autant dire un bon à rien ! Et dire que nous nous sommes sacrifiés toute notre vie pour que nos enfants progressent et réussissent, pour qu'ils aillent plus loin que nous. Entre nous, il faut quand même avouer que nous nous sommes toujours fait du souci à propos de ce gamin. Déjà, sur les bancs de l'école...

Et que dire du regard de mes proches ? Les yeux fuyants de ma femme Julie quand elle partait encore au travail, avant que la crise ne la frappe à son tour. Les discussions embarrassées avec les anciens copains au moment de l'apéritif. Et le pire, à l'école, les railleries des camarades de classe de ma fille : « Ton père il est chômeur, c'est un bon à rien ! Ton père il est chômeur ! » Une ritournelle qui vous cloue au pilori. J'attendais d'être seul pour évacuer, pour pleurer en silence quand ils avaient le dos tourné, tellement je me sentais rongé par la honte Nul d'avoir perdu mon travail. Car ils avaient raison : j'étais devenu un bon à rien. Je me dégoûtais d'infliger mon déshonneur à ma famille, d'être incapable de trouver un nouveau job. Je me dégoûtais encore plus d'avoir passé tant de temps à refouler ma dignité en servant de carpette à des chefs dont je n'avais pourtant jamais rien eu à cirer.

Et pour finir, la peur du gendarme, la peur des services sociaux et des huissiers qui me guetteront dès que je serai repéré comme un être en voie de marginalisation. La crainte de l'expulsion, de perdre le peu que j'avais réussi à mettre de côté, la phobie de la rue et d'une clochardisation si vite arrivée de nos jours –la peur de la déchéance et de la mort, tout simplement.

C'est pour lutter contre cette dérégulation métaphysique, pour oublier ce délitement inexorable de l'existence, que je me suis bouché les oreilles, fermé les yeux, enchaîné dans un travail qui me permettait de ne plus penser. A

l'image de ce que font les autres, tous les autres, puisque nous nous comportons pareillement d'un bout à l'autre de la planète, en lâches interchangeables. L'imitation sociale, la peur psychologique du manque et la quête du sexe : nul besoin d'autre chose pour amener à accepter volontairement les lois aveugles du marché.

Platon avait bien vu que le monde est basé sur un mécanisme général d'imitation. Mais il croyait naïvement que les formes sensibles de la vie quotidienne et du travail pouvaient se rapprocher d'essences plus parfaites, en participant grâce à elles à un instant d'éternité. L'artisan copiait une forme idéale, l'amoureux était plus amoureux de l'Amour que de son aimée particulière, l'artiste lui-même s'inspirait d'un idéal de sagesse. Aujourd'hui l'imitation se fait par le bas, par la sexualité et par le ventre. Se rapprocher le plus possible de l'homme sans qualité : métro-boulot-dodo. Bouffer, travailler, produire ; désirer, acheter et consommer, telle est la nouvelle Sainte Trinité. N'importe quoi, c'est le règne des copies toujours moins bonnes les unes que les autres, toujours plus fragiles, plus vite détruites. Qu'importe, puisqu'on est payé pour les produire sans réfléchir, avec toutes leurs imperfections, leurs bugs et leurs fins de vie programmées à l'avance afin de nous forcer à les remplacer. Au moins, cela donne du travail.

Tout ça pour recevoir, à la fin du mois, un chèque ou un virement bancaire qu'il faudra aussitôt réinjecter dans le circuit marchand : courses pour manger, vêtements pour rester à la mode, sorties ciné pour penser à autre chose. A se dégoûter d'une vie si bien calibrée, si parfaitement banale. Loyer, assurances, eau, gaz, électricité, abonnements internet et téléphone mobile, crédits, impôts, taxes d'habitation, taxe pour vivre, taxe pour respirer, taxe pour vos futurs frais d'obsèques, tout y passe. Pour le bien d'un système qui doit se perpétuer, continuer à se reproduire, avec son inhumanité et ses inégalités. Oh, certes, vous recevez bien, en prime, quelques misérables petits signes de reconnaissance du réseau de ceux-qui-sont-comme-vous. Vous reprendrez bien un peu de cake ?

Sans façon. Vraiment, vous leur avez dit ça ? Oui, que voulez-vous, il faut bien se défendre. Mais c'est fantastique, ce que vous faites ! Et combien valez-vous ? Je pèse 8.000 euros par mois. C'est bien le moins ! Moi, c'est 8.700, mais c'est normal, je travaille dans une plus grosse boîte,. En dessous, on ne vit pas décemment, je ne sais pas comment font les pauvres. Mon projet ? Bientôt changer de poste pour continuer à progresser. Plan de carrière, mobilité sociale, toujours plus, toujours plus loin ! Nous sommes passés de 3 millions à 4 millions de chiffre d'affaire en un an. Jeune pousse, entreprise pleine d'avenir, expansion internationale, nous allons encore innover. La recette est partout la même : regarder ce que font les concurrents, imiter, aller de l'avant. Finalement, vous êtes comme moi : vous aussi, vous êtes un battant, nous sommes tous deux des optimistes, nous savons bien que notre avenir est devant nous.

-Sombre crétin qui ne voit même pas que devant lui, c'est l'ombre de la mort qui le guette, avec son sourire sardonique.

Rappel salutaire.

Heureusement, les choses changent. Comme dans une cure de désintoxication : après la violence du sevrage, après la haine de ceux que vous estimez responsables de votre dépendance, puis le dégoût de vous être laissé tomber si bas, vient le moment de la convalescence où vous reprenez peu à peu goût à la vie.

Je goûte à nouveau le plaisir de prendre mon temps le matin, de croquer une tartine grillée recouverte d'une bonne gelée de groseilles en savourant mon bol de Ricoré. N'est-ce pas bien meilleur que de courir sur le quai pour me jeter dans un Rer aux relents de matin blême, en chassant du bout de la langue les bouts de confiture encore accrochés entre mes dents ? Quant au café de 10 heures, un bon expresso maison, bien tassé, bu à petites gorgées en glanant négligemment les nouvelles matinales sur

internet, a remplacé avec bonheur les fadaises rabâchées entre camarades d'infortune.

Car j'en ai bavé, de ces relations de travail. Une fois mon licenciement connu, mes collègues, ces cadres avec lesquels je partageais les séminaires d'entreprise et les mal-bouffes au restaurant d'à côté, ont disparu de mon horizon. Sur la pointe des pieds, de peur que j'aie l'idée incongrue de m'adresser à eux pour leur demander un dernier service. Les employés et les secrétaires qui constituaient mon équipe ont disparu tout aussi magiquement de mon univers. Je n'avais pas d'illusion, je savais bien qu'ils me reprochaient mes exigences perpétuelles, mais je croyais quand même que les repas infâmes avalés ensemble au lance-pierre autour d'une même table, à la cantine Soupexhole avaient créé un lien minimal entre nous. Pas un seul d'entre eux ne m'a appelé pour prendre de mes nouvelles, ne fût-ce que pour me soutenir ou me souhaiter bonne chance. Pas même Catherine, mon assistante personnelle, qui gérait mon agenda. Je lui avais pourtant souvent rendu service lorsque, en panne de baby-sitter, elle devait s'absenter plus tôt pour aller chercher ses enfants à l'école. Comme les autres : aux abonnés absents.

Et mes supérieurs, qui m'invitaient avec condescendance à taper la balle au golf avant de partager leur barbecue familial du week-end, sans façon bien sûr, mais amenez quand même votre épouse et une bonne bouteille de whisky de 15 ans d'âge, ce sera l'occasion, vous comprenez, ma femme ne veut plus que j'en boive. Lorsque je les ai croisés par la suite au practice où je continuais à aller m'entraîner une fois par semaine, ils détournaient pudiquement le regard pour éviter de me dire bonjour. Je n'existais plus à leurs yeux.

Tous, ils se sont évanouis, gommés par un coup de baguette miraculeux : sortis de ma vie, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Je ne leur en veux pas. Ou plutôt, je ne leur en veux plus. En pleine tempête, agrippés au bastingage pour ne pas être jetés par-dessus bord à leur tour, ils n'ont pas le

temps de s'occuper de ceux qui ont eu le malheur, comme moi, de tomber à l'eau. En plus, ils auraient eu trop peur que je leur porte la poisse. Car je fais désormais partie de la cohorte des nouveaux pestiférés, ces invalides frappés par la pandémie invisible des licenciements économiques.

Leur attitude m'a finalement aidé à guérir plus vite. Tout ce beau monde, ces collègues qui prenaient plus d'importance que ma propre famille, au point de se glisser jusque dans mes rêves pour y tisser les toiles d'araignées de mes soucis, tout ce réseau invisible de tracas et de visages entremêlés s'est peu à peu distendu, évanoui. Leurs traits se sont dilués chaque jour un peu plus, jusqu'à s'effacer complètement de ma mémoire.

-Chppfuit.

Et puis plus rien.

J'ai pris conscience de ma convalescence lorsque ces fantômes du passé ont cessé de se glisser au creux de mes rêves pour me plonger, bien malgré moi, dans d'interminables cauchemars, dans des situations kafkaïennes où j'errais le long d'interminables couloirs déserts, chaque porte que je tentais d'ouvrir se refermant violemment sur l'une de leur figure grimaçante de haine.

Je rêve désormais de mes proches, dans des situations qui s'inspirent souvent d'une anecdote partagée la veille. Parfois, j'ai la surprise d'y reconnaître une belle inconnue, dont j'aurai croisé rapidement le regard dans le bus. Elle revient me visiter la nuit suivante, toujours aussi belle, encore plus troublante et provocante.

Lentement, des pans entiers de ma mémoire se remettent à vivre. Elle a été si longtemps paralysée, saturée de soucis, contaminée par ces personnages falots qui lui étaient au fond indifférents ! Par instinct de survie, prise de nausée, elles les a finalement vomis, balayés, annihilés, les renvoyant dans le monde des spectres sans consistance dont ils n'auraient jamais dû s'échapper. Preuve qu'on ne côtoie jamais au travail que des enveloppes vides, des marionnettes qui s'agitent de

manière comique derrière l'écran du théâtre d'ombre de l'entreprise.

Je redécouvre, à leur place, l'infini chatolement de mes sensations corporelles. Chaque instant devient l'occasion d'éprouver de nouvelles émotions, éveille des souvenirs oubliés, suscite des désirs naissant. L'esprit enfin libre, je me sens disponible comme je ne l'ai jamais été, intimement affecté par les peines ou les joies de mes proches. Je rencontre plus souvent mes vieux parents qui ne demandent que ça, je partage les émois de ma fille Clotilde en pleine crise d'adolescence, je m'efforce de comprendre et d'aider au mieux ma nouvelle compagne Catherine, dont l'entreprise connaît de sérieuses difficultés, au point d'envisager un nouveau plan de licenciement dont elle risque de faire partie. Mon entourage familial a pris une nouvelle épaisseur existentielle : je suis redevenu attentif à leur vie, au point qu'ils sont redevenus les acteurs principaux de mon théâtre intérieur, constituant désormais le matériau dont se nourriront mes rêves de la nuit prochaine.

Même mon environnement immédiat s'est modifié : je prends le temps d'échanger quelques mots aimables avec le buraliste, et surtout, je cultive l'amitié de mes nouveaux amis. Sans enjeu ni intérêt caché, nous avons appris à nous découvrir, à nous apprécier pour ce que nous étions, tout simplement. Chacun avec son histoire. Pour rien au monde je ne raterais le moment de notre apéritif rituel de la fin d'après midi, à, parler librement de tout et de rien, du temps qu'il fait comme de nos humeurs réciproques.

Je retrouve parallèlement le goût d'une journée sans rien faire. Passée la culpabilité de ne pas être un bon chômeur, un chercheur d'emploi prolifique accumulant les envois de CV comme autant de simulacres de missions effectuées, je me suis surpris, un matin que je ne dormais pas, à prendre le temps d'écouter la pluie tomber sur le toit en zinc, dans l'attente du chant matinal des premiers oiseaux., Encore aujourd'hui, je ressens un plaisir incommensurable à me réveiller avec l'aube naissante : je guette les premiers frémissements de la vie, puis je

replonge sous ma couette dans un sommeil bienheureux que le réveil de Catherine vient à peine troubler, deux heures plus tard. Je me lève alors pour lui préparer son petit déjeuner. J'attends son départ, je l'embrasse en lui souhaitant une bonne journée, avant de me recoucher. Je me réfugie à nouveau pour quelques heures dans un sommeil de paresseux, de jouisseur désireux de profiter jusqu'au bout des plaisirs du lent réveil des sens. Je prends ensuite une longue heure pour me préparer dans la salle de bain, en savourant le bien-être de celui qui s'occupe de lui, du plaisir du savon mêlé à l'eau chaude sur ma peau. Autant de sensations auxquelles je ne faisais plus attention depuis longtemps.

Je jouis du simple fait d'exister, de retrouver les sensations de mon corps. De me mettre à l'écoute de ses rythmes cachés. Dès qu'on ôte les costumes-cravates destinés à l'engoncer, à le bâillonner, à l'étrangler pour mieux lui faire rendre l'âme, pour le rendre purement et simplement fonctionnel, il reprend vie, il respire, il vit –il rit ! Je le soigne en mangeant bien, je l'entretiens en faisant du sport, je l'écoute en lui donnant ce dont il a envie, et en échange il me procure un pêché d'enfer. Jamais je ne me suis senti autant en forme ! A mon retour de piscine, j'ai parfois envie d'une bonne sieste, je m'y adonne avec bonheur. Et lorsque l'envie de faire l'amour nous réveille en pleine nuit, je ne me sens plus obligé de murmurer d'un air fatigué à l'oreille de Catherine que je ne peux pas, car je me lèverai tôt le lendemain matin. A condition d'échapper à la morale judéo-chrétienne toujours aux aguets pour vous culpabiliser, le chômage est l'occasion idéale de redécouvrir les plaisirs hédonistes de l'existence, de se réconcilier avec son propre corps.

Une fois lavé, rasé, consommé mon petit déjeuner, je sors dans la cour regarder le ciel pour décider de ma journée. C'est une découverte récente pour moi : le monde extérieur existe réellement, lui aussi ! La météo ne se résume plus à la décision de prendre un parapluie ou de s'habiller légèrement en écoutant les prévisions de la radio d'une oreille distraite, tout en finissant de se préparer. Je

prends le temps de regarder s'il y a des nuages, je me rends bien compte sans besoin d'un journaliste s'il fait froid, s'il risque de pleuvoir, ou au contraire si le soleil brille dans un beau ciel bleu. Je m'adapte en conséquence, j'ai enfin compris que le fait de s'habiller, c'est l'art de se mettre au diapason de la journée à venir, de se couvrir en cas de temps gris, de s'habiller léger lorsqu'il fait chaud. Cela peut sembler un truisme, une évidence sans intérêt de la vie quotidienne, mais j'aime me dire que cet art du contrepoint amène à renouer le lien secret qui nous unit, nous petit microcosme de rien du tout, au grand macrocosme de la nature et de la ville environnante.

Lorsqu'il fait beau, j'ai hâte de reprendre mes promenades sans but. J'apprécie la vie cachée de la ville, son sirop des rues, la marche primesautière des passants aussi bien que les rythmes congestionnés de la circulation. Je m'amuse à regarder les devantures perpétuellement changeantes des magasins qui, à défaut de pouvoir parler, nous font de l'œil pour nous attirer dans leur antre. Je m'assieds parfois en terrasse pour le simple plaisir des yeux. J'observe alors la foule déambuler, je m'invente les histoires des gens que je vois passer rapidement devant moi : ce Monsieur pressé doit être en retard pour son rendez-vous, cette jeune femme qui attend le bus d'un air faussement détaché exhale une envie secrète d'aventure qui me trouble. Ces deux mamans en pleine discussion au-dessus de la poussette de leurs enfants endormis échangent leurs confidences et les derniers conseils lus à la sauvette dans leur magazine féminin préféré, entre deux changes de couche. L'un des bébés doit d'ailleurs être malade, ses cris expriment plus des pleurs de douleur que d'énervement, d'ailleurs la jeune maman vient de toucher son front. Il doit être brûlant, car elle écourte la conversation. Maintenant, elle va rentrer chez elle pour téléphoner à son docteur, à moins qu'elle ne tente sa chance en se rendant directement à son cabinet : il est déjà six heures, il la prendra peut-être pour la dernière consultation, alors qu'au téléphone il lui donnera sûrement rendez-vous pour le lendemain matin. Avec une nuit d'insomnie en prime.

Ces bribes d'existence s'entremêlent en créant des instantanés évanescents, véritables Polaroids d'une mémoire fugace du temps qui passe. Je suis amoureux de ces fragments de vie éphémère qui représentent pour moi la vraie vie, aussi fragile et sans sens qu'une rose en train d'éclorre, j'essaye de les retenir quelques secondes, juste avant qu'ils ne disparaissent, happés par la gueule de l'oubli et de l'insignifiance, aussitôt remplacées par de nouvelles images.

Parfois, je m'amuse à jouer de la même manière avec des mots saisis au vol. Je m'accoude nonchalamment au comptoir pour boire un demi. Je ne regarde personne, je me contente d'écouter, en imaginant, au ton de la voix, l'humeur puis la vie des clients qui viennent épancher leur solitude au bar. Car les piliers de bar boivent pour assouvir leur soif de parler, pour se raconter des histoires que personne n'écoute, mais qu'ils ont pourtant besoin d'entendre. Ils sont leur propre public, ils mettent en scène leur vie dans une scénographie qui vire le plus souvent du drame à la comédie dérisoire, tant leur capacité d'incarnation de leur propre rôle devient de plus en plus incertaine, et leur attention de spectateur de plus en plus flottante, au fur et à mesure que leur verre se vide.

Ces détours par la vie des autres m'ont révélé que mes proches avaient, eux aussi, une vie intérieure à côté de laquelle j'étais passé pendant trop longtemps. De la même manière qu'une trop grande proximité met en péril l'amour, la quotidienneté émousse l'intérêt que vous portez spontanément à ceux qui partagent votre vie. En les regardant à leur tour comme des étrangers dont j'ai envie de découvrir la vie intérieure, je capte mieux leurs humeurs, leurs petites joies comme leurs moments de découragement momentanés. Ils ont besoin, eux aussi, comme moi, d'écoute et d'affection. D'échange, tout simplement. J'éprouve un véritable plaisir à ce que Catherine puisse désormais se confier à moi lorsqu'elle rencontre des difficultés dans sa vie. Je partage autant ses problèmes professionnels que ses moments de détresse face à sa relation difficile avec une mère froide et distante,

toujours prête à la critiquer. Et je suis heureux lorsque, à son tour, elle sait entendre mon désarroi et la remontée de mes frayeurs nocturnes, après une nuit d'insomnie.

J'ai même réussi à renouer un lien précieux, quoique toujours fragile, avec ma fille chérie Clotilde, dont j'ai la garde partagée depuis que nous nous sommes séparés, mon ex-épouse et moi. Elle ne me reproche plus notre divorce, elle a probablement réussi à comprendre que nous ne pouvions continuer notre chemin ensemble, et qu'elle n'y était pour rien. Elle est dans la fleur de l'adolescence, si fragile et émouvante dans sa manière d'osciller entre la révolte contre un monde d'adultes angoissant, et des histoires enfantines de copines pour la vie, de copines avec qui elle se fâche à mort avant de se réconcilier. Une manière de faire l'apprentissage des dures lois universelles de l'attraction et de la répulsion.

Nous ne partageons pas que nos soucis. Heureusement, nous nous aménageons de bons moments avec nos amis, ou tout simplement entre nous trois, autour d'un bon repas familial. Avant de finir la soirée en jouant au cartes.

Autant de petits événements sans importance d'une journée, qui font pourtant tout le sel de la vie. Négligés, perdus, sacrifiés pendant plus de vingt ans sur l'autel du travail.

Alors que la vie n'est pas ailleurs : elle est offerte devant nous, ici et maintenant, avec ses peines et ses joies. Elle se vit à chaque instant de notre petite existence, aussi insignifiante soit-elle.

Amen.

J'ai mis longtemps à comprendre que le travail nous emprisonne dans l'ailleurs d'un monde de simulacres. Les Romains avaient raison de dériver le mot du labeur d'esclave, de la torture mentale et physique : on ne se réalise pas dans le travail, on y perd son âme et on s'y noie. Encore plus dans notre société obsédée par la recherche de la rentabilité à tout prix et du profit à court terme. Seuls les simples d'esprit peuvent imaginer s'y

accomplir ou gagner une utilité sociale, en refusant de voir qu'ils seront jetés après avoir été pressés jusqu'à la dernière goutte, comme de vieilles peaux d'orange ou des kleenex devenus inutiles.

Platon dénonçait à son époque le fait que ses contemporains vivaient aveugles, tels des prisonniers enfermés depuis l'enfance dans une caverne. Sans voir le soleil ni la nature, ils prenaient fatalement les ombres du monde extérieur qui se reflétait sur les murs de leur grotte pour la seule réalité. Aujourd'hui, les citadins ne s'aperçoivent même plus qu'ils vivent une fausse vie artificielle, enchaînés virtuellement dans des appartements-grottes où de multiples écrans leur font croire qu'ils voient le monde et communiquent avec lui, alors qu'ils n'en contemplent qu'un simulacre, aux images soigneusement choisies, fabriquées, montées de toutes pièces. Même les contacts s'y font désormais sur un mode factice, par e-mail ou avatar interposé. Plus besoin de sortir de chez soi. Pas besoin de toucher, de sentir la peau de l'autre : la sienne suffit largement à l'onanisme de la communication moderne. C'est plus hygiénique. Et puis, les vrais gens sont décevants, ils se révèlent à l'usage moins intéressants que les rôles dont ils s'affublent sur internet et sur les réseaux sociaux, alors autant s'en contenter.

Chaque matin, des millions d'êtres humains anesthésiés par une nuit de sommeil, bourrés de tranquillisants, passent comme des zombies de la bulle de leur appartement à celle de leur entreprise. Sans jamais prendre le temps de regarder leur voisin, sans imaginer qu'ils pourraient se parler. Pressurisés, canalisés, avalés dans l'un des multiples tuyaux ombilicaux -autoroutes embouteillées, rues polluées, métros puant la sueur de l'ennui, trains de banlieue de la désespérance- qui les reprendra le soir venu, pour les recracher à nouveau dans la bulle de leur prison dorée.

Aucun temps libre pour leur permettre un quelconque contact avec la nature, l'environnement technologique des mégapoles modernes l'ayant définitivement rendue

caduque. Par contre, chacun peut, dans son appartement cocon, la contempler, la fantasmer, la consommer sur écran, sans mesure ni limite. Sans danger non plus : la nature est définitivement maîtrisée et domptée, sur le mode du simulacre.

Pourquoi risquer, comme les contemporains de Platon, de se brûler en tentant de sortir de sa tanière pour regarder le soleil ? Cela fait bien longtemps que l'astre de feu est devenu incapable de percer les vitres fumées des tours de la Défense pour venir réchauffer les cœurs d'humains transformés en zombies. Le matin, avant de quitter mon domicile pour aller y travailler, je me contentais comme tout le monde de zapper d'une chaîne à l'autre, jusqu'à tomber sur la météo afin de savoir s'il fallait prendre un parapluie ou non. Regarder le ciel n'aurait servi à rien : du pur temps perdu.

La nature prend pourtant un malin plaisir à déjouer nos prévisions. Aujourd'hui, je suis persuadé que la pluie incessante d'automne, l'averse soudaine d'été, la petite ondée rafraîchissante du printemps, ou encore les giboulées glaciales de Mars, constituent pour elle une manière de venger : ce sont autant de moments où elle se lâche soudain à pisser sa déception sur les hommes. Quand elle ne donne pas libre cours à sa colère, en déchaînant contre eux des tempêtes et des ouragans de plus en plus violents, à l'aune de son courroux.

Nul n'a envie d'écouter ses avertissements : il suffit de se calfeutrer chez soi et de regarder la télévision, ou de se réfugier au bureau derrière son ordinateur. Et s'il faut sortir, de toujours prendre avec soi son parapluie. Par précaution.

Je n'ai plus besoin de parapluie.
Rideau sur mon ancienne vie.

J'ai l'impression d'assister à l'éclosion d'une nouvelle existence : la mienne. C'est étrange, de se retrouver à la fois dans la peau de quelqu'un qui découvre le monde d'un œil neuf, et de ne plus se sentir concerné par le vieux

corps qui est pourtant le sien, qu'il faut continuer à traîner comme l'habit usé d'un comédien ayant déserté son rôle depuis longtemps.

Le grand, l'immense avantage de mon licenciement, c'est bien ce lent décollement du regard qui m'a rendu à moi-même, qui m'a accouché au monde. Comme neuf. En me faisant comprendre la fausseté de ce que je croyais être la vraie vie.

Redécouvrir la météo de mes proches, partager leurs joies, leurs tourments, profiter du temps qui passe, de mes amis, de mes amours, -ces petits faits apparemment insignifiants ont pris une nouvelle importance pour moi. Tout cela s'est mis à composer, heure par heure, la petite musique invisible de ma vie quotidienne, faite d'harmonies rares et de dissonances imprévisibles, de fragments d'émotions et d'émergence de désirs improbables.

Bien entendu, ce nouveau rythme de vie a bouleversé profondément ma vie intime. Je me suis mis à nouveau à regarder les femmes dans la rue. Il m'est arrivé d'être ému aux larmes par le visage famélique d'une adolescente probablement anorexique qui m'avait frôlé en s'écartant aussitôt, touchante à en crever, tant elle avait peur de déranger -un ange aux ailes brisées, qui se consumait lentement sous le regard indifférent des passants. Mais le plus souvent, je cède plutôt aux délices du jeu trouble du désir. Dans le bus, je laisse mon regard s'évader, glisser sur les belles fesses rebondies d'une femme black devant moi, avant de loucher sur les seins orgueilleusement pointés d'une jeune fille qui jouait négligemment avec son chemisier à demi ouvert, en se tortillant nerveusement les cheveux autour de l'un de ses doigts.

J'ai succombé maintes fois, sans ressentir aucune honte, sans trace de mauvaise conscience. La sexualité a désormais un autre goût. Elle s'est déculpabilisée, libérée. Elle est devenue spontanée et belle. Epanouie, comme un bouquet de fleurs parvenues à maturité. Il faut avouer que l'anesthésie de ma vie privée par le monde du travail avait touché jusqu'à mon sexe : amoindri, ratatiné, réduit à ne

plus servir que le week-end, vite fait, mal fait, avant de s'endormir pour ne pas être trop fatigué le lendemain. Depuis que je n'avais plus d'obligation, je sentais renaître en moi des poussées de sève d'adolescent, mon sexe durcir et me titiller sous mon jean bien tendu, il avait une furieuse envie de quitter les rails pré-programmés d'une vie normalisée pour avoir envie, lui aussi, de folâtrer, de profiter d'une vie libre et insouciante, ouverte à l'aventure.

Le démon de midi m'a glissé à l'oreille que j'étais encore jeune, au zénith de ma vie, qu'il était temps de faire de nouveaux projets, de m'inventer de nouvelles vies. C'est ainsi que j'ai quitté mon ancienne femme pour Catherine. Nous ne nous entendions plus, nos chemins s'étaient insensiblement écartés, jusqu'à nous faire évoluer dans des mondes différents. Après notre séparation, je me suis ouvert aux rencontres fortuites, aux aventures sans lendemain comme aux passions plus tumultueuses, dont j'étais incapable de savoir à l'avance où elles m'amèneraient. Et c'était ce qui me plaisait : la vie ne vaut pas d'être vécue, si tout est prévisible. Catherine a représenté l'une de ces folles aventures, elle comprenait ma soif de liberté, elle en respecte la part d'ombre et d'incertitude parfois pesante. De mon côté, j'accepte bien entendu qu'elle mène sa barque de la même manière, sans engagement ni cap fixé à l'avance. Nous essayons de vivre ensemble une nouvelle sexualité affranchie, sans tabou ni mensonge. Nous avons perdu trop de temps, nous souhaitons tous deux profiter avec gourmandise de la vie qui, à chaque instant, voit éclore de nouvelles fleurs. Même si, après une première période d'aventures aussi tumultueuses que celles d'adolescents découvrant la liberté sexuelle, j'ai l'impression que nous sommes assagis, avec l'envie de passer à quelque chose de plus profond.

Intellectuellement, je me suis parallèlement mis à m'intéresser aux mœurs des autres peuples. A la figure de l'étranger, qui n'est étrange que parce qu'il n'est pas moi. C'est là toute sa richesse. Je me suis plongé avec passion dans les coutumes des autres civilisations. Pas pour

analyser les marchés potentiels qu'ils représenteraient, ni même pour m'apitoyer, tranquillement installé au creux de mon canapé, sur les guerres et les catastrophes qui les frappent régulièrement, avec le poids de la culpabilité et le choc des photos. Non, simplement pour tenter de comprendre leur vision du monde, pour me persuader qu'il existe d'autres manières de vivre que celle à laquelle nous nous croyons condamnés. Car la peuplade supposée la plus primitive m'apparaît, dans son rapport quotidien à la terre et à la mort, cent fois plus sage que notre monde qui s'efforce de gommer tout ce qui lui rappelle sa condition mortelle et naturelle.

Il y a mille manières possibles de s'inventer une nouvelle vie, cent mille fleurs de nouvelle culture à faire germer, des millions de trajectoires différentes entre lesquelles chacun peut se choisir un destin aussi étonnant qu'imprévisible.

Homme des villes qui ne s'intéressait jamais à la nature, je n'aurais ainsi jamais cru qu'un jour, je m'adonnerais avec plaisir à la marche solitaire. A la marche solitaire, devrais-je plutôt dire, car le randonneur véritable n'est jamais seul dans la nature. Il poétise en contemplant les dessins laissés par la mer dans le sable, en parlant avec les fleurs de la campagne, avec les animaux sauvages de la montagne, ou même avec les nuages effilochés du ciel. Ce monde naturel n'a pourtant rien d'idyllique : il est, lui aussi, traversé par des flambées de violences et de cruauté, par des luttes sauvages pour la survie, prédateurs et victimes ne cessant d'échanger leurs rôles. Mais au moins s'agit-il d'une nature brute et authentique, instinctive, qui ne ment pas. Sans les artifices d'une société qui prétend viser le bien universel des hommes pour mieux promouvoir les intérêts égoïstes d'un tout petit nombre d'entre-prises voraces comme des rapaces.

A force de la côtoyer et de l'observer, de l'aimer sous toutes ses formes, la nature n'est plus cette terra incognita paradoxale dont nous sommes nés et dont nous ignorons

pourtant tout. Elle redevient pour moi un environnement vital dans lequel je baigne, un miroir où je tente de retrouver le reflet de ma véritable nature. J'oserais presque dire : un être vivant, à part entière, dont je fais moi-même intégralement partie. Chaque jour, où que je me trouve, je ressens désormais l'impérieuse nécessité de quitter mon appartement et la ville pour rejoindre, seul ou avec ma compagne, le bois le plus proche. Qu'elles durent deux ou cinq heures, je ne peux plus me passer de ces promenades quotidiennes qui me permettent de renouer le contact avec une nature trop longtemps négligée.

Je caresse un nouveau rêve : partir, quitter la ville pour vivre à la campagne. J'ai dernièrement acheté, au fin fond du Cantal, une petite masure en pierre, un ancien refuge de berger composé de deux pièces et d'une charpente. Pour trois fois rien. J'aime m'y retirer pour retrouver le contact avec la nature. Un besoin viscéral, aussi fort que l'envie ressentie lorsque j'étais enfant de me rouler dans l'herbe. Si je m'y fixais à demeure, je pourrais y cultiver mon jardin, faire pousser des tomates et des salades. Je sais bien que je risque d'avoir l'air un peu ridicule, moi l'homme des villes, un livre de Thoreau à la main, à rêver de revenir à la vie naturelle d'un bon sauvage. Pourquoi ne pas m'alimenter d'herbes et de racines, tant que j'y suis ? Je me moque de moi-même, et pourtant j'y crois. Comme à un rêve d'enfant, envers et contre tout. Certes, les hippies, puis les babas-cool ont déjà essayé. Et ils s'y sont cassé les dents. Mais avec la crise, n'est-ce pas aujourd'hui la meilleure solution ? La plus sensée ? J'en ai parlé à Catherine. Elle a d'abord ri de ma nouvelle lubie. Puis, elle a décidé de m'accompagner dans mon aventure. Je crois qu'elle serait tentée de me suivre. Je rêve qu'un peu partout, émergent des petites communautés libertaires se mettant à vivre en autarcie. Avec la situation actuelle, et peut-être la Grande Catastrophe à venir, il se pourrait bien qu'elles soient les seules appelées à survivre dans le futur. L'avenir se trouve du côté de ceux qui osent aller à contre-courant.

J'ai l'impression bizarre de grandir à l'envers, de retrouver mes émois d'adolescent, l'insouciance et l'émerveillement des enfants face à la nature. Platon, encore une fois, a probablement connu le même pressentiment d'un autre ordre inversé de la nature, objet d'un secret jalousement gardé. Dans l'un de ses mythes, il raconte que le monde que nous connaissons, marqué par l'imperfection et la mort, tourne dans le mauvais sens. A l'origine, la vie se déroulait à l'envers. Ce qui signifie que les hommes sortaient, déjà vieux, de la terre où on abandonne aujourd'hui leur cercueil. Plus le temps passait, plus ils rajeunissaient, de corps et d'esprit. Jusqu'à jouir, à la fin de leur vie, de la naïveté des enfants, dans une sagesse émerveillée et naturelle. Jusqu'à se retrouver finalement absorbés par le ventre maternel, et ré-enfantés dans une nouvelle existence.

Si nous sommes devenus des enfants orphelins de la Nature, empêtrés dans des costumes et des vêtements d'adultes civilisés, c'est-à-dire châtrés et asservis par des puissances aveugles pour qui nous ne valons qu'à titre de rouages permettant de dégager un peu plus de performances et de bénéfices, il ne tient qu'à nous de nous en défaire, pour revenir à l'état originel que nous n'aurions jamais dû quitter.

Telle est, probablement, la seule leçon à transmettre aux générations futures : ne vous souciez pas des objectifs que la société veut vous assigner, gardez votre âme d'enfant, redevenez spontané, riez pour des bêtises, prenez la vie à bras le corps sans vous soucier des questions angoissantes des adultes. Visez la félicité du fœtus, mais avec la conscience en plus, c'est elle qui vous permettra d'oser franchir le dernier pas pour aller encore plus loin en arrière.

-Jusqu'à renaître, telle une chrysalide inversée, à une nouvelle vie.

POST MENOPAUSE
(Le Tranxène de la consommation)

Je me sens tellement mieux depuis que c'est fini !

Pas simplement les petits tracas qui, chaque mois, me pourrissaient la vie de manière récurrente. Mais aussi tout le reste de ma vie : balayée, nettoyée à grandes eaux, enfin vidangée de fond en comble.

Les événements ont commencé insidieusement, par un dérèglement apparemment anodin de mes règles. Il faut avouer qu'elles m'ont toujours causé du souci. Lorsque je les ai eues pour la première fois, à la puberté, je me souviens que du sang s'était mis à couler entre mes jambes sans même que je m'en aperçoive. J'étais assise à la garçonne, à califourchon sur le dossier d'un banc de la cour de récréation. Lorsque mes camarades de classe s'étaient esclaffées, en montrant du doigt la tâche rouge qui s'agrandissait dans l'entrejambe de mon pantalon blanc, et que, baissant les yeux en pressentant l'imminence d'une catastrophe, j'avais enfin compris ce qui était en train de se passer, je n'avais plus su où me mettre. La honte ! Même si ma mère m'en avait vaguement parlé, je refusais à l'époque de penser qu'elles pourraient me toucher et me souiller à mon tour, moi, la jeune fille nubile qui refusait de grandir. Encore un truc d'adulte pour vous gâcher la vie, j'aurais toujours le temps de voir venir. D'ailleurs, à quoi m'ont servi ses conseils, viens vite me voir dès les premiers signes, je te donnerai de quoi te protéger ? A rien. J'ai dû me débrouiller toute seule, ravalier mes larmes en courant jusqu'à l'infirmerie, boucher les fuites avec les moyens du bord, heureusement l'infirmière avait des serviettes hygiéniques en réserve, elle m'avait même aidée à tenter de laver et de sécher vite fait ces tâches infamantes, en les frottant, en usant le tissu jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une auréole brunâtre à peine moins coupable.

Depuis ce premier jour qui inaugurait bien mal de ma nouvelle vie de femme, je n'ai cessé de craindre mes règles. Car elles ne sont jamais survenues de manière régulière : un mois en retard, l'autre en avance ; parfois légères comme un mince filet de sang après une coupure anodine, d'autres fois violentes comme un torrent

hémorragique, me forçant lorsque je me trouvais au bureau à foncer aux toilettes, les joues en feu, en cherchant fébrilement un tampon hygiénique au fond de mon sac.

Je n'ai jamais aimé mes règles, mais je n'envie pas pour autant les hommes. Ils ne sont pas mieux lotis que nous, avec leur semence poisseuse et capricieuse qui monte, gronde, grossit puis explose en éclaboussant à tout-va. Un mince filet de giclée qui se renouvelle comme un ruisseau perpétuellement tari. Ils sont condamnés à se remplir et à se vider encore plus souvent que nous, en bégayant et s'y reprenant mille fois, à toujours recommencer le même labeur, un véritable tombeau des danaïdes !

A leur différence, nous avons quand même la chance de ne pas nous sentir embarquées dans cette fuite perpétuelle en avant. C'est même l'inverse : nous nous retrouvons sommées de retourner chaque mois en nous-mêmes. Pause forcée, amorce d'un cycle neuf. Pas forcément une purification ou la régénération mystique à laquelle certaines féministes voudraient bien croire. Non, pour moi il s'agit simplement de la sensation, du rappel organique et viscéral que mon organisme tout entier est régi, bien involontairement, par un autre temps, par un autre cycle, aussi capricieux que celui de la lune. Parfois, je suis tentée d'y voir le rappel d'un antique rituel païen qui exigerait le sacrifice de notre sang : buvez et mangez, ceci est mon corps, ceci est mon sang. Sauf qu'il s'agissait probablement, à l'origine, avant l'inversion du message christique, de nos menstrues. Mais pour effacer quelle faute ? Il n'y a jamais eu de faute. A la limite, une dette immémoriale envers la Nature qui nous permet d'enfanter ; ou mieux encore, une obole, un rituel de passage pour nous mettre à son diapason, pour nous permettre de partager sa fertilité.

Mais c'est tout, il n'y a rien de plus. Je ne vais pas pour autant accepter les élucubrations de certaines de mes amies qui entretiennent un rapport trouble avec leurs règles, qui se mettent à les aimer d'une manière quasi mystique, comme on vénère finalement son bourreau. A

chaque fois que mon amie d'enfance Léonie les sent venir, en les guettant sur les pages de son agenda au même titre que ses prochaines sorties, elle prend, sans même s'en apercevoir, un visage de mater doloris en limite d'extase. Je me retiens de rire lorsque je la vois imiter ainsi les traits compassés de la Vierge Marie dans les peintures du Moyen-Age. Partisan du new-age, fervente admiratrice de Gaïa, notre Terre-mère ancestrale, elle attribue ses règles à l'intervention d'un ange-gardien de la Nature qui viendrait nettoyer religieusement son sang en le débarrassant de ses impuretés. Processus alchimique de transformation de la boue et du sang de la putréfaction, en embryon d'une nouvelle vie. Elle est persuadée qu'après, lorsque l'épreuve est finie, elle se trouve purifiée, emplie d'une nouvelle énergie, pleine d'une vitalité débordante. Prête à aimer sa famille, ses proches, ses voisins, la Nature toute entière, Dieu et les manifestations infinies de Sa création. Rien que ça !

Sans la suivre dans ses délires, je comprends parfaitement que la dimension inquiétante, profondément chtonienne de notre sang menstruel, de ce flux mystérieux qui sourde régulièrement de nos petites lèvres pourtant bien cachées derrière leur épaisse touffe de poils, ait pu inquiéter les hommes depuis la nuit des temps. Pour lutter contre le pouvoir occulte de nos règles, ils n'ont eu de cesse de nous culpabiliser, de nous faire passer pour impures, de nous ostraciser en nous forçant à nous cacher. Ils nous ont obligé à quitter nos maisons, parfois même nos villages, en nous interdisant tout rapport sexuel pendant ces périodes décréées maudites. Profondément inquiets et jaloux de ce pouvoir qu'ils ne pouvaient réguler, ils ont cherché à instaurer, à sa place, de nouveaux flux plus virils : les flux de la guerre et du sang versé au combat, puis le flux des sacrifices religieux scandés par de nouveaux rendez-vous calendaires. Jusqu'à leur dernière trouvaille, celle des flux monétaires et financiers, lesquels président désormais au destin de nos contemporains en singeant et falsifiant de manière monstrueuse nos propres menstrues. Car les cours de la bourse sont aussi

imprévisibles que nos règles, ponctués de saignées et d'hémorragies soudaines, qui régulent le marché à la hussarde, quitte à entraîner des faillites retentissantes, en laissant sur le carreau des dizaines de milliers d'actionnaires désespérés.

Il y aurait beaucoup à dire sur le rapport trouble qui se noue aujourd'hui entre l'argent et nos menstrues. Dans mon entourage, nous sommes plusieurs femmes à avoir remarqué que la fin de nos règles coïncide souvent avec une folle envie de réaliser des dépenses somptuaires, le plus souvent parfaitement inutiles. Comme si la société marchande avait su capter, canaliser et falsifier notre besoin viscéral de régénéscence, l'invitation de la société de consommations à dépenser chaque mois un peu plus rejoignant quelque part, de manière profondément obscure, les flux menstruels et irrépessibles qui traversent régulièrement nos corps de femmes. Il m'est ainsi arrivé, du temps de mon opulence, de griller ma carte de crédit en une seule journée, trop heureuse de pouvoir me soulager après la fin de règles particulièrement douloureuses. Avant ma maladie, c'était même devenu une drogue : plus je me sentais mal, plus je dépensais de manière compulsive, une manière boulimique de me venger, de me prouver de manière dérisoire que j'existais. Quitte à me mettre dangereusement à découvert, en m'obligeant à faire jouer une réserve de crédit à taux léonin qui me plombait un peu plus.

Car les banques savent indubitablement parler aux femmes : chaque mois, une fois leur solde débité, elles nous font croire que nous sommes comme neuves, purifiées de toute dette, prêtes pour un nouveau cycle d'achats ! Sur le relevé mensuel qu'elles nous envoient, la balance à zéro signifie qu'on peut repartir de plus belle, les magazines féminins étant là pour nous séduire, pour nous donner envie des nouveautés qui se mirent dans leur miroir aux alouettes.

Miroir, mon joli miroir, rassure-moi, dis-moi comme je suis belle en ton reflet...

Sauf qu'à un moment donné, quelque chose coince, les flux se mettent à tarir, la banque inquiète refuse les avances habituellement accordées avec une hypocrite bienveillance, vous laissant seule, stupéfaite, pour la première fois de votre vie dans l'incapacité de payer ou même d'envisager honorer vos dettes.

C'est le début du cercle vicieux, l'enchaînement fatal, contre lequel je me suis révoltée en vain.

L'envie de dire : « Pouce, ce n'est pas ma faute, c'est la crise. Je ne joue plus. Je ne peux plus, je ne veux plus jouer. »

Toute ma vie, j'avais attendu avec la même crainte mes menstrues et mon relevé bancaire, alors, vous imaginez la panique quand tout s'est mis à se dérégler en même temps ! Plus d'argent frais, plus de rentrée régulière de revenus, et le corps qui se dégingue en même temps. L'enfer.

A l'approche de la cinquantaine, mes règles qui avaient toujours été erratiques se sont mises à partir en vrille comme jamais auparavant. Accalmie avant l'orage, pendant deux mois d'affilée je n'en avais pas entendu parler, je les avais même oubliées, au point que lorsque je me suis brusquement inquiétée de leur absence, j'ai même acheté un test de grossesse pour me rassurer. Et si j'étais à nouveau tombée enceinte ? Quelle horreur, rien que d'y penser, en reprendre pour vingt ans, non, très peu pour moi !

Donc, rien. Jusqu'au jour où, comme si je voyais ressurgir le souvenir traumatisant de mon enfance, je remarque une petite tâche suspecte se former sur mon pantalon, elle commence comme une petite goutte, puis elle irradie d'une auréole inquiétante, avant de glisser en un mince filet rouge vers mon entrejambe. J'étais assise au milieu d'une assemblée d'hommes, j'ai à peine le temps de croiser, gênée, mes jambes, et là, d'un seul coup, je sens un torrent, une véritable hémorragie qui se met à couler entre mes cuisses. En pleine réunion, salle de séminaire d'un Château-Forme auquel je participais à titre

de consultante extérieure. Obligée de m'excuser, je me lève, horriblement confuse, je bafouille des mots incompréhensibles avant de me rendre aux toilettes, jambes collées l'une contre l'autre, à la recherche frénétique au fond de mon sac d'un tampo pour colmater, enfoncer au plus profond, en espérant que ça tienne. Et ça recommence, j'y retourne, la réunion s'éternise, elle est interminable, je ne prends plus la parole, je n'existe plus que par mes va-et-vient, un véritable calvaire, bientôt je n'ai plus rien pour me changer. Ce n'est pas la honte, c'est pire, un sentiment d'avilissement, de perdre la face, je me sens moralement souillée, déshonorée, je ne cesse de me demander s'ils ont remarqué quelque chose, je guette leurs regards, pourquoi a-t-elle enfilé sa veste alors qu'il fait si chaud et qu'elle est en sueur, mon Dieu aidez-moi, faites quelques chose, j'aimerais tant disparaître sous terre !

Pendant plus d'un an, j'ai subi des cycles totalement erratiques. Rien à voir avec le dérèglement du climat dont ils ne cessent de nous rabâcher les oreilles avec leurs funestes prévisions à la Cassandra, non, c'était moi, en augure sacrificiel des grands dérèglements à venir de la Nature. Chaque mois, je guettais sur mon agenda l'approche de la date fatidique. Il ne se passait souvent rien, parfois un petite fuite de quelques gouttes, puis l'hémorragie reprenait. Sans parler des bouffées de chaleur qui s'y sont mises, cette impression d'une fièvre qui vous prend brusquement de l'intérieur, d'une haleine chaude qui souffle dans votre bas-ventre, qui remonte le long de votre colonne vertébrale, qui se met à vous recouvrir complètement sous vos vêtements, en submergeant tout sur son passage, les poumons à ne plus pouvoir respirer, jusqu'à la gorge sèche, à ne plus pouvoir avaler ma salive, la tête me tourne, comme sur un bateau qui tangue, nausée migraineuse, et la sueur qui se met soudain à perler à mon front, puis partout, je la sens couler sur mes seins, sur mon ventre, entre mes fesses, je brûle de partout, j'ai trop chaud, j'étouffe, à avoir envie de crier, mais je ne peux plus parler, même pas ouvrir la bouche, j'en suis rendue muette, vaincue, aphone. De l'air !

L'impression d'être possédée, telle une sorcière du Moyen-âge, d'être chevauchée par un orgasme maléfique qui me prendrait de l'intérieur de moi-même. Vite, ouvrir la fenêtre !

En journée, c'est déjà désagréable, mais la nuit, c'est encore pire. A me réveiller en sueur, à me redresser brutalement dans mon lit comme si je m'arrachais à un terrible cauchemar, je suis suffocante, les cheveux moites, le visage en feu et le corps trempé, ma chemise de nuit dégoulinante d'une mauvaise fièvre qui ne retombe pas. A arracher les draps, n'en plus pouvoir, passer deux fois, trois fois de suite sous la douche pour me laver, me débarrasser de ces vagues de chaleur asséchantes.

Le pire, c'est que mon travail n'allait pas mieux, tout foutait le camp en même temps. Les problèmes ont commencé, là aussi, de manière imperceptible, par une légère baisse de mes commandes, donc des rentrées d'argent, alors que mes crédits et mes frais fixes demeuraient inchangés. Au début, je ne me suis pas inquiétée : j'avais l'habitude d'être en profession libérale depuis longtemps, je savais qu'il y aurait toujours des hauts et des bas dans ma profession. Je pouvais rester un mois sans client, puis recevoir soudain plusieurs demandes, l'une pour animer des séminaires de formation, l'autre pour mener un audit et fournir des conseils stratégiques ou Marketing.

Mais lorsqu'il s'est avéré que la crise qui venait d'éclater était bien plus grave que prévue, les turpitudes de la bourse américaine et des subprimes ne pouvant qu'entraîner une catastrophe en chaîne dans notre univers désormais mondialisé, les entreprises se sont toutes mises à chercher comment réaliser des économies. Dans mon domaine, il est très vite apparu qu'il leur était facile d'opérer des coupes budgétaires sombres, en réduisant de manière drastique leurs postes de formation et d'intervenants extérieurs. J'ai vite compris que j'allais être frappée de plein fouet.

En moins d'une année, les clients sont devenus aussi erratiques que mes règles, ne donnant aucun signe de vie pendant de longs mois, puis se bousculant soudain au portillon avec des demandes toujours plus urgentes les unes que les autres. Une journée n'a officiellement que vingt quatre heures, pourtant elles se traînent paresseusement pour en faire trente six lorsqu'il n'y a rien à faire, sinon attendre l'appel d'un hypothétique client ; à l'inverse, elles se contractent cruellement en quelques heures à peine lorsque les dossiers affluent et qu'à la fin de la journée il reste toujours autant de travail à abattre. Il m'est arrivé de travailler sur mon ordinateur quarante huit heures d'affilée sans fermer les yeux, heureusement il y a le café, ma drogue, le dossier est finalement bouclé, attaché en pièce jointe. Envoyer, Recevoir, Accusé de réception, ça y est ! Voulez-vous vraiment fermer votre ordinateur ? Oui, je le veux !

Le dossier remis, à peine merci, même pas un accusé de réception, on vous rappellera si on en a besoin. Il n'y a plus qu'à attendre. Qu'ils soient manœuvres ou consultants, les fournisseurs, et encore plus les sous-traitants, représentent les nouveaux sous-hommes de l'entreprise : ils n'ont aucun droit, corvéables à volonté, au même titre que les intérimaires et les travailleurs immigrés dont on tolère tout juste l'existence, à condition qu'ils rasant les murs.

Je me suis donc faite discrète.

Plus que discrète.

Après la surchauffe de la tempête, se produisait habituellement dans mon travail une période plus tranquille, avant que les affaires repartent à nouveau. Sauf que cette fois-ci, ce fut le calme plat.

Plus rien. Le grand vide, l'attente du client. Interminable, angoissante, paralysante, à ne pas oser sortir par peur de manquer un improbable appel, à ne pas oser passer un coup de téléphone de peur d'occuper la ligne.

C'est bien ça, la crise : un trou d'air, et puis une chute qui n'en finit pas. Une dérouté des sens, l'impression de perdre ses repères, une incapacité à se situer dans le temps et dans l'espace, une impuissance à agir, à savoir quelle stratégie adopter, car aucune solution ne semble viable, alors on se contente de tomber, tomber en chute libre. Et pendant ce temps, les factures impayées s'entassent, les crédits s'accumulent, d'abord pour couvrir mes retards de paiement, puis pour faire face à mes déficits et à mes dettes, jusqu'à mes remboursements de crédit qu'il me fallait honorer par de nouveaux crédits. Spirale infernale du surendettement, à chaque fois les intérêts grimpent un peu plus, mais au moins je me dis que je tiens, il n'y a pas de raison, ils vont forcément m'appeler un jour ou l'autre, je dois y croire, je dois me montrer optimiste.

Sauf que le téléphone est resté désespérément muet. Huit longs mois de suite. J'ai même accepté des petits boulots pour faire le ménage dans une maison de retraite, mais c'était trop dur, trop déprimant, j'ai arrêté.

N'ayant pas droit au chômage du fait de mon statut libéral, je me suis mise à compter les années qui me séparaient encore de la retraite. J'étais assez loin du compte, mais j'avais commencé à travailler tôt, à dix huit ans pour m'affranchir de la tutelle de mes parents, en rachetant des trimestres manquants je pourrais peut-être partir plus tôt, je recevrais ainsi une rente minimale, sans compter les indemnités de licenciement de mon conjoint, certes on ne s'entendait plus très bien, la crise ça vous ronge les sangs mais encore plus les couples à la longue, forcément, licencié à 50 ans il ne trouvait plus de boulot, mais nous avions toutefois la chance d'être propriétaires de notre appartement, très bien situé sur la rive gauche de Paris, il était d'accord pour qu'on le loue et qu'on se rapatrie avec notre fille en banlieue, on trouverait toujours de petits boulots pour joindre ensuite les deux bouts.

Quand j'écoutais les confidences d'amis frappés encore plus durement que nous, je me disais que je n'étais pas à plaindre, nous étions deux à faire face, nous disposions d'un plan B, je recommençais donc à espérer. Mais c'était

sans compter sur la duplicité des Molochs qui président à notre destinée, car tout comme les banquiers nous faisaient payer les frais de leurs spéculations crapuleuses, les hommes politiques se mirent à changer les règles en cours de route, dorénavant vous travaillerez jusqu'à soixante trois, soixante cinq ans, plus vous approcherez de la date fatidique, plus nous ferons reculer sa limite, bientôt ce sera soixante dix ans, autant de gagné pour le système des retraites, nous spéculons sur le nombre de morts mécaniquement gagné chaque année, autant d'économies et de pensions à taux plein à payer en moins. Bien entendu, nous ne l'avouerons jamais, nous l'emballerons dans de beaux discours, dégoulinants de bons sentiments et de trémolos dans la voix pour sauver l'avenir de nos petits enfants ! Au moins les bandits de grands chemins avaient du panache et le sens de l'honneur quand ils s'attaquaient avec panache aux puissants de leur époque, pas comme nos sinistres banquiers, nos petits capitaines d'industries corrompus ou nos marionnettes politiques lilliputiennes, montées sur des hauts talons pour mieux cacher leur petitesse.

Pas d'appel de clients, pas de nouvelles non plus de mes règles, elles avaient encore une fois disparues comme par enchantement. J'avais beau guetter d'improbables signes avant-coureurs, même mes bouffées de chaleur s'étaient estompées. Je n'en ai tiré aucun soulagement : j'avais trop peur qu'elles reviennent au moment où je n'y penserais plus ! Alors, je restais sur mes gardes, j'en arrivais à souhaiter la venue de ces fantômes et succubes, au moins je n'aurais plus à supporter les affres de leur attente.

Elles me manquaient presque.

Mon mari Paul étant invité en Juillet par l'un de ses amis d'enfance, je lui ai demandé de partir avec notre fille Clotilde, au moins cela lui ferait des vacances. Moi, je préférais rester à Paris, j'espérais qu'une des rares entreprises qui resterait ouverte aurait besoin de mes

services, il fallait toujours montrer qu'on était disponible, prête à servir.

Je me suis donc retrouvée seule. Désespérément seule. Rien qu'un immense silence cotonneux, au calme inquiétant. Encore aujourd'hui, je me souviens avec des frissons sur la peau de ce monde blanc de l'oubli, l'un des plus dangereux, des plus sournois aussi, car il se présente avec l'apparence de l'innocence, il n'y a aucune raison de se méfier de lui quand il étend son linceul sur vous en vous murmurant à l'oreille qu'enfin, vous allez pouvoir vous reposer.

C'est rassurant, finalement, de n'avoir rien à dire, de ne se sentir concernée par rien. J'ai goûté le plaisir empoisonné de ne plus ressentir le besoin de parler, de n'être nulle part, zone blanche, aux abonnés absents. Lorsqu'ils sont revenus de leur séjour, un mois plus tard, j'ai conservé le silence, ne parlant que pour le strict nécessaire : passez-moi le sel, la lessive est faite, vous pouvez étendre vos vêtements. Je voulais à tout prix rester dans ma bulle, j'y étais si bien ! J'étais ailleurs, retranchée dans mon monde aseptisé de nulle part, sauf que je pouvais en même temps continuer à faire les gestes du quotidien, le ménage, la cuisine, les courses, en pilotage automatique. Absente de moi-même. Petit à petit, je me suis retranchée du monde des vivants, emmurée dans mon corps, glissant insensiblement dans une dépression que je n'avais pas vue venir, mais que j'avais pourtant l'impression de retrouver avec un infini plaisir, comme si je ne l'avais jamais quitté.

Elle s'est déclarée le plus simplement du monde : un matin, en me levant, je me suis surprise en train de pleurer. Comme ça, sans raison : pleurer, pleurer, pleurer. Je ne pouvais plus m'arrêter. Du jour au lendemain, je n'ai plus eu envie d'assumer les quelques gestes qui me rattachaient encore à la vie. Plus envie de vivre, plus envie de bouger, plus envie de faire la cuisine, pas envie de parler avec Paul qui recommençait à tourner en rond dans l'appartement en cherchant du boulot, même pas envie de m'intéresser à ma petite Clotilde dont je sentais

pourtant le désarroi. L'envie, ce n'était même pas une envie, plutôt le besoin irrésistible de tout arrêter, de démissionner de ma propre famille, une fuite éperdue dans le sommeil, débrouillez-vous, j'ai trop donné. A rester bloquée dans mon lit, respirer le moins possible. Souffle court, stratégie de survie minimaliste : se cacher, tendre le dos, se recroqueviller toute petite, en position fœtale, et attendre que ça passe. Fermer les yeux pour replonger dans la nuit bienheureuse de l'oubli. Des mois, une année, une éternité à l'échelle de ma vie.

Bien entendu, Paul n'a pas supporté, il est parti avec une autre, je ne lui en veux pas, c'était la meilleure chose qu'il ait faite depuis longtemps. Je m'en suis sentie presque soulagée, je n'osais pas lui avouer que nous n'avions plus rien à nous dire, je n'ai même pas eu la force de l'accabler de reproches ou de pleurer : c'était bien ainsi. Garde partagée, j'avais ma fille à mi-temps, c'était déjà mieux que mon chômage à plein temps !

De toutes façons il n'y avait plus rien à faire, si ce n'est plonger encore plus profondément dans le sommeil, oh si je pouvais réintégrer le ventre maternel, m'y assoupir béatement, m'y anéantir en gommant tout ce qui s'était passé depuis ! Je me roulais, je me vautrais dans ma couette plus de vingt heures par jour, là au moins je n'avais rien à craindre, là au moins je pouvais tout oublier...

J'ai dû en avaler, des tranquillisants.

D'abord ceux de mon docteur généraliste, qui ne cessait de les changer, ne sachant plus par quelle molécule m'attaquer. J'en ai eu marre, alors j'ai tiré mon propre feu d'artifice, avec son bouquet final, grandiose : Tranxène, Séresta, Atarax, Lexomil, tout ce qui traînait dans mes fonds de tiroir depuis des années. Seule ma fille, revenue inopinément de cours suite à l'absence d'un professeur, a pu assister au spectacle. Pas moi : hors circuit après la deuxième salve que j'avais déclenchée car je n'arrivais toujours pas à dormir. Lavage d'estomac, curetage de la

tuyauterie interne, on m'a retourné les chairs sans précaution, à vomir mes tripes, on les a ensuite raclées sans pitié au couteau, la rage au ventre, ça lui apprendra à cette connasse de se foutre en l'air à l'heure du match de foot PSG Marseille, elle avait vraiment envie d'emmerder tout le monde !

Julie l'emmerdeuse, je connaissais le refrain depuis mon enfance, c'est avec cette comptine que je suis partie, enfin, dans les vaps : Julie la paresseuse, Julie la bonne-à-rien, Julie l'hypocrite avec laquelle on ne sait jamais sur quel pied danser, Julie la silencieuse qui est d'autant plus inquiétante qu'on ne l'entend pas, Julie la petite chouchou de son papa, Julie qui emmerde tout le monde –Julie vous dit merde, une fois pour toutes.

Stage intensif en HP, entrée directe sans passage préalable par une enquête approfondie puisque c'était une TS, deux lettres infamantes écrites au fer rouge sur mon dossier médical. TS, ou comment jargonner une Tentative de Suicide, la médicaliser pour la rendre plus acceptable, ça doit les gêner quelque part, et puis, ça donne à l'acte qui se voudrait irrémédiable un air tout de suite plus acceptable, plus rationnel : ce n'était après tout qu'une tentative, un petit dérapage. Mais ce n'est pas vrai, au moment où vous tentez de sortir de la vie, vous avez l'impression d'y voir terriblement clair, et justement il n'y a pas d'autre issue à vos yeux. Rien de romantique, une logique simplement poussée à bout : puisqu'on me donnait des médicaments à prendre, et qu'ils n'arrivaient pas à me procurer le sommeil tant désiré, autant essayer ma propre recette, les avaler tous en même temps, et ne plus en entendre parler ! Je n'avais même pas conscience des risques réellement encourus : j'avais juste envie de ne plus entendre parler de rien, de dormir enfin à satiété.

J'ai été servie. Lorsque j'ai émergé de brouillard cotonneux de mon overdose, j'ai entr'aperçu vu une vague blouse blanche s'agiter devant moi. J'ai eu peur, c'était le Grand silence blanc qui revenait ! Docteur je ne veux qu'une chose, replonger dans le sommeil, laissez moi dormir, je vous en supplie, je veux retrouver ma maman.

Jamais je ne remercierai assez ce psychiatre de m'avoir entendue, jamais je n'aurais cru une telle cure de sommeil possible, dormir à satiété, ouvrir juste un oeil pour le plaisir de le refermer en replongeant dans le néant, béatement. Dormir sans fin, comme une cuite éternelle, un avant-goût de mort bienveillante. Et même pas besoin de prendre de l'opium.

Hélas, tout a une fin ici-bas, même la mort. Je me suis peu à peu remise de ma cuite médicamenteuse, il a bien fallu que je retourne chez moi. J'ai retrouvé le monde comme je l'avais quitté, à quelques nuances près : le chômage avait poursuivi sa croissance inexorable, les possibilités d'emploi après 50 ans avaient continué à fondre comme neige au soleil avec l'arrivée des jeunes diplômés sur le marché des chômeurs, et comme prévu l'âge de la retraite avait encore été reculé. Les factures avaient continué à s'accumuler, et l'électricité était coupée. Des broutilles avec lesquelles on apprend à composer. Ma fille, qui m'avait découverte inanimée et à laquelle j'étais redevable de l'arrivée rapide des médecins, avait émigré chez mon ex, lequel avait été trop heureux de la récupérer avec sa nouvelle compagne.

Je me suis à nouveau retrouvée seule avec moi-même. Je n'avais pas réellement l'impression d'avoir changé non plus : j'étais toujours moi, si ce mot a encore un sens. Car, qu'est-ce que ce « moi », ce petit vocable de trois lettres de rien du tout, supposé définir une permanence que j'ai toujours suspecté être une simple construction grammaticale sans sens ni substrat –une commodité de langage pour désigner un conglomérat de tendances et de pulsions perpétuellement changeantes ? J'étais donc moi, sauf que je ne réagissais plus comme avant, je n'avais plus envie de jouer.

Quelque chose s'était définitivement cassé, comme je n'allais pas tarder à m'en apercevoir.

Je m'en suis rendue compte à l'occasion des tâches les plus courantes de la vie quotidienne. Pendant des dizaines

d'années, j'avais pris l'habitude de faire mes courses en sacrifiant, tous les quinze jours, au rituel des courses familiales en Grande surface. Une tradition qui remontait au temps de mon enfance, lorsque j'accompagnais ma mère pour faire l'approvisionnement de la semaine. Je me souviens encore avec nostalgie de ces moments de bonheur insouciant qui me faisaient chaud au cœur, même si aujourd'hui je ne suis plus dupe, et encore moins attirée par ce qui s'est finalement révélé être un mirage collectif, le rêve futile d'une génération inconsciente.

A l'époque bénie de l'hyper-consommation de mon enfance, les centres commerciaux fleurissaient en effet partout, Auchan au milieu des prés, Carrefour à la jonction des départementales, le jackpot Casino là où il pouvait pousser les murs pour installer ses rêves de fortune, sans oublier l'énorme, le mythique Mammouth menacé d'extinction dès sa naissance, mais qui à l'époque prétendait tout écraser sur son passage, les prix comme ses malheureux concurrents.

Ma famille était fort peu pratiquante, je n'étais pas retournée à l'église depuis ma communion solennelle, la sortie hebdomadaire pour se rendre au centre commercial ayant remplacé avec bonheur la messe dominicale. Ma mère s'habillait pour l'occasion, elle se poudrait le visage, puis elle venait me voir avec un petit air coquin, tu viens avec moi ? Oh oui maman, bien sûr ! J'avais 15 ans, je m'appliquais en cachette un peu de rouge sur les lèvres, je m'aspergeais pour l'occasion d'eau de Cologne Yves Rocher à base de plantes naturelles, le premier parfum des jeunes filles en fleur de l'époque.

Le plaisir de partir toutes les deux en voiture pour un voyage initiatique, fenêtres ouvertes sur l'aventure, même l'embouteillage qui se produisait juste avant d'atteindre le rond point du parking avait un parfum exotique, le frisson de l'attente face à quelque chose de grand, de quasiment sacré, la chair de poule avec le vent frais sur ma peau, comme lorsque, enfant, j'allais chercher l'hostie en tremblant de peur qu'elle ne se mette à saigner, je n'avais bien entendu pas confessé tous mes pêchés, seulement les

plus anodins, j'ai menti mon père, je n'ai pas toujours été sage, pas toujours obéissante, ma fille vous récitez pour votre contrition trois « Je vous salue Marie », merci mon Père, le plus important pour moi c'était d'éviter hypocritement les « Notre père », plus sévères et plus longs à réciter, mais le Bon Dieu qui réside au ciel n'allait-il pas s'en apercevoir et me punir ? Parce que le curé nous avait raconté que si on se rendait à la communion en état de péché, des choses horribles pouvaient se produire, l'hostie risquait de se briser et de se mettre à saigner, en vous stigmatisant et vous dénonçant aux yeux des fidèles. A 15ans, la peur des affres de l'enfer ne jouait plus, mais je ressentais toujours ce même frisson sacré lorsque j'avais l'impression que j'allais pêcher, et c'était ce qui se passait lorsque nous nous approchions, ma mère et moi, de ces nouveaux temples de la consommation, ces centres commerciaux qui nous offraient la promesse de délices infinis, en se présentant comme un Paradis accessible dès maintenant, sur cette terre-ci.

Le temps de garer la voiture, de prendre un chariot, passer le sas des portes automatiques qui s'ouvraient magiquement devant nous, tout cela nous ouvrait l'appétit des courses, aiguillait notre désir. Et puis le caddie à remplir, j'aimais le pousser devant moi, il était plus gros que moi, énorme ventre maternel monté sur roulettes, retourné de manière obscène, tripes à l'air, allez-y, remplissez-le de tout ce que vous voulez ! Pendant cette époque bénie des Trente Glorieuses, il y avait une véritable jouissance des courses, à se laisser séduire par les nouveautés, par des emballages plus tentants les uns que les autres. Tu me veux, belle gosse ? C'est facile, prends-moi, je suis à toi ! Et moi, regarde comme je suis belle, tu veux me ressembler, n'est-ce pas, m'absorber, t'approprier ma silhouette fine et gracieuse, ma peau sans rides ? N'hésite pas, je te donnerai mon charme, la jeunesse éternelle, le goût des aliments des dieux, je te rappellerai à travers mes desserts sucrés le mielleux du lait maternel, je te libérerai de la corvée du plat familial à cuisiner de manière solitaire, je le préparerai pour toi, tu n'auras plus

qu'à le réchauffer au micro-onde en y rajoutant quelques herbes pour faire croire que tu l'as mijoté amoureusement sur le feu, je suis ton serviteur, au service de tes désirs !

Entourées de milliers d'articles plus faramineux les uns que les autres, perdues dans l'immense caverne d'Alibaba de ces nouveaux temples de la consommation, nous étions, ma mère et moi, comme la plupart des femmes de l'époque, stupéfaites, littéralement ravies au ciel de la société d'abondance. Nous nous sentions dans la peau de ces princesses auxquelles les princes de nos contes et légendes enfantines venaient offrir des cadeaux mirifiques, nous nous comportions comme des reines courtisées qui n'avaient plus qu'à acquiescer aux moindres de leurs désirs. Quand je serai grande, j'aurai, moi aussi, une vaste demeure pleine de ces biens de consommation qui représentaient alors le bonheur, un beau mariage avec voile en tulle et longue traîne immaculée, un mari qui viendra me chercher en Ferrari, des enfants bien propres, bien gentils, qui m'appelleront maman et qui m'obéiront sagement, dont s'occupera ma nounou lorsque je sortirai voir mes amis, rêve de petite fille qui se veut impératrice. Sourire de béatitude de se savoir tant désirée, si belle en ce miroir ; la jouissance de se sentir courtisée par tant de grandes marques, et puis la jouissance encore plus forte de se laisser aller, de ne plus pouvoir se contrôler, de se lâcher, de dépenser sans compter, tant pis si je n'en ai pas besoin, j'en ai tant envie ! Un orgasme d'achat, une orgie de courses, un phantasme de toute puissance infinie, d'opulence sans limite, de remplissage à n'en plus pouvoir...

Quarante ans et quelques fissures plus tard, le centre commercial a bien vieilli, avec ses blocs de béton qui ne font plus rêver personne, ses allées froides qui ne voient plus déambuler que des jeunes de banlieue casquette à l'envers vissée jusqu'aux oreilles, les derniers à rêver encore aux biens de consommation, comment vais-je me chlouraver une paire de Nike sans que les vigiles le voient, sans que les caméras enregistrent mon visage ? Ils côtoient

sans les regarder des bourgeoises esseulées qui viennent radiner leurs courses pour mieux mettre de côté un petit pécule destiné à pimenter leurs aventures extra-conjugales, des couples perdus qui errent dans les rayons sans parvenir à se mettre d'accord sur ce qu'il faut acheter, des femmes et des hommes solitaires en pantalon de jogging qui traînent leurs savates d'un air désabusé, liste à la main pour ne pas céder aux sirènes de la consommation, pour acheter le strict nécessaire, la chasse au gaspi est revenue à la mode.

De moins en moins de caissières avec qui échanger un sourire de connivence : regardez ce que j'ai pu m'offrir ! Tout ça ? Et bien plus encore ! Elles ont été remplacées par des caisses automatisées où scanner soi-même les articles, tout juste s'il n'y a pas un distributeur de kleenex à côté, comme dans les sex-shop, tant la consommation a cessé de faire rêver, elle en est même devenue honteuse, onaniste et triste à en mourir.

Comment en est-on arrivées là, je n'en sais rien, un concours de circonstances, un désinvestissement progressif du désir, la fin d'un mythe qui ne fonctionne plus, trop décalé de la réalité. Il y a eu la crise, certes, mais aussi l'avidité des distributeurs qui se sont pris à leur tour pour des princes, à en exiger toujours plus de leurs fournisseurs, jusqu'à les assécher, jusqu'à les forcer à livrer des marchandises vendues toujours plus chères, pour des matières premières toujours moins chères et de moins bonne qualité.

Sans oublier l'arrogance des marques, à croire qu'elles pouvaient nous bernier facilement, un coup je te rachète Belin et ça devient Lu, un vrai Guet-Apens, un coup je te mets un peu plus d'eau dans mon yaourt, de l'air et donc de la mousse dans mes petits suisses qui me reviendront moins chers tout en se vendant plus cher, la course au profit, aux produits à forte marge ajoutée comme ils disaient, c'était l'eldorado du petit pot. Manque de pot, justement, à force, ils ne savaient plus quoi inventer. Ils ont alors essayé un nombre incroyable d'astuces, leur imagination s'est révélé sans limites pour continuer à

vendre au prix fort, en trompant sur la marchandise, en y intégrant des artefacts bien moins onéreux : des adjuvants chimiques et des arômes artificiels en lieu et place des vrais ingrédients naturels, de la vanille à la place de la vanille, de la graisse de soja à la place du cacao, des saloperies sucrées dans les plats tout prêt pour rendre le client accro, sans parler de l'aspartam pour faire croire qu'on peut manger du sucre tout en faisant un régime strict, des conservateurs pour la commodité d'une gestion plus longue des stocks, des colorants pour le plaisir des yeux, des arômes et molécules chimiques pour le plaisir de tromper et flatter un palais qui, à la longue, perd toute notion de goût authentique. La saveur chimiquement reconstituée de la fraise est tellement meilleure et plus prononcée que celle d'une vraie fraise, que les laboratoires de recherche en arrivèrent même à chercher comment manipuler génétiquement les fruits naturels pour leur donner l'arôme des ersatzs auxquels les consommateurs étaient habitués ! Goût de viande sans une once de viande, surimi au goût de crabe sans une trace de crustacé, parfums fleuris sans fleurs, tout à l'avenant.

Lorsqu'ils n'ont plus su quelles économies de matière première ils pouvaient encore réaliser, lorsqu'ils n'ont pu continuer à augmenter indéfiniment leurs tarifs du fait de la crise, surtout qu'ils avaient déjà fait la culbute grâce au passage à l'euro, ils ne se sont pas avoués vaincus pour autant. Les industriels se sont contentés de changer de stratégie, ils ont mis moins de produits dans leurs pots, moins de grammage dans leurs paquets, diminué les tailles et les formats sans changer le prix de vente. Autant de bénéfices ajoutés l'air de rien, je t'emballe ça dans un nouveau packaging plein de couleurs appétissantes, le consommateur n'y verra que du feu. Vous vendez des petits suisses aux fruits en pot ? J'ai justement d'adorables petits dessins de fruits animés à mettre sur vos paquets, les enfants vont en raffoler et les demander à leurs parents ! Danone n'en veut pas ? Je vais les refourguer à Nestlé. Ça ne marche pas non plus ? Ce sera toujours assez bon pour rajeunir la vieille Vache qui rit, c'est comme ça que ça se

passait, j'étais consultante à l'époque, j'entendais le discours des agences de pub à leurs clients, ne vous en faites pas, le consommateur gobe tout, non seulement il se fait enculer, mais en plus il en redemande, on est là pour lui prouver qu'il aime ça. Tel était le credo officiel, le slogan claironné par les créatifs cocaïnés à mort qui tenaient alors le haut du pavé.

Et c'était partout pareil, ils ont tué la poule aux œufs d'or à force de vouloir en tirer toujours plus, dans l'habillement on ne vendait plus que des collections jetables dont les coutures se déchiraient à la fin de la saison, chez l'opticien des lunettes qui se démodaient en un an, ailleurs des appareils technologiques obsolètes six mois plus tard. Cette spirale infernale de consommation ne pouvait déboucher que sur un vertige nauséux, un haut le cœur et un renvoi gastrique fatal du consommateur. Ce dernier est peut-être bête, mais même la vache se tarit lorsqu'on la traie trop souvent.

On se lasse de tout, y compris de l'abondance –surtout de l'abondance, lorsqu'on comprend qu'elle est artificiellement fabriquée, spécialement conçue pour vous condamner au supplice d'un Sisyphe amené à renouveler perpétuellement ses achats, alors que ses cartes de crédit s'épuisent et qu'il regarde, effaré, ses comptes sans savoir comment il pourra faire face à la fin du mois.

La société de consommation était un joli rêve, à ses débuts au moins, avant qu'elle ne soit pervertie par des industriels trop avides, des publicistes sans scrupule et des financiers uniquement capables de lire le retour sur investissement des actionnaires. Il n'en restera plus, bientôt, que des lambeaux dont personne ne voudra, ils seront bradés comme ces automobiles qui attendent le client sur des parkings déserts.

Et ce sera tant mieux.

Tout a une fin, heureusement.

A la fin de mes règles, a succédé le début de mes sècheresses vaginales, un grand classique médical, paraît-il. L'assèchement des muqueuses, à ne plus pouvoir éprouver de plaisir lorsque je sentais un sexe masculin se glisser en moi, obligé qu'il était de forcer la voie pour atteindre ses fins.

Un assèchement généralisé : sortir faire des courses ne me procure plus de plaisir, d'autant que j'ai dû assumer seule mon loyer, compte bancaire à sec et moral en berne. Une fois divorcée, notre ancien appartement vendu et une partie de mes dettes remboursées, j'ai en effet dû déménager pour un petit studio en proche banlieue où les loyers sont nettement moins chers qu'à Paris. J'ai ensuite monté mon dossier de surendettement, comme me l'avait conseillé mon avocat. Je suis allée le défendre devant une commission d'experts qui vous regardent avec une commisération pleine d'un mépris à peine déguisé, ils m'ont dédaigneusement accordé un ré-échelonnement des impayés, j'en aurai pour des années à m'en remettre, ne recommencez pas ma brave dame, bien Monsieur, merci Monsieur, alors forcément, avec la dépression dont je sortais à peine, le désir de dépenser s'est brutalement asséché.

Comme après une cuite mémorable : le simple fait d'envisager un nouveau verre d'alcool, une nouvelle dépense, me donne désormais envie de vomir. Je n'ai même plus envie de manger. Parfois, je crains d'être devenue l'une de ces anorexiques qui ne peut s'empêcher de courir aux toilettes les plus proche pour se débarrasser de la nourriture qu'elle vient d'ingurgiter.

Un haut le cœur de la consommation qui s'est révélé finalement salvateur, me libérant définitivement des achats compulsifs que j'avais pu effectuer par le passé.

Après la nausée, j'ai senti monter en moi une colère sourde contre ces idoles que j'avais jusque là vénérées, j'ai décidé de les boycotter, de me venger des marques et des enseignes jusqu'ici idolâtrées. Je leur trouvais soudain un

tas de défauts, elles n'étaient pas mieux que les autres, ne m'apportaient rien de plus, pourquoi continuer à me sacrifier en leur apportant mon obole ? Aristophane a été le premier à imaginer une grève des femmes pour éviter les guerres civiles insensées des Grecs entre eux, pourquoi ne pas imaginer une grève des consommateurs contre les marques et les distributeurs qui nous prennent en otages, nous ne voulons plus de vous, no logo, déchirez les étiquettes, lacérez les affiches publicitaires, n'achetez plus que des génériques, des produits sans marques, ces orphelins de l'industrie qui méritent d'être fêtés comme les héros invisibles de la vie quotidienne, ce sont les véritables alliés de Monsieur tout le monde, de Madame Michu et de tous les autres.

J'ai dit stop, je n'achète plus, ou alors uniquement le strict minimum. Je ne jette plus les appareils qui tombent en panne, je les fais réparer ou je les recycle ; je ne cours plus après la mode, je ressors mes anciennes fringues qui peuvent toujours servir. Pour ma fille Clotilde dont la croissance n'est toujours pas achevée, je fréquente désormais les friperies et Emaus, avec des amies nous avons aussi constitué un réseau d'entraide, nous échangeons les vêtements encore en bon état de nos enfants qui ont grandi. Nous avons mis au point un réseau informel, nous nous téléphonons dès que l'une d'entre nous repère une bonne affaire, en se regroupant nous arrivons à faire baisser les prix, nous partageons alors une voiture et les frais d'essence pour aller chercher la marchandise, car la voiture conduite par un seul conducteur nous apparaît désormais comme un scandale immoral, le covoiturage devrait être une obligation, en tout cas pour nous c'est devenu un principe éthique et arithmétique, quatre roues égale trois passagers minimum.

Je ne fais plus mes courses qu'au jour le jour, au gré de mes besoins, sans céder au rituel de la Grande surface qui me faisait tant rêver lorsque j'étais gamine. Elle ne représente plus le phare central du centre commercial, la locomotive derrière laquelle s'accrochent les petites

boutiques comme autant de wagons où les clients viennent compléter leurs emplettes. Je me rends désormais directement dans le magasin qui m'intéresse, le plus souvent chez Natura, il n'y a que chez eux que je peux trouver mes produits bio. Avant de redescendre au parking, je passe parfois faire un tour malgré tout chez Carrefour, juste pour acheter les produits que je ne trouve nulle part ailleurs dans mon quartier –le lait de coco, le kinoa d'Amérique latine, l'après shampoing professionnel ultra-démêlant pour mes cheveux rebelles. Je ruse avec mes anciens démons, j'entre sur la pointe des pieds, avec une liste de courses qui m'interdit d'acheter autre chose que ce que j'ai prévu, j'évite de regarder les autres produits, j'applique l'art de l'esquive, et hop, dès que j'ai pris le strict nécessaire, je disparaissais.

Je me mets des barrières mentales, je limite strictement le temps que je m'autorise dans les rayons, pas plus de cinq minutes avant de me retrouver aux caisses, je m'interdis certains horaires, jamais entre midi et cinq heures de l'après-midi, c'est le moment où je me sens souvent mal, fatiguée, fragile, prête à craquer.

Je comprends les anciens joueurs de casino qui se font interdire volontairement l'entrée dans leur temple maudit : ils savent que, s'ils y retournent, ils seront inexorablement tentés de replonger. Juste un bandit manchot, oui, mais pourquoi pas essayer la machine d'à côté qui m'apitoie en me tendant son bras manquant, elle est esseulée, elle pourrait me faire gagner ? Juste une salade, oui, mais regardez ces jolies petites tomates rondes bien brillantes, elles luisent sous la brume artificielle qui vient rafraîchir régulièrement leurs couleurs, elles accompagneraient bien ma vinaigrette tristounette, non ? Et cette promo qui me fait de l'œil, et cette ravissante petite robe à prix imbattable ? Ancienne alcoolique anonyme des courses en phase de désintoxication, je préfère éviter le quartier de mes anciens amours tarifés. Je prétexte tout, la fatigue, le stress de la foule, l'éloignement, la voiture à sortir du garage, la dépense d'essence à prévoir. Je pousse le vice jusqu'à laisser mon réservoir quasiment vide, juste deux ou

trois litres et la jauge à zéro, comme ça, si je veux m'y rendre malgré tout, j'aurai peur de tomber en panne. Je mise sur ma paresse à me rendre à la station service, sur la culpabilité que je ressentirais fatalement si j'y prenais plus que les quelques gouttes habituelles qui me suffisent amplement pour tourner pendant une semaine dans mon quartier.

Louve redoutable, j'ai réinvesti mon territoire, dont je connais désormais les moindres recoins, les plus petits commerçants, leurs trucs et astuces, là où ils sont plus intéressants, là où ils se rattrapent pour faire leurs marges, les meilleures manières de défendre mon portefeuille, de vivre au mieux dans mon refuge solitaire.

Je me transforme parfois en renard à l'affût, je guette le poulailler et les offres commerciales, je sais que lorsque les DLV, les Dates Limites de Vente vont devenir périmées, les produits seront bradés à la moitié de leur prix. J'attends midi, l'heure où le commerçant perd l'espoir de les écouler, c'est à ce moment qu'il appose en général un macaron rouge sur leur emballage indiquant une réduction de moins cinquante pour cent, je fais un raid dans la demi-heure qui suit, à la recherche des quelques articles qui viennent d'être bradés, j'ai de quoi manger pour la journée, que dis-je, pour deux ou trois jours, rien n'interdit de dépasser les dates limites, ce sont juste des indications de commerçant pour forcer la vente.

Le reste du temps, je ne sors faire les courses que contrainte et forcée, lorsque le frigo est vide, ou lorsque Clotilde râle parce qu'il n'y a plus rien à manger, vraiment rien de rien, même dans le placard où j'entasse habituellement des réserves de conserve.

J'ai acquis une telle méfiance, une telle phobie des dépenses, que je privilégie systématiquement les produits génériques. Furieuse de devoir sortir pour faire encore des courses, j'exerce ma colère rentrée sur les étiquettes de prix, je me venge sur les marques nationales. Je remplace un label de céréales par un générique, ça leur apprendra à vendre 1 euro de plus pour le même produit ! Je supprime le bœuf devenu hors de prix par du porc, ça n'a jamais

gêné que les musulmans ; les légumes frais par des surgelés ou par des conserves, c'est nettement moins cher et tout aussi bon, en plus il n'y a pas besoin de les préparer, même les diététiciens les plus stricts n'ont jamais pu prouver qu'ils aient moins de vertus nutritives que les aliments flétris achetés sur le marché. J'ai également remplacé les poissons frais par des conserves, il n'y a pas d'arrêtes à retirer, ni de fenêtre à ouvrir pour ôter l'odeur de leur préparation, je suis sûre que le Dieu des chrétiens n'y verra que du feu. De toutes façons, les prescriptions des croyants, qu'ils soient juifs, hindouistes, bouddhistes ou autres, je m'en fous, je ne crois pas en Dieu, en tout cas surtout pas à ce dieu du monothéisme totalitaire qui ne cesse de professer des oukases, des interdits, des anathèmes sur le sexe et la nourriture, comme s'il n'avait rien d'autre à faire de plus sérieux, qu'il me donne d'abord à manger, comme à Caana, et après on verra.

Nous mourons d'avoir créé trop d'interdits et de dieux façonnés à notre image, fabriqués pour mieux cacher nos vices.

Peu à peu, la dé-consommation à laquelle je me suis convertie est devenue une habitude, une hygiène de vie qui a provoqué des mutations profondes en moi, au point de devenir une seconde nature. J'ai l'impression qu'en libérant mon esprit de ses anciennes illusions consuméristes, en me privant volontairement d'un nombre incroyable d'objets et de produits dont je n'avais finalement aucun besoin, en allégeant mon corps de désirs superflus, je me suis considérablement allégée, au point de retrouver une simplicité originelle, une jeunesse d'esprit et de coeur. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens apaisée. Libre, presque heureuse, même si j'ai peur de ce mot.

Une ascèse sans Dieu, une purification intime, un feu intérieur où j'ai pu brûler et consumer tout ce qui était inutile, artificiel, plaqué de manière superflue sur mon existence. Résultat, je vis infiniment mieux qu'avant, de manière beaucoup plus simple et essentielle, avec un

sentiment de plénitude et de contentement que je n'avais jamais lorsque je courais d'un bien à l'autre. Les stoïciens avaient raison, ils demeurent incroyablement modernes lorsqu'ils invitent à abandonner les désirs qui ne dépendent pas de nous, ceux qui dépendent de nous mais dont nous pouvons nous passer, pour ne conserver que l'ataraxie des besoins corporels sur lesquels nous avons prise.

Avec des désirs réduits au strict minimum, ramenés à mes besoins vitaux, je ne ressens plus l'envie de sortir pour répondre à des sollicitations extérieures, je n'ai plus l'occasion de céder à des tentations que je regretterais aussitôt. Mon corps change, je le façonne, je le modèle à volonté, il s'est affiné et musclé grâce à mon hygiène de vie, à la marche et à la gymnastique à laquelle je m'adonne quotidiennement. Au plus profond de mes chairs, mon ventre et mon estomac se sont habitués, peu à peu, à manger moins souvent, en moins grande quantité, des portions plus petites, moins riches en gras et en cochonneries. J'ai perdu une dizaine de kilos, la graisse inutile de la société de consommation que je portais en bourrelets mous au niveau du ventre, j'ai fondu aussi un peu plus bas, au niveau des cuisses. Ma culotte de cheval a disparu, chez les hommes c'est la ceinture Kro ou le pneu Michelin, chacun a le mou qu'il mérite.

Même le tabac, ce poison légal qui emplît les caisses de l'Etat et vide celles de la Sécurité sociale, je l'ai arrêté, prise d'un dégoût de la fumée, d'un dégoût de moi et de ma dépendance, une loque humaine, un jouet des multinationales de la mort, plus vous encrassez vos poumons, plus ils jouissent des bénéfices qu'ils font sur votre dos, continuez donc à inhaler le goudron, les acides chlorhydriques, les saloperies chimiques dont ils bourrent sans remords vos mégots pour vous maintenir en état de manque perpétuel, - j'en avais honte, à la fin, de cette déchéance à laquelle ils me condamnaient sciemment, avec le cancer du poumon pour unique horizon. Après des quintes de toux à n'en plus finir, vieille chaudière asthmatique qui ne parvenait plus à redémarrer, dont les

conduits pulmonaires étaient encrassés par des blocs de calcaire qu'il me fallait bien recracher noyés au milieu de glaires sanguinolents, j'ai finalement réussi à retrouver un souffle à peu près régulier. Je respire mieux, je ne suis plus obligée de m'arrêter, essoufflée, dès le palier du deuxième étage, je retrouve le plaisir des longues respirations d'antan : inspirer pleinement, expirer lentement, à pleins poumons, un air pur, non vicié par des relents de goudron –quelle jouissance, quelle liberté retrouvée !

Je me sens enfin réconciliée avec mon corps : je l'habite complètement, je *suis* mon corps, je le vis légèrement, pleine d'un allant retrouvé, d'une vie et d'un sang neuf qui irriguent à nouveau mes veines, mes artères jusque là malmenées, enkystées, embouchées d'un surplus de tracas et de nourriture trop grasse.

Certes, ce n'est pas évident au début. C'est difficile de ne pas céder à l'appel de la faim ou de la gourmandise, de s'empêcher de saisir automatiquement son paquet habituel de clopes, de ne pas acheter le joli emballage de sa marque préférée. Mais cela devient vite un jeu, de comparer et de consommer malin, d'arbitrer en position de juge suprême, au lieu de subir, d'acheter passivement, en suivant bêtement ses passions. Après la douloureuse période de dépendance et de dépression dont j'ai eu du mal à sortir, après le dégoût initial et les douloureuses privations du début, j'ai eu l'impression de redécouvrir la femme toute simple que j'aurais pu être depuis toujours, mais que je ne m'étais encore jamais permis d'être, avec l'impression miraculeuse de me ré-enfanter moi-même dans une nouvelle existence, de faire l'apprentissage de ma propre Humanité. Pour la première fois de ma vie, je m'accordais la possibilité d'une ré-appropriation active de ma propre existence.

Le plus étonnant, ce fut la découverte jouissive que finalement, en disant non aux dépenses inutiles, aux gadgets qui n'apportent rien, aux sirènes de la consommation, en me détachant de ces biens artificiels, je ne me confondais plus avec eux, je vivais non seulement

"sans", mais "mieux". Car la course aux nouveautés, l'achat incessant, n'apportent qu'une satisfaction éphémère, creusent la conscience d'un état de manque perpétuel, plonge dans un mouvement brownien incessant qui fait passer d'un objet à l'autre, dans une agitation des sens qui ne s'arrête jamais.

Alors qu'en disant non, en m'empêchant de consommer, j'ai appris le plaisir d'échapper à ce mouvement, quitte à jouer de manière perverse, parfois, avec le système pour mieux m'en affranchir. J'en ai eu besoin lorsque je suis passée de la dé-consommation alimentaire à la dé-consommation globale, en renonçant aussi aux dépenses de loisir, et même aux voyages qui avaient jusque là représenté l'un de mes postes budgétaires les plus dispendieux. Quand je n'avais pas encore la force d'écraser sadiquement les spams qui encombrant quotidiennement ma boîte à lettres électronique en me faisant miroiter un voyage en Egypte ou au Mexique, je m'amusais à faire semblant de jouer le jeu. Je savourais d'avance le voyage en regardant les photos destinées à me faire saliver, j'errais d'un site à l'autre, je m'imaginai là bas, je choisissais l'hôtel dont les photos me semblaient les plus séduisantes, je vivais réellement le voyage, en suivant mentalement le programme des visites et des excursions proposées chaque jour, je remplissais les bons de commande jusqu'au moment où il fallait inscrire son numéro de carte de crédit, et à cet instant fatidique, pffuit, je sortais du site, je n'avais pas besoin d'aller plus loin, j'avais déjà tout vécu par procuration ! C'était un mirage amusant, un jeu stoïcien remis au goût du jour, destiné à prendre conscience de la force merveilleuse et en même temps illusoire du désir, mais aujourd'hui je n'en ai plus besoin, je me sens encore mieux en y renonçant d'emblée, en écrasant les mails sans les lire. Je ne recherche plus l'exotisme, je suis bien là où je vis, en pleine possession de moi-même.

J'ai inventé l'ascèse de la dé-consommation, le plaisir de dire non, de fortifier ainsi ma volonté, d'exercer sur

moi-même les pouvoirs infinis de ma volonté, au lieu de chercher illusoirement à dominer le monde ou les autres.

Peut-être se produit-il, au moment de la ménopause, un bouleversement biologique puis un rééquilibrage hormonal qui favorisent la possibilité de reconstruire sa vie sur d'autres bases. Je n'en sais rien, mais ce qui est sûr, c'est que j'ai vécu une épreuve à la fois terrifiante et bénéfique, un tremblement de terre d'autant plus dévastateur qu'il s'est conjugué avec la crise. J'en émerge à peine, tel un papillon qui sort timidement de son cocon, pour commencer une nouvelle existence. Pas d'argent ? J'ai appris une autre manière de vivre et de dépenser. Pas de travail ? J'exerce de nouvelles activités bénévoles, je cherche à me rendre utile aux autres, à tisser de nouveaux réseaux de solidarité.

Avec mes amies, nous rêvons de généraliser le système que nous avons bricolé entre nous, en favorisant des rencontres locales entre habitants, une nouvelle citoyenneté qui se ferait directement entre voisins, en court-circuitant les structures institutionnelles et les partis traditionnels, je rêve d'une démocratie locale directe qui fasse fi du système actuel, d'un nouveau tissu social où les gens se prendraient en main, s'uniraient pour construire un nouveau mode de vie basé sur la dé-consommation et la lutte contre les besoins inutiles

La fin de la consommation n'est pas la fin de la croissance ou de la société civilisée, loin de là, c'est le début d'un nouveau mode de vie qui respectera plus les rythmes et les éclosions naturelles de la nature, en modulant nos besoins à ses capacités de production spontanée, en cherchant à renouer une véritable collaboration humains.

J'aime penser que, de la même manière, la fin de ma fertilité et de ma possibilité biologique d'avoir des enfants n'a pas sonné le glas de mon existence de femme. Je l'ai finalement vécue comme une délivrance qui m'a permis d'accéder à un nouvel état de mon être : j'ai déjà

suffisamment donné, j'ai fait mes preuves au travail, à la maison, j'ai élevé ma fille, je continuerai à l'accompagner jusqu'au baccalauréat dans quelques années, j'ai secondé mon mari en bonne épouse jusqu'à ce qu'il décide d'aller voir ailleurs, je me suis acquittée de tous mes devoirs envers la société, envers ma mère que j'ai assistée lorsqu'elle était en état de dépendance, alors maintenant basta, je peux enfin m'affranchir des obligations de l'espèce, et penser à moi simplement comme à un être humain qui a envie de se réaliser !

Peut-être que je m'illusionne, mais je crois que j'ai acquis une nouvelle maturité. Je ne ressens plus le besoin de chercher le regard coquin des hommes, la lueur chaude du désir dans leurs yeux. Je me contente d'être moi, de vivre en paix avec moi-même, sans besoin de séduire, d'exister dans le regard des autres. Je ne me maquille d'ailleurs presque plus, uniquement lorsque cela me fait plaisir, ou lorsque je me rends dans l'une de ces soirées un peu mondaines où il est de bon ton d'arriver avec ses parures de guerre et de séductrice, puisque la vie en société est un théâtre, un jeu de guerre masqué, mais sinon je ne ressens plus le besoin de me grimer en poupée de cire, de souligner mes appâts sexuels comme les jeunes filles, ni même de chasser les rides ou les traces d'une mauvaise nuit, comme ces femmes pitoyables qui refusent de se voir vieillir en se faisant re-lifter tous les ans. Je préfère m'accepter telle que je suis, vivre de manière naturelle, sans artifices, nue dans le miroir de mon regard.

Je me sens enfin sereine. Après tant d'années d'errance et de souffrances, j'ai envie de remercier ces multiples crises qui se sont abattues sur moi depuis quelques années. Elles m'ont été bénéfiques, jusqu'à ma TS et à l'hôpital psychiatrique, elles m'ont remis à l'endroit alors que je vivais à l'envers, elles m'ont permis de renaître à moi-même. Sans elles, je ne me serais probablement jamais ressaisie, j'aurais continué mon existence d'aveugle, les hommes vivent en dormant, disait à peu près Héraclite cinq siècles avant notre ère, c'était un devin, le philosophe précurseur de notre société, il avait pressenti la solitude et

la vie atrophiée de nos contemporains, peut-être même avait-il imaginé les écrans et les mondes virtuels où ils se condamnent à rêver leur vie, sans jamais la vivre réellement.

Je réapprends la simplicité en toutes choses. J'ai l'impression de redécouvrir ma vraie nature originelle, un miroir jusque là brouillé, poussiéreux, qui ne reflétait plus rien, qui était devenu un mur de Facebook recouvert de publicités et de sollicitations. Alors qu'il suffit de passer un chiffon, de nettoyer sa surface, pour retrouver la luminosité de son propre éclat.

Je rêve parfois d'approfondir cet état de simplicité encore plus loin, de réduire à nouveau mes besoins, de revenir à une vie si naturelle, qu'elle en deviendrait synonyme de sagesse, d'une humanité enfin accomplie, réinstallée dans la pureté de son vide originel, débarrassée de toute contingence superflue...

LE PARFUM DU CREPUSCULE
(Les lumières de la vieillesse)

-« Non, je ne veux pas y aller ! »

-« Ca suffit ! Ton père devait déjà t’y amener le week-end dernier, pourquoi as-tu refusé ? »

-« Chhjsais pas, moi, m’fais pas chier ! »

-« D’abord, ma fille, tu me parles autrement. Je ne suis pas ta copine de classe... Enfin, tu sais bien que ta mamie t’attend, elle doit te donner les étrennes de Noël, et puis tu m’as toujours dit que tu l’aimais bien, je ne te comprends plus. Même si j’ai parfois des différents avec elle, cela ne regarde que nous, j’étais contente que vous vous entendiez bien, du moins c’est ce que je croyais... »

-« Ouais, j l’aime bien, mais t’piges pas »

-« Quoi ? » demande, excédée, Julie, qui en oublie de reprendre sa fille sur son usage pour le moins désinvolte du Français. Elle s’en veut aussitôt de cette répartie à l’emporte-pièce : elle rentre dans le jeu de l’adolescente en répondant à ses provocations, alors qu’elle avait bien décidé de conserver son sang-froid en toutes circonstances. Heureusement, Clotilde ne s’aperçoit pas des incorrections grammaticales de sa mère. Elle a l’air soucieuse, elle tord nerveusement ses cheveux entre ses doigts avant de répondre.

-« J’aime mieux quand elle vient ici, pourquoi qu’ t’lui demandes pas d’venir chez nous ? »

-« Je t’ai déjà dit qu’elle est susceptible, ta Mamie, tu as déjà décliné son invitation la dernière fois, elle risque à la fin de penser que tu refuses d’aller la voir chez elle, parce que tu as honte... »

Clotilde redouble de signes de nervosité, elle se met maintenant à tourner en rond dans la pièce, avant de lâcher, l’air gênée :

-« Non, c’pas ça, mais justement... »

-« Justement quoi, tu le craches ton morceau ? »

Encore une fois, elle s’est laissée emporter, elle a même emprunté le langage provocateur de sa fille. Mais à l’inverse de ce qu’elle craignait, ça la décoince, l’ado

rebelle, l'ado coincée qui n'ose exprimer à sa mère le fond de sa pensée.

-« Ben, j'sais pas comment dire, mais chez elle... ça sent pas bon, quoi ! »

Elle se sent soulagée d'avoir enfin exprimé ce qu'elle avait sur le cœur. Elle ne savait pas comment avouer sa gêne, sa réticence à aller voir sa grand mère. Mais elle se doute bien que sa mère ne va pas la lâcher aussi facilement.

-« Comment ça, cela ne sent pas bon ? » demande cette dernière, cette fois-ci tout doucement, prudemment, comme pour ne pas effrayer le moineau lorsqu'il sort enfin de son nid.

-« Non, ça sent bizarre, j'sais pas comment dire... ça sent le vieux ! »

Clotilde se sent à la fois embarrassée et heureuse d'avoir pu parler de sa gêne à sa mère. Elle n'osait s'en ouvrir à personne, mais à chaque fois qu'elle rendait visite à sa grand mère, au moment de pénétrer dans son appartement, elle connaissait un moment de recul instinctif, totalement involontaire, contre lequel elle ne pouvait rien. Elle n'a jamais osé parler de cette odeur qui l'insupportait, même aujourd'hui elle pense que sa mère ne la comprendra pas, qu'elle ne sentirait rien si elle l'accompagnait. Les adultes ne remarquent jamais rien, il est bien connu qu'avec l'âge ils perdent leur odorat, leurs autres facultés faiblissent également petit à petit, jusqu'à se mettre en veille, en leur laissant une activité de plus en plus réduite.

Mais elle, Clotilde, elle se trouve dans la fleur de l'âge, tous les sens en éveil, comme autant de capteurs ouverts en grand sur le monde, avides de se gorger des sucs d'une vie frémissante. En plus, depuis sa plus tendre enfance, elle a toujours été particulièrement sensible aux odeurs. Elle hume discrètement ses aliments avant de les porter à sa bouche, elle apprécie les senteurs des fleurs dans un vase, les odeurs de propreté du linge, les empreintes de parfum laissées par les grandes personnes dans leur

sillage. Elle a du mal à supporter les mauvaises odeurs, notamment les senteurs moites et lourdes des transports en commun, les émanations du poisson lorsqu'on le vide et qu'on le cuisine, celles des excréments ou des aliments en voie de décomposition, même l'odeur d'une pièce humide la met mal à l'aise, elle demande à sa mère d'ouvrir les fenêtres dès qu'elles arrivent dans la maison de campagne de ses grands parents, alors forcément, elle ne supporte pas les effluves capiteuses de la vieillesse.

Julie se révolte contre la sortie de sa fille, elle ne peut laisser accuser sa propre mère de sentir mauvais sans la défendre. Crise de lèse-majesté, atteinte à l'honneur de sa famille. Les jeunes se comportent de manière si intolérante, ils s'avèrent si prompts à la critique, au rejet de ce qui les gêne ! Elle se sent d'autant plus choquée par les propos de sa fille qu'ils ne sont pas exacts, elle est bien placée pour le savoir.

-« Ca sent le vieux, mais c'est n'importe quoi ! On voit bien que tu n'y connais rien. Tu n'as jamais travaillé dans une maison de retraite comme moi, lorsque j'ai été obligée d'être aide- ménagère pour vous faire vivre, ton père qui était au chômage et toi, avant qu'on se sépare. »

Clotilde en est interloquée

-« Qu'est-ce que tu racontes ? T'as jamais été femme de ménage ! »

Julie sourit face à l'air surpris de sa fille, mais aussi au souvenir de cette période de sa vie qu'elle occulte habituellement, elle n'est d'ailleurs officiellement mentionnée dans aucun de ses CV professionnels.

-« Pas femme de ménage, aide ménagère. Technicienne de surface, auxiliaire de vie, je ne me souviens plus de l'appellation exacte, autant de mots politiquement corrects pour ne pas dire videuse de pots de chambre dans une maison de vieux. Ca t'étonne ? Je reconnais que tu n'avais aucun moyen de t'en douter, une mère semble si souvent transparente à sa fille, elle se réduit à ses fonctions vitales, pourtant elle a aussi sa propre vie, elle ne confie pas tout à

ses proches... C'était juste avant ma dépression, je me sentais déjà mal, à passer des jours sans rien faire, à attendre en vain le client, à rester emmurée dans la solitude face à ton père qui déprimait de ne pas avoir de travail et qui commençait à traîner avec des filles plus jeunes que lui, alors j'avais décidé d'essayer de m'en sortir en travaillant, en cherchant un emploi. N'importe lequel, pour faire rentrer un peu d'argent. J'avais lu une petite annonce dans un journal gratuit, visiblement ils devaient avoir du mal à recruter ou à conserver leur personnel, car même aujourd'hui, je vois régulièrement l'annonce revenir. Donc je me suis présentée, on m'a proposé de m'embaucher aussitôt pour le lendemain, on ne m'a pas demandé de compétences particulières, juste si je savais manier le balai et si je ne rechignais pas à la tâche, parce que les petits vieux, c'est compliqué, m'a-t-on dit avec un délicat euphémisme. J'ai accepté. Pour l'argent, mais aussi pour m'occuper et chasser la dépression que je sentais venir, et pour avoir l'impression de servir à quelque chose. Quelque part, je trouvais cela noble de s'occuper de personnes âgées dans une maison de retraite, je me disais que j'allais apporter de l'aide, une présence à des gens qui en ont besoin, dont la vie devait être encore plus difficile que la mienne. »

Julie se laisse aller aux confidences. C'est la première fois qu'elle parle de cet épisode de sa vie, elle est heureuse de s'en ouvrir à sa fille, même si ce qu'elle va lui dire est dur à entendre. Après tout, cela lui montrera la réalité, et puis aussi, un autre visage de sa mère.

-« C'était horrible, tu peux me croire... Le premier jour, je croyais me rendre dans une maison de santé bien aménagée, un havre de paix où les anciens finissaient tranquillement leur vie, dans la sérénité et la joie, avec un personnel attentif autour d'eux. J'ai découvert la triste réalité de ces mouvoirs modernes où sont empilées les personnes âgées dont on ne sait plus quoi faire, comme des vêtements usés qu'on jette en tas dans les bennes du Secours Populaire. Là, dans ces endroits, tu pourrais dire que ça sent le vieux, et que c'est insupportable, cette

odeur, qu'ils se laissent aller, qu'ils ont abandonné toute notion de propreté. Mais non, ce n'est pas vrai, cette odeur qui règne dans les maisons de retraite dès qu'on pousse la porte, ce n'est pas leur faute, elle est le résultat de la négligence du personnel, des économies de bout de chandelle de la direction, et de la vétusté du bâtiment. C'est d'abord une odeur âcre, insidieuse, de pisse et de merde macérée, qui prend réellement à la gorge, à se pincer le nez pour éviter de la respirer. Que veux-tu, à force de les laisser mariner dans leurs excréments parce qu'on change leurs couches uniquement à heure fixe, et tant pis s'ils font leurs besoins entre temps, c'est leur faute, ils n'avaient qu'à se retenir, c'est vrai qu'ils dégagent à la longue cette odeur de petits vieux qui se négligent. »

Elle continue, la voix chargée d'émotion, elle a envie de pleurer en repensant au destin des personnes dont elle s'occupait.

« C'est une odeur tenace, âcre, qui s'accroche à leur peau, même lorsque je les lavais, je n'arrivais pas à les en débarrasser tout à fait. Parce qu'il est difficile de les nettoyer intimement, si tu insistes, ils crient, en vivant cette intrusion comme une agression, un viol de leur intégrité. A cet âge, ils n'aiment pas l'eau, tu verrais, ils la craignent, ils se rétractent comme des petits enfants sous la douche, en plus ils ne nous laissent pas ouvrir leur fenêtre, de peur de prendre froid. C'est terrible, ça aussi, plus l'ombre de la mort se rapproche d'eux, plus ils ont froid, c'est la petite flamme de ce qui reste de leur vie qui, lentement s'éteint, par manque de gaz, manque de combustible interne. Alors ils préfèrent rester au chaud, en macérant dans leurs odeurs d'urine et d'excrément, et encore, je t'épargne les détails particulièrement ragoûtants de ce qui se passe lorsqu'il leur arrive d'avoir la chiasse, ce qui arrive fréquemment, vu la nourriture à bas prix qui leur est servie ! »

« Alors, tu comprendras que je sois choquée lorsque tu oses soutenir que ta grand-mère, qui a toujours été digne et impeccablement propre, une obsédée de l'hygiène, à se

laver dix fois les mains dans la journée, sent le vieux, comme ces pauvres malheureux dont je me suis occupée ! » conclut Julie, furieuse des propos de sa fille.

-« J'ai jamais dit que Mamie sentait pas bon ou s'laissait aller, d'abord elle a pas d'couches, qu'est ce que tu racontes ? En plus, c'est pas vrai, moi, j'suis déjà allée dans des maisons de retraite, ça sent pas bon, mais j'ai jamais senti ce que tu dis, t'exagères... »

« Non, je n'exagère pas ! Quand tu déshabilles tes pensionnaires, comme nous les appelons entre nous, tu te retrouves vraiment dans une proximité, une intimité qui en devient gênante, tu vois ce qui est invisible aux yeux des autres, tu sens les effluves dans lesquelles ils baignent. Bien sûr, les maisons de retraite n'aiment pas ces odeurs, elles ont tout intérêt à les camoufler, ne fût-ce que pour leur réputation, pour la bonne conscience de la famille qui vient leur rendre visite, ça ne colle pas avec leur image d'établissement respectable, à l'écoute permanente de leurs pensionnaires. Tout pour leur bien-être, tu parles ! Si tu savais les tonnes de produits chimiques qu'on applique quotidiennement pour masquer ces odeurs ! Il y a d'abord la touche piquante de Javel dans les sanitaires, puis le parfum écœurant d'ammoniaque fleuri et anti-bactérien qu'on dilue dans un seau avant de nettoyer le sol à grande eau, partout, dans les chambres, les couloirs, les espaces communs. Et ce n'est pas fini, pour la touche finale de propreté, il y a un produit qui sent les agrumes artificiels, citron ou orange selon les livraisons, on l'applique sur le mobilier, les tables et les chaises, même sur les armoires et sur les meubles TV, pour retirer les traces de doigt et les microbes. C'est effectivement ce mélange indéfinissable d'odeurs piquantes de produits d'entretien et de couches peu changées que tu sens lorsque tu pousses la porte d'une maison de retraite, un parfum un peu lourd et écœurant, avec une pointe relevée d'acidité, qui rappelle en même temps l'hôpital, mais un hôpital qui ne serait pas bien tenu... »

-« J'ai jamais dit que je sens ça quand je vais chez Mamie... » murmure Clotilde, mal à l'aise.

« Heureusement encore, puisqu'elle n'est pas en maison de retraite, je me bats depuis des années pour la laisser vieillir chez elle ! »

-« ...Mais n'empêche, même s'il ne s'agit pas des odeurs de maison de retraite dont tu parlais, ça sent quand même le vieux, chez elle, et c'est pas d'une odeur de produits d'entretien dont je te parle, ça, je te l'assure ! » reprend-elle, butée.

-« Alors, que veux-tu dire, de quelles odeurs veux-tu parler ? Peut-être de leur odeur corporelle ? Mais as-tu vraiment, déjà, senti la peau d'une personne âgée, la peau de ta mamie, indépendamment de tous les produits qui viennent la recouvrir ou la camoufler ? » demande Julie, qui cherche à comprendre ce que veut dire sa fille. Elle veut désespérément continuer son enquête pour trouver l'odeur dont tente maladroitement de parler Clotilde, ce parfum qui la dérange au point de ne plus vouloir se rendre chez sa grand-mère. Sans s'en rendre compte, elle se laisse à nouveau happer par ses souvenirs.

« ... Quand tu essayes de laver leur vieille peau ridée, elle est devenue tellement flasque et molle que tu as l'impression que leur corps entier se défait avec l'âge, commence lentement à dépérir, leurs cellules meurent sans être remplacées, leur chair ne respire plus suffisamment pour se renouveler, elle suinte légèrement, elle exhale l'odeur âcre des gélules et des médicaments avalés quotidiennement. Crois-moi, chaque peau exsude son bulletin de santé, avec la vieillesse, elle peut même distiller l'odeur rance de sa maladie et des médicaments avalés quotidiennement, il y a ainsi une odeur du cancer de la prostate qui est différente de celle d'un cancer du sein, et encore, elle peut changer selon les traitements. »

« Dans tous les cas, même si elle se trouve en bonne santé, la peau vieillie, la peau tannée par les années, la peau arrivée en bout de course, secrète de toutes façons une odeur spécifique, qu'elle ne parvient plus à renouveler. Elle est assez lourde, c'est peut-être l'odeur de leur mort à venir dont tu veux parler, de la mort à l'œuvre au sein même de chaque corps, une odeur trouble de chairs

encore en vie, mais qui ne sont plus suffisamment irriguées, elles ont déjà commencé leur travail de décomposition. C'est vrai que lorsque je m'approchais de mes patients, une fois lavés, pour les border ou pour leur apporter un peu de réconfort dans leur lit, je sentais cette odeur d'une peau fanée qui manque d'oxygène, qui dépérit lentement, c'est une odeur un peu douceâtre d'amande amère, légèrement écoeurante, mais moi je l'aime bien, je la trouve attendrissante, elle m'évoque ma grand-mère à la fin de sa vie, je l'adorais, il paraît que l'arsenic a un peu la même odeur, c'est d'ailleurs ce qui explique que ce poison soit si difficilement identifiable après un empoisonnement, il a tendance à se confondre avec l'odeur du corps encore frais, du corps en train de mourir... »

Clotilde a fermé le yeux, elle se laisse imprégner par les odeurs douceâtres dont parle sa mère, ils lui rappellent le savon de son enfance, maintenant elle voit le visage de sa grand-mère lorsqu'elle pénètre dans son appartement.

-« Oui, je crois bien que, lorsque je l'embrasse sur le pas de sa porte, je sens cette odeur de fleur fanée, dans son cou comme dans son appartement, et ça, j'y peux rien, ça m'écoeure ! C'est une odeur que je n'aime pas, je suis sûre de l'avoir déjà sentie ailleurs, mais où ?... J'ai du mal à y associer d'autres personnes ou d'autres objets, et pourtant j'en suis sûre, il s'agit d'une odeur déjà rencontrée dans d'autres occasions... » se confie Clotilde, étrangement calme. Elle tente de continuer son enquête en gardant les yeux fermés, pour mieux faire ressurgir des souvenirs qui se dérobent à sa conscience.

Julie a envie de prolonger ce moment rare de partage et d'intimité avec sa fille, elle lui suggère des pistes, presque à voix basse.

-« Pense aux odeurs des vieux papiers, tu sais, l'odeur des anciens livres un peu humides qui étaient entassés dans le grenier de la maison de campagne de tes grands-parents. Tu aimais bien t'y rendre, à notre grand dam tu montais à l'échelle pour te réfugier sous la charpente, tu y avais même dressé une tente, un petit tipi d'enfant. Tu ne savais pas encore lire, mais tu faisais semblant, d'un air

docte, en tenant ces vieux bouquins poussiéreux à l'envers, ça nous faisait rire ! »

-« Oui, je m'en souviens, c'est un peu la même odeur, pourtant, elle ne me gênait pas, lorsqu'elle sortait de ces vieux livres... » reconnaît Clotilde.

Julie poursuit, elle tient maintenant une piste qu'elle veut dérouler jusqu'au bout, même si elle ignore où elle risque de l'emmener.

« Cette odeur, c'est aussi l'odeur des maisons de campagne inhabitées, qui sont restées fermées pendant tout l'hiver, et qui s'ouvrent soudain au grand air, au printemps. Rappelle-toi, quand nous arrivions pour les vacances, avec ton père, dans la maison de campagne de Mamie, tu demandais immédiatement d'ouvrir les volets et les fenêtres pour chasser l'air humide... »

-« C'est effectivement le même genre d'odeurs, mais là, je ne l'aimais pas, j'avais l'impression d'étouffer. Ça me fait penser que les meubles de Mamie ont la même odeur, ils n'ont pas bougé depuis que je suis petite, ils sentent le vieux, eux aussi. En plus, elle met des boules antimites dans ses armoires, quand elle me demande de lui amener son châle et que j'ouvre la porte, ça sent le moisi, c'est horrible... »

Julie continue son effort de réminiscence, sans la laisser se fixer sur ces souvenirs désagréables.

-«... Si tu cherches encore d'autres souvenirs, n'est-ce pas également l'odeur du bois mouillé, de la mousse humide après la pluie, dans la forêt ? Souviens-toi des promenades que nous y faisons en automne avec ton père, au moment de la cueillette des champignons. Ces senteurs évoquent aussi la moisissure, pourtant je crois que tu les apprécies, car elles sont naturelles... » continue Julie, en conservant une voix douce.

-« C'est vrai, j'aime bien cette odeur de mousse et de bois humide, dans la forêt, après la pluie. Je pourrais penser que ça m'évoque le moisi et le vieux, pourtant, non ! ... Comment expliques-tu ce mystère ? » demande

Clotilde avec une syntaxe étrangement impeccable, en rouvrant les yeux et en riant malicieusement.

Julie réfléchit un moment avant de répondre, elle vient de comprendre où la menait cette étrange enquête, dont elle déroulait le fil bien témérairement sans savoir ce qui allait en ressortir. Elle est heureuse d'avoir pris le risque de se livrer à ce jeu d'associations libres, elle sait maintenant ce qu'elle peut répondre à sa fille, comment elle peut l'aider.

-« Eh bien, cela veut tout simplement dire qu'une odeur n'existe pas en soi, elle dépend de ta mémoire affective qui va lui donner une valeur agréable ou désagréable, selon les expériences que tu y raccroches. C'est ainsi que le même registre d'odeur peut t'évoquer de manière positive les vieux livres du grenier ou les promenades d'automne en forêt, mais de manière négative la maison humide qui a été fermée tout l'hiver, la peau des personnes âgées ou les vieilles armoires avec leur produit anti-mites. Tu remarqueras que c'est à chaque fois l'absence de vie, l'évocation possible de la mort qui te fait peur. C'est normal, les jeunes n'aiment pas penser à la mort, vous êtes en pleine forme, ce sont des sujets qui vous rebutent. Mais ta grand-mère est vivante, et bien vivante ! Lorsque tu iras la prochaine fois chez elle et que tu l'embrasseras, au moment où tu sentiras son odeur, il suffit que tu penses aux ballades en forêt que tu apprécies, ou encore à tes souvenirs d'enfance dans le grenier, et tu verras que son odeur, l'odeur de sa peau, va soudain te plaire, ou tout au moins t'émouvoir, réveiller en toi des souvenirs affectueux, plein de nostalgique... » .

Clotilde hésite entre l'acceptation et le refus, la solution lui semble presque trop simple. Et puis, une dernière chose la gêne, elle s'en ouvre finalement à sa mère en reprenant son air bravache et sa syntaxe imparfaite.

« Ouais, bon, j'veux bien admettre et essayer, la prochaine fois, mais c'est pas tout... »

-« Qu'y-a-t-il d'autre ? » demande Julie, patiente, en riant légèrement pour dédramatiser la situation et amener à Clotide à se confier.

« Bn voilà... En plus, elle s'asperge à chaque fois d'une horrible eau de Cologne de vieux, ça sent la vieille cocotte, et ça, ce parfum, j'crois que j'supporte encore moins que l'odeur de sa peau ! » finit par avouer sa fille, implacable comme tous les adolescents.

Julie éclate de rire

-« Si ce n'est que ça, je vais lui en toucher un mot, tu as bien fait de m'en parler ! »

Vexée, Clotide se referme aussitôt comme une huître. - « J'vois pas c'qu'y a de drôle. J'me confie, et toi, tu trouves qu'à rire et te moquer de moi. On s'comprendra jamais, j'le savais bien, les parents, ça sait que parler d'soi sans rien comprendre aux enfants qu'ils ont chié un jour sans même s'en apercevoir, j'en ai marre ! » .

Le moment de grâce est passé.

Elle quitte sa mère en claquant la porte, furieuse.

M'énerve

M'énerve ma mère

Comme tous les autres les adultes donneurs de leçons les profs empêcheurs de vivre à l'école les contrôleurs de bus bornés qui te filent une amende parce que t'as oublié ta carte mensuelle les psys qui t'écoutent que si tu rentres dans leurs cases parlez moi de papa-maman rien à foutre moi de pamapama c'est justement les autres qu'y m'intéressent

Bornée comme tous ceux de sa génération pigent pas veulent pas comprendre veulent rien entendre C'est simple pour elle c'est pas l'odeur de vieux c'est juste sa peau un peu défraîchie et le renfermé de son appartement qui prend pas assez l'air et son eau de Cologne qui sent la pisse de chat c'est facile à changer Y a qu'à penser à autre chose la forêt le grenier mon cul oui c'est pas ça le vrai problème Veut pas entendre l'autre chose que j'ai envie de lui dire

de lui crier aux oreilles c'est de voir des vieillards qui me gêne de toutes façons même mon père même ma mère y font vieux aussi surtout quand y réagissent comme ça à se soutenir entre vieux

Paraît que c'est à nous de les comprendre les vieux tout ça parce que ce sont les parents et nous les enfants on leur doit le respect l'obéissance la belle affaire y z'ont leurs nerfs leurs problèmes leurs angoisses et y faut qu'on fasse avec En plus la crise ça les arrange pas ça leur travaille le ciboulot c'est sûr Maman est fragile a fait une dépression ne la contredis pas elle risque de se balancer par la fenêtre Papa est pas mieux est devenu susceptible colérique méchant agressif depuis qu'y a plus de boulot nulle part écarte toi ne reste pas à côté de lui ou alors fais attention on sait jamais Les crises des adultes nous les enfants honnêtement on en a rien à foutre de toutes façons y sont toujours en crise ce sont des crises de vieux jamais je ne m'en ferai parce que je n'ai plus de boulot j'en profiterais pour voir des copains faire la fête m'éclater l'occasion rêvée pour voyager tout larguer partir à l'aventure y z'ont tellement peur y sont déjà tellement vieux dans leur tête que ça les bloque ça les immobilise y font plus rien de leur vie qu'à penser à leurs problèmes de fric leurs problèmes de budget à tenir à geindre à gémir sur leurs rhumatismes leur ménopause et les temps sont durs ma pauvre petite mais nous là dedans qu'est-ce qu'on est pour eux Rien rien d'autre qu'un poids mort un fardeau de plus y z'osent pas le dire mais y le pensent tellement fort

Voudraient bien qu'on s'intéresse à leurs problèmes qu'on les plaigne et pourquoi pas qu'on les assiste aussi le monde à l'envers surtout qu'y s'intéressent pas à notre vie à nos soucis c'est quoi l'avenir aujourd'hui pour un jeune rien le néant le chômage la désespérance ou alors passer par leurs écoles à la con les prépas les pépinières de jeunes loups prétentieux aux dents longues les usines à décerveler le pire c'est que tout ça c'est pour les mecs même si on fait mieux qu'eux pendant les études c'est eux qui seront devant nous à la sortie tout ça parce qu' y faut qu'y fassent mieux que papa-maman à vingt ans sont déjà

vieux prévoient leur prochain achat à crédit de pavillon merdique de banlieue et leur petite Bmw de beauf même pas une Mercedes manque plus que le plan retraite faut penser à tout Ah non j'oubliais le mec y doit aussi avoir sa meuf pour se soulager dans l'trou une meuf pour cuire et démouler de jolis petits mômes à montrer aux copains comme à la foire une meuf pour torcher les gamins une fois pondus faudra bien s'en occuper les amener à l'école les nourrir et puis surveiller leurs devoirs pas de problèmes la meuf c'est là pour ça aussi c'est génial ça sert à tout une meuf de Meuf-pour-la-cuisine de tous les jours de Meuf-sac-à-aspirateur pour le ménage et pour récupérer les merdes des chiottes de Meuf-fessée-pas-gentil pour les enfants méchants de Meuf-maman-parfaite qui console sa petite famille contre son ventre de Meuf-pute-au-lit qui fait les meilleurs pipes du monde et pourquoi pas encore de Meuf-au-boulot histoire de ramener des sous pour arrondir les fins de mois et payer des cannettes avec des potes en regardant le foot à la télé eh bien moi cette vie merci très peu pour moi peuvent même pas imaginer qu'on angoisse à l'idée qu'on sera comme ça et faudrait qu'on prenne leurs histoires de crise de vieux qui trouvent pas de boulot au sérieux

Avec ça incapables de me parler de s'intéresser à ma vie personnelle uniquement les résultats scolaires être sûrs que je suis sur les bons rails bien sûr j'ai eu mes cours d'éducation sexuelle à 8 ans j'ai des parents progressistes pas peur d'aborder ce genre de sujet avec moi à 10 ans y m'ont mis en garde contre le Sida capote et abstinence à 12 ans les règles c'est normal ma fille c'est ce qui te permettra d'avoir des enfants plus tard mais en attendant tu devras te montrer vigilante un enfant est si vite arrivé aucun moyen préventif n'est jamais sûr à 100% le mieux c'est encore d'attendre d'être sûre que tu aimes vraiment ton compagnon et que vous avez envie de faire un bout de chemin ensemble merde à la fin si je suis réglée si mon corps est capable d'accueillir la bite d'un copain je vois pas pourquoi je dirais non tout ça à cause de leur morale de vieux parce qu'y faut faire attention avoir peur de tout à

les entendre y ne me resterait plus qu'à me chatouiller la chatte en solitaire à me masturber en secret dans mon lit en attendant le prince charmant je le fais parfois mais ça ne me suffit pas je ne vois pas pourquoi je m'en contenterais alors que je peux passer des moments plus sympas avec mes potes y savent même pas que ça fait trois ans que j'ai déjà eu mon premier rapport sexuel à 13 ans dans les chiottes de l'école alors tu parles les garçons j'en ai vu passer quelques uns et encore j' suis pas la plus délurée du lycée loin de là

J'pourrais en parler des heures des histoires de copines et de potes qui se mettent à la colle et qui se décolent aussi sec pour des histoires de trois fois rien des joints planant qu'on se fume entre deux canettes à la sortie de l'école des trafics illégaux dans les escaliers où on se refourgue la came les fringues tout ce qu'on a chlouré dans la journée des tournantes sordides dans les caves où ils violent les filles qui traînent toutes seules et des bandes avec qui je me montre dans la rue pour éviter ça histoire de pas être embêtée tabassée déchirée comme un vulgaire trophée qu'on se partage c'est ça mon existence quotidienne mais j'en parlerai jamais avec mes vieux pas possible y z'imaginent pas y perdraient la tête c'est tabou et ce qui est encore plus tabou ce sont nos soucis nos angoisses face à la vie de merde qu'y nous réservent le monde pourri qu'y nous laissent sur les bras comment y voudraient qu'on s'en sorte quand on voit qu'eux y z'ont réussi à rien sauf à se culpabiliser à nous culpabiliser ma pauvre petite fille j'aimerais pas être à votre place qu'allez-vous faire de mieux que nous j'espère que vous serez plus intelligents plus sages plus responsables, plus... merde, et merde à la fin !

Mamie Léonie a fait attention à ne pas s'asperger de parfum comme elle le faisait habituellement, elle a suivi les conseils délicatement glissés à l'oreille par Julie. Cette dernière a en effet pris le prétexte des allergies de sa petite fille pour lui expliquer qu'elle avait développé depuis l'enfance une hyper sensibilité olfactive, en plus c'est de

famille, nous avons toutes un odorat très délicat, plus développé que la moyenne.

En poussant timidement la porte d'entrée, Clotilde a de son côté appliqué les consignes de pensée positive dont sa mère l'a abreuvée avant sa visite, elle a humé discrètement l'air ambiant, qu'elle associe aussitôt aux promenades en forêt, comme sa mère lui a conseillé de le faire, et ça marche, elle trouve maintenant cette odeur relativement agréable. Lorsqu'elle a embrassé discrètement sa grand-mère sur les deux joues, elle a pensé à l'odeur des vieux livres du grenier de son enfance, ça l'a ému et lui a fait remonter des souvenirs nostalgiques à la conscience. Elle n'a pas eu le mouvement de recul habituel, elle s'est même surprise à ne pas trouver désagréable cette odeur surannée, un peu lourde, de peau douceâtre qui évoque l'amande amère, elle lui rappelle maintenant les savons de son enfance. A tout prendre, se dit-elle en enlevant maintenant son manteau, elle préfère cette odeur naturelle au parfum bon marché dont sa grand-mère s'aspergeait auparavant. Même lorsque sa mamie a accroché son manteau sur un cintre de la vieille armoire de l'entrée, elle a souri, y reconnaissant, sans pouvoir l'identifier, l'odeur un peu lourde de camphre et de bois moisi, de pluie et de champignons humides qui se dégageait lorsque ses parents ouvraient en grand les fenêtres de la maison de campagne de leurs vacances.

Léonie est trop fière pour l'avouer, mais elle est bien contente d'avoir échappé, elle aussi, au bain rituel de Cologne qu'elle s'appliquait chaque fois qu'elle recevait quelqu'un chez elle, de peur de sentir, de peur que ses visiteurs puissent se dire que sa maison n'était pas bien tenue, qu'elle se laissait aller, ou pire, qu'elle n'était pas très propre. C'était sa hantise, parce qu'elle savait bien que, depuis que les vieux n'en finissent plus de vieillir, on leur en veut, ils coûtent cher à la Société, ils passent pour des égoïstes qui s'accrochent à leurs privilèges, et encore plus à leur héritage. Même si ses enfants sont désintéressés et qu'elle ne craint rien d'eux, elle doit être vigilante envers tout le monde, ses petits enfants comme ses voisins

ou sa gardienne : les personnes âgées, tout le monde les regarde désormais avec méfiance, on ne leur passe plus rien, on guette les moindres signes de leur défaillance prochaine. Dès qu'on estimera qu'elle n'a plus toute sa tête, la pauvre, on fera tout pour la mettre à l'asile, ou pire, en maison spécialisée, comme on le dit maintenant pour ne pas nommer les garderies modernes où des infirmières particulièrement qualifiées accompagnent les Alzheimer dans leur lente, dans leur terrible et inéluctable régression infantile.

Elle ne veut pas y penser, elle en est bien loin ! Juste avant que la sonnette ne retentisse, elle était en train de penser avec nostalgie aux multiples parfums qui avaient jalonné sa vie de femme. Elle avait commencé, comme toutes les jeunes filles de son époque, par de petites eaux de cologne légèrement fruitées, c'est amusant de constater qu'avec l'âge, elle revenait à ses premiers amours. Elle s'était ensuite laissée séduire par les parfums ouvertement sensuels et provoquant, ceux de la jeune femme qui veut s'affirmer et séduire, avant de découvrir les parfums capiteux et envoûtants de la femme mûre intéressée à garder sa proie dans ses filets. Avec l'âge, elle avait redécouvert le charme des parfums légers et fleuris, elle s'en vaporisait juste un pour ressentir une note de fraîcheur, pour se rappeler les bonnes odeurs printanières. Elle s'en appliquait quelques gouttes sur le cou et derrière l'oreille, quand elle en ressentait l'envie, et surtout lorsqu'elle recevait, pour être sûre de sentir bon. Mais la plupart du temps, quand elle se retrouvait seule chez elle, elle avait pris l'habitude de vivre sans parfum : avec l'âge, on se défait du superflu dont on s'est encombré tout au long de sa vie. Si sa petite fille de quinze ans était, en plus, allergique aux molécules de synthèse présentes dans la majorité des parfums actuels, ce n'était pas la peine de s'en vaporiser inutilement.

Elle a décidé de se la jouer naturelle, elle n'a pas eu envie de se maquiller, de se pomponner, d'appliquer de la poudre sur son visage, de relever ses cils d'un coup d'eyeliner, ni de souligner ses lèvres d'une touche de

rouge coquelicot. Et, bizarrement, elle se sent mieux, incroyablement plus légère ce matin lorsqu'elle ouvre sa porte à l'adolescente, comme si le fait d'avoir mis de côté tous les produits de beauté dont elle se recouvrait habituellement l'avait rendue à elle-même, à sa simplicité naturelle. Autant la vieillesse s'avère parfois un fardeau, un naufrage vers l'horreur indicible des mouvoirs collectifs, autant elle peut également révéler l'être humain à lui-même, lui permettre de s'alléger, de s'épurer pour revenir à l'essentiel. Ce jour là, c'est ce qui se produit miraculeusement pour Léonie, qui se laisse aller, rit et prend un véritable plaisir à discuter avec sa petite fille.

Elle ne sait pas comment le sujet est venu dans la conversation, mais à un moment donné, alors qu'elles buvaient, l'une son thé noir de Chine et l'autre son Coca Cola acheté la veille pour l'adolescente, Clotilde demande à sa mamie comment était le monde à son époque, à quoi ressemblait la nature lorsqu'elle était jeune.

-« Ah, ma petite fille, cela n'avait rien à voir avec ce que tu connais ! Imagine donc qu'entre Paris et sa proche banlieue, Sceaux par exemple, il y avait encore des champs avec des vaches ! Mon enfance, c'était l'odeur des prés et des moissons, de la terre boueuse qui collait sous les grosses chaussures qu'on enlevait avant de pénétrer dans la maison... »

-« Alors, ça ne devait pas sentir bon, à ton époque ? »

Léonie rit.

-« Ca ne sentait pas forcément bon, mais il s'agissait d'odeurs naturelles, ça ne sentait pas encore l'essence, la pollution et le plastique qui dominent les effluves de vos villes contemporaines ! Cela t'étonnera peut-être, mais moi, ce sont ces odeurs de bitume, de goudron et d'essence qui me dérangent, c'est pourquoi je me mets souvent de l'eau de Cologne, pour m'en protéger et me remémorer les parfums de mon enfance... »

-« C'est donc pour ça ! Je me demandais pourquoi tu te mettais tant de parfum, parfois » réplique ingénument

Clotilde. Face à la manière de parler de sa grand-mère, la jeune rebelle a naturellement abandonné son langage relâché, elle s'est mise, sans même s'en apercevoir, au langage soutenu que son professeur de Français désespère pourtant de lui apprendre. Cela ne l'empêche pas d'enchaîner, impitoyable :

« Mais si le monde n'était pas aussi pollué qu'aujourd'hui, pourquoi ne pas nous l'avoir gardé en bon état, pour nous, qui sommes vos petits enfants ? »

Léonie cesse de sourire, un voile gris passe devant ses yeux qui étaient pourtant rieurs, quelques secondes auparavant.

-« Que veux-tu que je te réponde ? Comme tant d'autres criminels de guerre, je pourrais te dire que nous ignorions les conséquences de nos actes, que nous n'étions pas responsables. C'est en partie vrai, personne ne nous a demandé notre avis, les grandes industries ont poussé après 1945, il fallait tout reconstruire, elles en ont profité pour installer leurs usines un peu partout. Il faut te remettre dans le contexte de l'époque : après les privations et les souffrances de l'Occupation, tout le monde voulait profiter de la nouvelle période de paix et de prospérité, posséder son automobile, disposer du dernier robot ménager et du premier téléviseur couleur, personne à l'époque n'y a rien trouvé à redire. Il a fallu du temps, presque un demi-siècle, le temps que notre génération arrive à la retraite, pour s'apercevoir que les fumées crachées par les cheminées des usines et par les pots d'échappement des voitures faisaient tousser la terre, provoquaient un dérèglement d'abord imperceptible, puis de plus en plus net des fragiles équilibres antérieurs. La terre est un organisme vivant, lorsque l'un de ses membres est malade, son organisme entier s'affaiblit. Les écologistes et les chercheurs ont été les premiers à tirer la sonnette d'alarme en montrant que, fragilisées dans leur milieu de vie, des centaines, puis bientôt des milliers d'espèces végétales et animales étaient en train de disparaître, sur le sol, mais aussi dans des océans surexploités. Le temps de réagir, de protéger les espèces

les plus menacées sans céder aux multiples lobbysmes en place, et nous voilà rendus à la situation présente. J'espère juste qu'il n'est pas trop tard... »

-« Pourquoi n'avez-vous rien fait pour empêcher tout ça, quand vous l'avez su ? » ne peut s'empêcher de relancer Clotilde.

Léonie soupire. Comment expliquer l'inexplicable, l'impuissance des politiques, les pressions des industries qui outrepassent leurs quotas pour continuer leur croissance, et puis, le temps qui passe, sans rien pouvoir faire, le sentiment d'une douce impunité qui s'installe, la lassitude du « il n'y a qu'à laisser faire », après tout la Nature s'en remettra, elle s'en est toujours remise. Dans quelques années la science aura encore fait des progrès, elle trouvera des solutions aux nouveaux défis qui se poseront à l'humanité, il faut leur faire confiance. Ne pas bouger, ne surtout pas remettre en cause les acquis du progrès...

-« Je n'en sais rien, ma pauvre petite fille ! Dans quelque temps, ma génération apparaîtra probablement très fautive à vos yeux. C'est vrai, nous avons été des égoïstes avides de profiter du progrès et de consommer, sans nous soucier un seul instant des effets néfastes sur l'environnement et la société. Obsédés par notre petit bonheur individuel, nous n'avions aucune envie de nous occuper de nos Anciens, comme l'avaient fait jusque là toutes les Sociétés traditionnelles qui nous avaient précédées. Nous nous sommes contentés de vivre dans nos jolis appartements, dans nos maisons individuelles conçues rien que pour nous, en créant pour nous déculpabiliser des mouiroirs où les petits vieux sans moyen sont condamnés à finir leur vie. Par contre, nous nous sommes bien protégés, inventant un système de santé et de retraite dont nous aurons probablement été les seuls à profiter confortablement, léguant nos dettes aux générations futures –à ta mère et à vous, pauvre petite ! Ce sera votre rôle, à votre génération, de nous remplacer là où nous avons failli. »

Encore cette histoire de culpabilité des adultes ! Clotilde a envie de crier, de refuser cette commisération qui ne sert à rien, qui ne règle aucun problème, c'est trop facile ! Elle aimerait que sa grand-mère prenne conscience des terribles conséquences de la situation dans laquelle la nouvelle génération se trouve.

-« Il paraît d'après notre professeur de SVT qu'avec le dérèglement climatique provoqué par les cent dernières années, nous allons connaître une crise écologique sans précédent, est-ce vrai, mamie, en as-tu entendu parler, toi aussi ? » demande Clotilde, avec un petit air de défi.

-« C'est bien possible, malheureusement. Lorsque des changements apparemment insignifiants s'accumulent, ils peuvent créer à la longue des perturbations durables, se diffuser avec des répercussions imprévisibles, le battement d'ailes d'un papillon en Australie peut avoir des effets jusque sur de gros nuages annonciateurs de tempête au-dessus de l'Océan, une fuite de pétrole au fond du golfe du Mexique détruire les écosystèmes de la Floride. Car il y a un seuil où tout bascule, comme les plateaux d'une balance où la dernière plume d'oiseau posée fera finalement pencher l'un des plateaux de la balance. Alors, peut-être qu'effectivement, avec le trou dans la couche d'ozone et l'accumulation de gaz nocifs, nous en sommes arrivés à cet état de crise invisible où, sans que personne ne puisse le démontrer, on aurait déjà basculé dans une autre ère de réchauffement et de désertification inéluctable, même si cela prendra encore quelques générations avant que la vie sur terre ne devienne vraiment invivable... »

-« Que faut-il faire, d'après toi ? Que pouvons-nous espérer ? »

Un sourire fragile revient animer le visage fatigué de Léonie, elle n'a pas tant parlé depuis des lustres, elle se contente habituellement des miettes d'un monologue qui tourne en rond dans sa tête, en faisant elle-même les questions et les réponses, c'est beaucoup moins fatigant. Moins contraignant, aussi... »

-« Voilà bien deux questions dignes de toi ! Les jeunes me ravissent, ils s'avèrent toujours prêts à croquer la vie à pleines dents, à changer le monde de la même manière qu'ils zappent vers un autre morceau de musique si la chanson du moment ne leur convient pas, tant mieux, continue surtout à garder cette fraîcheur, cette innocence de la révolte ! Que faire, qu'espérer, que puis-je te répondre, si ce n'est que de grands philosophes s'y sont cassés les dents, même le vieux sage reclus de Koegnisberg n'a pas su apporter de solution convaincante, se contentant d'affirmer qu'il fallait faire « comme si » nous étions capables de faire correspondre le monde à des valeurs morales idéales. Mais je ne désespère pas, c'est à chaque génération d'apporter sa solution, même ne rien faire est une décision collective lourde de conséquence, qui entraîne le destin de ceux qui se laissent aller à cette attitude de démission, en les condamnant bien malgré eux à une vie sans sens et sans saveur. J'espère de tout cœur que vous saurez trouver une solution, *votre* solution... »

« Tout ce que je vous souhaite », continue-t-elle en reprenant son souffle, « c'est qu'en étant obligés d'abandonner la course folle dans laquelle nous nous étions lancés bien imprudemment, je te le concède, vous en arriviez finalement à retrouver ce goût du bonheur, ce sens de la liberté que nous avons abdiqué en cédant aux sirènes fallacieuses d'un monde de simulacres. Le seul enseignement que je puisse te transmettre, c'est que nous n'avons même pas été heureux, condamnés que nous étions à remplir le tonneau percé des danaïdes de la consommation ; et encore moins libres, confondant stupidement la liberté de choisir une marque avec la libre détermination de notre volonté, seule capable de se donner sa propre loi et de façonner son propre destin. Mais j'ai bien peur de t'ennuyer avec ces considérations fumeuses, tu dois te dire que ce sont encore des paroles de vieille personne qui a fait son temps ! »

Léonie sourit de se sentir ainsi devinée.

-« Tu as raison, je le pense un peu, mais réponds-moi quand même : d'après toi, que devrions nous faire, nous les jeunes d'aujourd'hui ? »

Sa grand mère ne répondant pas, Clotilde décide de changer d'angle d'attaque.

« Ou alors, en prenant la question à l'envers : si tu étais jeune, aujourd'hui, qu'aurais-tu envie de faire, pour sortir de cette crise apparemment insoluble dans laquelle nous risquons de nous enfoncer de plus en plus profondément ? »

-« Je ne m'inquiète pas trop, l'homme est doué d'une faculté d'adaptation, d'une capacité de résilience insoupçonnable. Une fois persuadé qu'il ne peut plus vivre comme auparavant, il abandonnera de lui-même l'usage de sa voiture pour aller acheter sa baguette à cent mètres de chez lui. Volontairement ou non, il sera bien obligé de revenir à une vie plus simple. Après tout, comme je te le disais au début de notre conversation, nous vivions plus heureux, lorsque nous avions moins de besoins, lorsque nous n'étions pas pris dans les pièges de la société de consommation et du crédit. Nous étions capables de sentir le parfum d'une fleur, des herbes coupés et du foin. Ah, si tu savais comme elles me manquent, ces odeurs de nature ! »...

N'empêche que je n'ai pas envie de tout abandonner, pense intérieurement Clotilde en se levant pour prendre congé. Elle a repris son air buté d'ado rebelle, en serrant fort dans sa main son téléphone mobile dernière génération, un gadget qui lui permet en même temps d'écouter de la musique, de visionner des films, de consulter ses mails et d'envoyer des sms, voire de naviguer à volonté sur internet pour y glaner des informations.

L'esprit déjà ailleurs, vous avez trois nouveaux messages, elle dit à peine au revoir à sa grand-mère, en consultant en même temps son écran.

Je l'aime bien, ma petite fille, j'espère de tout cœur qu'elle vivra dans un monde meilleur que celui que nous lui léguons, se dit de son côté Léonie en la raccompagnant à la porte. Je vois bien qu'elle n'est pas disposée à abandonner les babioles auxquels elle est habituée, je la comprends, qui accepterait de gaieté de cœur de sacrifier son petit confort ? C'est si facile de s'y accoutumer, surtout lorsqu'on baigne dedans, depuis sa plus tendre enfance.

Après avoir fermé la porte d'entrée, Léonie revient au salon, elle ouvre le tiroir de son secrétaire, elle en sort un grand cahier à couverture rigide en cuir noir où elle note ses réflexions. C'est son journal, elle éprouve soudain l'envie de lui confier ses réflexions, il lui suffit de prendre de quoi écrire, un beau stylo noir en bakélite Mont Blanc, à plume en or. Elle écrit d'un trait, mais en réfléchissant longuement, presque sans rature, elle soigne son style, elle a une écriture précieuse et alambiquée, à l'ancienne :

Ma petite fille sort de chez moi, nous avons longuement parlé du monde d'aujourd'hui. Pour ne pas la décourager, je ne lui ai pas confié le fond de ma pensée, mais je ressens le besoin d'en parler, alors ce sera à toi, mon fidèle journal. J'ai acquis depuis quelques années l'intime conviction que le monde dans lequel j'ai vécu est condamné à plus ou moins longue échéance, voué à disparaître, il se peut d'ailleurs que les personnes de mon âge fassent partie de l'une des dernières générations à pouvoir encore profiter pleinement de la société d'abondance et de bien-être née après la dernière guerre mondiale. S'ils revenaient aujourd'hui, mes propres parents ne reconnaîtraient d'ailleurs probablement pas leur monde, ils auraient l'impression de passer d'une civilisation qui disposait encore de valeurs et d'un idéal, qu'il soit religieux ou laïc en quête d'un Progrès perpétuel de l'esprit humain, à un univers platement matérialiste, qui ne vit plus que dans l'instant présent, sans horizon ni vision à long terme. Les événements sont allés tellement vite, le progrès et la course contre la montre se sont accélérés avec une telle rapidité, que le temps s'est du

coup rétracté, condensé dans la seule réalité d'un point-instant éphémère, lequel disparaît à peine surgi, sans laisser de trace.

Les civilisations sont mortelles, elles font tout pour se cacher cette vérité, pour reculer le moment inéluctable de leur déclin, elles érigent des pyramides et des gratte ciels pour défier le temps, mais rien n'y fera, elles sont inéluctablement condamnées à disparaître. Et la nôtre est déjà tellement vieille, vingt siècles à avoir charrié d'un bout à l'autre de la planète, sous le signe terrible de la croix, l'intolérance et le poids de la culpabilité : un seul Dieu, un seul maître sinon la roue et la potence, vous êtes nos serviteurs ! Nous avons été plus de dix mille générations à avoir subi ce système, mais en même temps à avoir profité de sa puissance et des richesses accumulées, spoliées en soumettant les autres peuples à notre joug impitoyable. D'abord par les armes, puis par la force du dollar, c'est déjà un miracle d'avoir réussi à s'imposer envers et contre tous, en rebondissant jusqu'à maintenant après chaque crise, en ressuscitant plus fort après chaque défaite, en transformant chaque catastrophe en nouvelle épiphanie bienheureuse.

Mais aujourd'hui, je crois que nous en sommes arrivés à un point de non retour. J'ai étonné ma petite Clotilde lorsque je lui ai avoué que je suis gênée par les odeurs des villes, elles sentent le plastique synthétique de mauvaise qualité, le gas-oil brûlé en pure perte dans les embouteillages quotidiens et le bitume dégoulinant de chaleur. Je ne lui ai pas dit qu'à ces effluves déjà âcres, se mêle pour moi une autre odeur, celle plus aigre et acide de circuits électriques partout maintenus en état artificiel de surchauffe, comme si la ville entière était en train de d'offrir son obole aux mannes d'internet quiaturent l'air ambiant d'une électricité diffuse. La société brûle pour cela ses réserves, elle vit sur ses acquis, elle consomme sans s'en rendre compte les milliers de câbles électriques qui, enterrés dans ses sous-sols, lui fournissent une électricité et une chaleur bien illusoire. Je ne sais comment le dire, mais je sens monter les effluves d'un incendie qui couve de

manière invisible dans les fondations de notre civilisation, il ne manque qu'une étincelle pour le faire éclater, pour que les cendres de l'apocalyptique incendie de la Rome antique s'éveillent et s'embrasent à nouveau, les Néron modernes sont légion de nos jours, et leur inconscience tout aussi légendaire.

C'est peut-être parce que je me rapproche chaque jour de ma mort, mais depuis quelque temps, je trouve que notre société elle-même est mortifère, proche de sa fin. Partout, à la surface du monde moderne, les mégalofoles érigées à coup de mégalomanie suintent d'ennui, se tassent sur elles-mêmes comme des tours de Babel incapables de poursuivre leur inutile ascension. J'ai lu dans mon journal quotidien que les tours de Barheim et les projets pharaoniques de gratte-ciel de plusieurs kilomètres de hauteur ont été arrêtés, ce sont désormais nos Vanités modernes, nous n'avons qu'à les contempler pour savoir le sort qui attend notre civilisation. Les chantiers abandonnés se multiplient dans de nombreux pays frappés par la crise, exhalant ce parfum du crépuscule que je redoute tant – ce parfum de décadence, plein de stupre et de sang, d'un Empire romain qui n'en finit pas de mourir. Je sens ce parfum morbide monter de toutes les villes, dans les rues, sur les écrans de télévision où les nouveaux jeux du Cirque ne savent plus quoi inventer pour maintenir leurs téléspectateurs rivés à leurs chaînes, mais aussi dans l'explosion d'un sexe débridé, source d'un nouveau commerce frénétique de fin du monde. J'y reconnais la période débridée des Années folles pendant lesquelles on tentait d'oublier la Grande Crise des années trente avant de plonger dans les affres de la guerre. C'est l'odeur de sueur chaude et humide du soleil arrivé en bout de course, lorsqu'il se laisse tomber de fatigue à l'horizon, mais aussi les effluves tristes et lourdes de la nature, lorsqu'elle se dépouille en gémissant à l'approche de l'hiver.

C'est terrible à écrire, mais maintenant, je la reconnais, cette odeur : c'est le parfum de la mort à l'œuvre au plus profond de mes chairs...

Léonie s'arrête d'écrire et referme son livre en murmurant, toute tremblante.

« Vite, un peu d'eau de Cologne, je me sens mal, rien que d'y penser ! »

La mort, la voilà bien l'ennemie, la sœur jumelle inséparable, la part maudite avec laquelle Léonie est bien obligée de partager sa vie. Lorsqu'elle était petite, elle en avait déjà peur, elle se blottissait sous sa couette à l'idée de la voir apparaître pour l'emmener à sa suite. Avec les années, sa crainte n'a fait qu'empirer, elle ne s'est pas calmée comme elle aurait pu l'espérer. Elle a bien tenté de l'oublier lorsqu'elle a pris sa retraite, en voyageant et s'adonnant à d'innombrables activités, mais l'âge l'a inexorablement rattrapée, elle a d'abord dû abandonner ses voyages trop fatigants, puis ses diverses activités, c'était trop difficile de prendre des transports en commun pour s'y rendre. Il est si dur de vieillir, de voir son horizon se rétrécir, de se sentir progressivement diminuer, hier elle faisait encore ses courses toute seule en traversant le quartier, aujourd'hui une assistante vient la voir chaque jour à domicile parce qu'elle ne s'aventure guère plus loin que le bout de sa rue, demain elle aura encore plus de mal à passer sans aide extérieure de sa chambre à la cuisine.

Après le départ de sa petite fille et son exercice d'écriture, Léonie ressent un grand coup de fatigue s'abattre sur elle. Elle se sentait pourtant si bien, tout à l'heure, avant l'arrivée de Clotilde ! Le fait de parler avec sa petite fille lui a certes fait du bien, mais elle n'imaginait pas les abîmes sans fond vers lesquels sa pensée allait la happer. Sans les questions posées par sa petite fille, elle n'aurait probablement jamais songé à ce qu'elle vient d'avouer, à la culpabilité ressentie par sa génération, elle en a presque honte, au point d'avoir envie de se cacher, de se réfugier dans l'oubli bienheureux d'une sieste réparatrice. Elle craint les remords, mais encore plus les cauchemars qui viennent habituellement l'assaillir la nuit, alors elle se rabat sur des préoccupations futiles qui lui permettent de penser à autre chose : ramener le verre vide

de Coca Cola et la tasse de thé à la cuisine, passer le balai, préparer le repas du soir...

Elle a beau lutter contre le sommeil, elle sent ses yeux alourdis de fatigue se fermer tout seuls, recouverts par une invisible chape de plomb. Les épaisses volutes noires qui la guettent l'emportent finalement. Elle se sent vaciller, puis tomber. Un plongeon sans fin, dans une nuit absolue qu'aucune lueur d'étoile ne vient adoucir, une chute qui n'en finit pas. A chaque fois qu'elle pense enfin atteindre le sol, il se dérobe sous ses pieds, et sa chute reprend, elle ne s'achèvera jamais, quel crime a-t-elle donc commis, quelle faute impardonnable lui faut-il expier, au nom de quoi, elle ne s'en souvient pas, au nom de qui, elle l'ignore. Elle est maintenant submergée par cette peur primitive venue du fond des âges, par cette ignorance métaphysique effarée qui fait hurler les nouveaux nés lorsque, privés de leur cordon ombilical, ils se retrouvent soudain à l'air libre, nus et glacés de terreur, asphyxiés par un air froid et hostile, expulsés du cocon du ventre maternel qui les protégeait jusque là, sans comprendre, sans même pouvoir se rendre compte de ce qui leur arrive. Elle voudrait, elle aussi, expulser ce cri de révolte, ce hurlement de frayeur trop longtemps coincé au fond de sa gorge, elle n'y peut rien, elle n'a jamais rien demandé, pas plus souhaité venir à l'existence que le nourrisson innocent, alors pourquoi, oui pourquoi, oh, que cela cesse ! Elle est trop épuisée pour crier, trop essoufflée pour reprendre son souffle, la cage thoracique comprimée par la chute, sur le point d'éclater.

Une lame aiguisée lui taillade maintenant les côtes, fouillant son ventre jusqu'à retourner atrocement ses chairs pour en dégager le cœur, ce cœur trop mal aimé, et pour cela si mal aimant, ce cœur saignant de tous les amours blessés croisés le long de sa vie, une pauvre vie de vieille femme qui lui apparaît, aujourd'hui, avec le recul, bien chaotique et imparfaite. On n'aime jamais assez, mais on s'en aperçoit trop tard, le regret de n'avoir su donner assez d'affection, l'air affligé de son premier mari, Pierre, sur son lit d'agonie lorsqu'il lui avait souri une dernière

fois, il aurait tant aimé lui prendre la main pour recevoir son aide au moment de franchir le dernier cap, mais elle n'avait pas compris le message implorant de ses yeux, et maintenant c'était trop tard, cela ne servait plus à rien. Elle était à ce moment si désespérée, elle craignait trop d'avoir mal, elle avait ressenti le besoin instinctif de se protéger, l'instinct de survie est si fort, si égoïste, alors elle était restée immobile à ses côtés, impuissante - muette.

La silhouette famélique de Pierre sur son lit de mort s'évanouit, aussitôt remplacée par le défilé de dizaines, de centaines d'autres visages, ce sont les ombres des gens croisés tout au long de sa vie, chacune aurait pu être l'occasion d'échanger un instant de tendresse ou de complicité, juste le temps de voir couler sur sa joue une larme de joie, cette parcelle d'éternité échappée à la divinité - mais non, à chaque fois il lui avait fallu se dépêcher, passer à autre chose, faire les courses, s'occuper des devoirs des enfants, se soucier du qu'en dira-t-on, courir après une quelconque occupation, aussi futile qu'inutile. Même avec son amant, elle n'avait finalement connu qu'une bien pauvre aventure, coincée entre deux rendez-vous, le temps de pousser une porte sordide d'hôtel avant que chacun se hâte de rejoindre son foyer légitime, chacun de son côté, sans jamais prendre le temps d'épancher son âme, ni de guérir les blessures secrètes de l'autre, pourtant il aurait juste suffi d'un tendre baiser, parfois même d'une geste de tendresse...

Les souvenirs de leur liaison s'effacent déjà, chassés par les visages de ses proches, elle se remémore les disputes avec ses sœurs, sa mère dont elle regrette maintenant de ne pas s'être mieux occupée lorsqu'elle avait été installée en maison de retraite spécialisée parce qu'elle perdait la tête, et puis tous ces autres êtres dont elle avait croisé l'existence, ne fut-ce qu'un instant : Ginette sa voisine de palier qui n'avait que son chien à promener pour meubler ses journées solitaires de personne âgée, Jocelyne son ancienne secrétaire si timide qu'elle se cachait derrière de grosses lunettes à montures rouges, son ami Jacques rencontré à l'Ecole du Louvre où ils tuaient

tous deux le temps vide d'une retraite oisive en écoutant des cours savants avant d'aller visiter les dernières expositions à la mode, jusqu'à l'aide ménagère qui venait la visiter trois fois par semaine, et ce pauvre clochard à qui il lui arrivait de donner quelques pièces en sortant de l'église, que faisait-il là, au milieu de ses proches ? Et pourquoi tous ces visages s'écartaient-ils aussi vite d'elle ? Elle ne voit plus que leurs signes désespérés de la main, comme s'ils voulaient l'inviter à les suivre, là bas, de l'autre côté de la route. Elle n'a pas le temps de faire un pas vers eux, ils sont soudain chassés par un vent impitoyable, aspirés par un souffle puissant dont elle sent la chaleur brûlante l'envelopper, emportés par un tourbillon, engloutis dans un tunnel qui s'ouvre maintenant devant elle, béant, prêt à la happer à son tour. Elle a l'impression de fondre, de se liquéfier doucement, c'est agréable, une sensation de paix céleste l'envahit, tous ces êtres familiers qu'elle a croisé et qui ont compté dans sa vie se retournent maintenant vers elle, ils lui sourient, ils lui murmurent « Viens, rejoins nous », elle commence à se sentir, lentement, glisser à leur suite...

Elle ne veut pas, non, elle n'est pas prête !

Elle s'arc-boute, s'agrippe au canapé où elle s'était laissée tomber, repousse violemment les murs qui commençaient à se resserrer autour d'elle comme les parois d'un cercueil de plomb, elle lutte de toutes ses forces pour revenir en arrière. Insensiblement, elle sent sa chute diminuer, puis, comme au ralenti, s'arrêter. Un coup de vent emporte les derniers visages, les ténèbres s'éclaircissent, et lorsque la lumière du coucher de soleil illumine le salon à travers la grande baie vitrée de son appartement, la nimbant d'une douce lueur chaude de fin d'après midi d'été, elle peut enfin ouvrir les yeux, rassurée : le plafond ne tournoie plus vertigineusement autour d'elle, il a repris sa place normale, là haut, à la place d'un ciel cruellement absent. Seul son visage en sueur, les cheveux encore collés par la peur, témoignent de son cauchemar.

Mais était-ce réellement un cauchemar ? C'est vrai, se dit-elle, son existence est passée si vite, elle n'a cessé d'être ballottée en tous sens, d'être le jouet des événements, sans prendre le temps de s'arrêter pour décider de la direction dans laquelle elle souhaitait réellement se diriger, du sens qu'elle voulait donner à son existence. Et lorsqu'on s'en aperçoit, en voulant se reprendre, c'est pour se dire qu'il est, de toutes façons, trop tard.

Non, ce n'est pas vrai, il n'est jamais trop tard !

En se relevant doucement, Léonie voit une dernière fois ces visages familiers qui ont défilé sous ses yeux en un éclair, le temps d'un flash qui aurait duré une éternité. Elle ressent un manque, l'impression d'un visage absent, d'un proche qui n'était pas là... mais oui, celui de la maman de Clotilde qui venait de lui rendre visite - celui de sa fille, découvre-t-elle soudain, stupéfaite ! C'est vrai, elle l'a toujours délaissée, au point de souvent téléphoner directement à sa petite fille pour l'inviter chez elle en évitant soigneusement de lui en demander l'autorisation, il lui aurait alors fallu prendre le temps de s'enquérir aussi de sa santé, or elle se plaint toujours, quand ce n'est pas sa ménopause, ce sont de ses nerfs, et quand ce n'est pas de son humeur, c'est de son mari, ou de ses enfants, les ingrats, ils la font trop souffrir. Des images lui reviennent maintenant à la mémoire, Juliette petite, tellement sage et tranquille qu'il lui arrivait de l'oublier dans sa poussette quand elle partait faire des courses avec elle, Juliette qu'elle laissait aux bons soins de sa grande sœur trop contente de martyriser ce petit bout de fille qui n'aurait jamais dû exister, pourquoi était-elle donc venue la concurrencer ? Juliette la mal aimée, qui attendait sagement que sa mère veuille bien s'occuper finalement d'elle, Juliette qui se rongait les doigts jusqu'au sang, retournant contre elle-même toute sa violence rentrée, suicidaire et fanfaronne à la fois pour mieux prouver au monde qu'elle existait malgré tout. Léonie n'avait jamais pris le temps de s'occuper vraiment d'elle, elle l'avait si peu, et si mal aimée !

Il n'était pas trop tard, tant qu'on est en vie il n'est jamais trop tard, se dit Léonie en saisissant fébrilement son téléphone.

Une heure plus tard, Léonie repose doucement le combiné sur sa base. Elle a enfin pu dire à sa fille ce qu'elle avait sur le cœur, partager avec elle ses souvenirs douloureux, lui avouer ses remords tardifs. Juliette l'a écoutée en silence, elles ont toutes deux partagé un moment de divine surprise en découvrant qu'elles pouvaient se parler sans se juger, sans s'interrompre ou s'emporter. Pour la première fois depuis longtemps, elles se sont comprises, elles en ont été bouleversées toutes deux, au point de sentir des larmes leur monter aux yeux. C'est à ce moment qu'elles ont décidé, avec un même réflexe de pudeur, de raccrocher. Léonie essuie furtivement les quelques pleurs qu'elle a sentie couler sur ses joues, ce sont des larmes de regret, mais aussi de cette tendresse refoulée qu'elle ne s'était jamais avouée, qu'elle n'avait jamais su donner à sa fille, tant les malentendus les avaient écartées l'une de l'autre. Même si elle sait que cela ne réparera pas ses erreurs passées, elle est heureuse d'avoir pu discuter calmement avec elle, d'avoir été capable de s'expliquer à cœur ouvert. Elle a l'impression d'avoir fait ce qu'elle devait faire, comme lorsqu'il lui était arrivé, jadis, de rembourser une dette trop longtemps restée en souffrance. Elle ressort de la conversation étrangement sereine, enfin en paix avec elle-même. C'est si simple, finalement ...

Chacun se débrouille comme il peut dans la vie, commet inéluctablement des erreurs, se dit-elle en ramenant les restes de leur goûter à la cuisine et en se mettant à faire la vaisselle. On est expulsé du ventre maternel de manière impitoyable, lâché ensuite dans l'existence comme un étranger jeté dans un monde inconnu, où il s'agit de survivre avec le sentiment irréel d'être un exilé perpétuel. Tout au plus peut-on tenter d'oublier sa condition et sa condamnation à mort prononcée le jour même de sa naissance, en cédant à la

facilité des tentations et du divertissement. Au final, la seule certitude, c'est qu'on mourra dans la même ignorance que celle qui nous a vu naître.

La vie se déroule ensuite inexorablement, comme un film qui passe tantôt au ralenti, tantôt en accéléré, avec ses rares et précieux moments de joie, mais aussi son cortège de petites crises qui ne cessent de s'ajouter au traumatisme initial de la naissance, en préfigurant et rejouant à l'avance la grande crise à venir, celle de la mort qui défera tous les liens patiemment noués jusque là.

Elle a longtemps eu peur de cette mort à venir, comme elle a d'ailleurs toujours craint le crépuscule, ce moment où montent les effluves d'une nature en décomposition, d'une terre trop chauffée par le soleil qui exhale son dernier souffle avant d'être recouverte par le linceul de la nuit. Jusqu'à récemment, il lui arrivait même de se réveiller, en pleine nuit, en sueur dans son lit, en gémissant qu'elle ne voulait pas mourir. Aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, elle se dit qu'elle est finalement prête à l'accueillir, l'âge l'a apprivoisée à l'idée, comme une horloge interne qui s'affole d'abord avec des battements de cœur désordonnés, avant de ralentir doucement lorsque le ressort fatigué arrive en fin de course.

En revenant au salon, elle se dit en souriant que c'est étrange, depuis qu'elle a le sentiment d'avoir réglé ses affaires, elle se parle à elle-même comme le font les petits vieux qui sentent venir la mort. Elle l'avait remarqué auprès de ses amies qu'elle avait assistées au moment de leur mort, au dernier moment, lorsque certaines d'entre elles avaient cessé de lutter, leur visage s'était détendu, apaisé, comme si elles acceptaient finalement leur destin avec sérénité. Peut-être s'agissait-il d'un sentiment de reconnaissance pour ce qu'elles avaient finalement vécu, pour les quelques moments de grâce grappillés de ci de là, même si elles avaient accumulé, comme tout le monde, des erreurs et des souffrances. Peut-être avaient-elles également le sentiment confus d'avoir fait leur temps, de ne plus rien avoir à ajouter à leur existence. Car lorsqu'on

n'a plus peur, lorsqu'on a compris qu'il n'y a rien à comprendre, la vie se dévoile sous un autre jour, c'est un miracle permanent qui s'épuise et se renouvelle sans cesse, elle vient sans raison de nulle part pour retourner au néant, et c'est très bien comme ça, il ne faut rien lui demander de plus : elle en est d'autant plus belle, elle ne vaut que par les quelques moments d'ivresse, de liberté et d'amour qu'elle a pu permettre de vivre.

Et elle en a connu, de tels moments, se dit-elle en revoyant les souvenirs les plus heureux de son existence ! Abandonnée sur son divan, alors qu'une douce pénombre s'installe autour d'elle, Léonie se souvient de l'odeur du gâteau au chocolat que sa mère cuisait dans son vieux four à charbon, elle a toujours raffolé de ce dessert, elle l'en remerciait en la couvrant de baisers mouillés, comme un petit chiot envers son maître. Puis elle revoit ses émois d'adolescente, une explosion de gaieté et d'insouciance, un bouquet d'odeurs de fleurs des champs, c'est drôle comme elle a toujours associé des senteurs aux différentes expériences de sa vie. Elle se serait damnée pour les parfums de pot pourri des fleurs d'été, pour les odeurs des sous-bois mouillés par la pluie à l'automne, pour l'arôme entêtant de la sève des pins lorsqu'elle gonfle sous l'écorce aux premiers signes du dégel, ou encore pour la senteur délicate de la rosée printanière à l'aube. Sans oublier, bien sûr, le parfum musqué et entêtant des hommes qu'elle a aimés, ils exhalaient le cuir et la terre, l'un de ses amants avait même une odeur de fougère qui l'enivrait. Elle a passé de si bons moments avec son mari qu'elle accompagnait dans ses voyages professionnels, elle a découvert ainsi que chaque pays a son odeur, d'ailleurs quand elle débarquait de l'avion, c'était la première chose qui la frappait, ce mélange suave de kérosène, de parfums naturels et de chaleur qui lui montait à la tête. Un cocktail de senteurs à chaque fois différentes, avec des notes épicées en Inde, des pointes acides de clou de girofle en Indonésie, des arômes de terre battue et de karité en Afrique.

Le sourire aux lèvres, elle se sent prête à partir pour l'une des ces lointaines contrées exotiques. Elle ne fait même pas attention à cette légère douleur qui est revenue, lancinante, se glisser entre ses côtes, et qui se fraye un chemin invisible vers son cœur. Elle revoit les visages bienveillants de ces proches qui ont tissé les fils de sa vie, sa fille est désormais au milieu d'eux, ils sourient ensemble en lui montrant le chemin. Les parois du tunnel ne sont plus sombres et effrayantes comme elles l'étaient tout à l'heure, elles sont blanches et lisses, elles s'éclaircissent, elles deviennent de plus en plus pâles, presque translucides, c'est désormais une large voie lumineuse qui s'ouvre devant elle, tandis que sa conscience se délite lentement, insensiblement.

Léonie sent qu'elle peut encore changer de direction, en tournant la tête elle voit le salon de son appartement maintenant plongé dans l'obscurité, le couloir sombre qui mène à sa chambre où brille la lueur d'une veilleuse électrique, mais elle sait aussi que derrière, il y aura d'autres épreuves qui l'attendront, elle n'a pas envie de finir dans l'une de ces pièces noires et aveugles qui lui font horreur, dans un mouiroir anonyme où sa fille sera bien obligée de l'installer, comme elle-même y avait placé sa pauvre mère, en désespoir de cause, lorsque cette dernière avait perdu sa tête. Déjà, elle sent cette horrible odeur de produits chimiques et de chairs en putréfaction qui y règne, elle ne pourra jamais s'y faire, non !

Sans hésiter, elle tourne donc la tête vers l'autre côté, là où elle a l'impression de voir une lueur réconfortante –et pour la première fois, elle découvre, avec enchantement, ce qu'elle prend pour le parfum indicible de la lumière, et qui n'est autre que le parfum de la mort.

L'AUBE INCERTAINE

(Les espoirs de la jeunesse)

C'était un début de matinée d'automne pluvieux. Le soleil avait eu du mal à s'arracher au domaine de la nuit, il s'était lentement élevé au-dessus de l'horizon, aussitôt voilé par des nuages de pollution qui écrasaient Paris sous leur manteau gris. L'aube d'une nouvelle journée avait eu du mal à poindre, l'air avait gardé la froidure de la nuit, poussant les rares humains déjà sortis à se tenir au chaud, serrés les uns contre les autres.

L'hiver approchait à grands pas, ils étaient les seuls visiteurs à s'être déplacés depuis que le gardien avait ouvert les grilles du cimetière.

-« C'était quelqu'un de bien, quand même... » murmure Paul, en sentant l'émotion le gagner. Il n'avait jamais beaucoup aimé sa belle-mère, mais il avait encore plus de mal à supporter tout ce qui touchait, de près ou de loin, à la mort.

-« Je ne peux pas dire qu'elle ait été la mère idéale que j'aurais souhaité avoir lorsque j'étais enfant, mais personne ne choisit ses parents... » lui répond Julie en écho. Elle regarde d'un air sombre la pierre tombale sous laquelle sa mère a été enterrée trois ans auparavant, une simple dalle en marbre noir où sont inscrits son nom ainsi que ses dates de naissance et de décès, sans épitaphe superflue.

-« C'est ridicule ce que tu dis, on choisit pas ses parents, j'sais pas c'que j'pourrai dire de toi dans vingt ans, mais si t'estimes vraiment qu'elle a pas été une bonne mère pour toi, pourquoi qu' tu tiens à ce qu'on s'retrouve cette année sur sa tombe, alors qu'on l'a pas fait avant ? » ne peut s'empêcher de maugréer Clotilde.

-« Parce qu'au cours de la dernière journée de son existence, elle a eu le courage de m'appeler au téléphone après t'avoir vue, nous avons longuement parlé, nous nous sommes réconciliées, je lui dois bien cette petite cérémonie de souvenir pour lui montrer que trois ans plus tard, nous ne l'avons pas oubliée. Même s'il n'y a probablement rien après la mort, même s'il n'y a donc personne pour nous voir de l'autre côté du miroir, cela n'a

pas d'importance, c'est l'un de ces gestes symboliques que j'ai ressens intimement le besoin de réaliser cette année, trois ans c'est long, mais cela n'efface rien, quand bien même cela ne servirait à rien d'autre qu'à honorer sa mémoire. Et puis, je tiens aussi à te montrer, Clotilde, qu'il faut rester à tout prix en contact les uns avec les autres dans la vie. Nous sommes désormais séparés, ton père et moi, mais cela ne nous empêche pas de nous retrouver ponctuellement pour nous revoir, pour cultiver des souvenirs communs, pour nous intéresser à ce que nous devenons réciproquement. J'aimerais que tu gardes une image soudée de ta famille, de tes parents, parce que nous sommes, malgré tout, tes parents.... » répond Juliette d'une voix hésitante, comme si elle n'y croyait qu'à peine, comme si elle était lasse de répéter, chaque année les mêmes paroles, de se battre en vain contre l'oubli et le lent délitement des choses.

-« En tout cas, il fait froid, si nous nous réfugions tous au café ? » propose Paul.

-« Alors, que deviens-tu ? » demande Juliette à son ex mari, en dégustant son petit café noir bien serré.

Paul hésite un instant, comment répondre à une telle question, résumer en quelques mots les multiples événements survenus depuis leur séparation, ses tentatives d'échapper à son ancienne vie, ses errements et ses succès ? Le principal, c'est d'avancer, de se frayer un nouveau chemin, quitte à débroussailler à l'aveugle, à trancher les difficultés à la harpe, mais rien ne lui assure qu'il est sur la bonne voie, c'est toujours après coup qu'on découvre si on était sur la bonne voie. Alors, reprenant sans s'en apercevoir ses anciennes habitudes, il répond en louvoyant :

-« Cela va beaucoup mieux maintenant que je n'ai plus d'obligations professionnelles ni familiales, je me sens revivre. Il faut croire que je n'étais pas fait pour ça.... Tu sais, quand je repense au cadre quinquagénaire archétypal que j'ai été pendant trente ans, rivé à son ordinateur toute

la journée pour ne rien perdre de sa productivité, même à la maison, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une autre personne, je ne me reconnais plus »

Juliette est trop curieuse pour se contenter de cette réponse, elle souhaite en savoir plus.

-« Clotilde m'a dit que tu t'étais retiré à la campagne ? »

Paul sourit, il est fier que sa fille ait ressenti le besoin de parler de sa nouvelle vie à sa mère.

-« Retiré, après tout, le mot me va bien. Je me suis effectivement soustrait de la vie active et de toutes les obligations futiles auxquelles je m'étais cru si longtemps obligé de me soumettre. Avec mes indemnités de licenciement, j'ai acheté une ancienne bergerie en ruine au fond du Cantal, je l'ai retapée, je vais bientôt arriver à la fin de mes travaux de rénovation... »

En voyant son ancienne femme sourire, il se dépêche d'ajouter :

« Je sais, tu vas me dire que je joue au post-soixante-huitard attardé, mais il ne s'agit pas de ça. J'ai besoin de revenir à une autre manière de vivre plus simple, plus proche de la nature. Avec ma nouvelle compagne, nous avons découvert l'agriculture raisonnée, nous cherchons à respecter les rythmes de la nature en utilisant un minimum de produits chimiques, nous tentons de subvenir au maximum à nos propres besoins, en sacrifiant le superflu. C'est amusant, dans l'univers désormais mondialisé, nous visons ironiquement à créer des petites bulles d'autosuffisance locale, comme autant de zones de micro-résistance qui libèrent un coin d'espace rendu à la nature. Nous sommes reliés à un réseau d'agriculteurs qui font comme nous, grâce à la toile du Web nous demeurons en contact les uns avec les autres, nous nous échangeons des conseils, des services et parfois même des denrées, tout en demeurant disséminés aux quatre coins de la France. Chacun, de son côté, essaye de s'en sortir comme il le peut, tente d'inventer un nouveau mode de fonctionnement, se glisse dans les interstices ou les failles

du système. Pour moi, je me contente du revenu minimum de solidarité, il me suffit amplement pour exister, pour mener à bien mon projet d'autosubsistance, je n'ai pas besoin de plus pour m'en sortir... »

Julie sourit en écoutant son ex mari, elle ne peut s'empêcher de penser à ses propres remises en cause. C'est dommage qu'ils n'aient pu mûrir et se transformer ensemble, mais voilà, elle a choisi une autre voie, et puis ils avaient besoin de se séparer pour grandir, chacun de son côté. Elle décide de le provoquer un peu, histoire de lui montrer qu'elle n'est pas dupe des difficultés, embûches qu'il doit forcément rencontrer sur son chemin.

« Tu veux me faire croire que tout est rose et parfait pour toi, que tu vis dans le meilleur des mondes, mais j'ai du mal à te croire. Cela ne doit pas être si facile de vivre avec un revenu minimum. D'autant que je ne te connaissais pas une âme de bricoleur... » ne peut s'empêcher de faire remarquer Julie, avec une pointe d'ironie.

Paul hésite un moment, avant de reconnaître :

« C'est vrai que je pourrais écrire un livre entier sur mes déboires lorsque j'essaye de réparer un robinet qui fuit, ou lorsque je ne récolte qu'une salade squelettique malgré tous mes efforts pour cultiver bio, et qu'avec le peu d'argent que je gagne, je ne peux même plus me payer une séance de cinéma en me rendant dans la ville la plus proche, mais c'est un choix de vie, et ma compagne est bien plus avisée que moi pour les travaux manuels, des amis nous aident aussi... »

« Tu parles d'une vie ! En tout cas, moi, ça m'aurait rien de passer mon existence d' cette manière ! » explose soudain Clotilde en rebranchant ostensiblement la muique de son MP3 dans les oreilles.

Julie s'en veut d'avoir fourni l'occasion à sa fille de s'opposer aux choix de vie de son père. Autant changer de sujet. C'est à elle de parler, à son tour de se dévoiler maintenant.

-« Nos trajectoires ne sont pas si éloignées l'une de l'autre, finalement. Sais-tu que moi aussi, je me suis fait l'apôtre de la dé-consommation, j'ai même lancé un mouvement national de désobéissance civique qui traque les pièges des marques et des grandes industries, j'ai décidé de me battre, telle une Don Quichotte moderne, contre l'emprise des grandes surfaces et des holdings sur nos vies quotidiennes, je lance contre elles des pétitions internet, des appels au boycott des entreprises les moins citoyennes, chaque action est un mini scud qui vient miner le système, fragiliser un peu plus ses assises. Il reste apparemment inébranlable, mais après tout, même les tours du World Trade Center, après avoir été frappées de plein fouet par les deux avions du 11 Septembre, semblaient indestructibles. Elles sont restées debout, fières et orgueilleuses, quelques dizaines de minutes encore, une éternité à l'échelle du temps et de la grande catastrophe à venir, et puis, lorsqu'elles ont enfin compris l'ampleur inimaginable de ce qui venait de se passer, qu'elles avaient été frappées à mort, au cœur du système et de la plus grande ville de l'Empire, elles se sont laissées aller à leur destin, elles ont senti leurs jambes vaciller, ça ne servait plus à rien de vouloir donner le change. Alors les deux dragons blessés, dressés sur leurs pattes en crachant une fumée noire de mauvaise augure par leurs naseaux, se sont brutalement effondrés, dans un nuage de cendre et de poussière apocalyptique... »

C'est au tour de Paul de sourire en l'entendant, il ne peut s'empêcher de la railler gentiment.

-« Amen, je ne peux m'empêcher de reconnaître là ton extrémisme ! ... Non, ce n'est pas pour me moquer de toi » ajoute-t-il aussitôt en sentant qu'il vient de la blesser, il tente de se rattraper tant bien que mal :

« Je crains qu'il ne coule encore beaucoup d'eau sous les ponts avant que le système entre dans sa crise finale et que le vieux monde disparaisse enfin. Je suis bien plus modeste que toi dans mes ambitions, à chacun de cultiver son jardin et de faire sa petite révolution autour de soi. Je me contente d'essayer de me suffire à moi-même. A

défaut de changer le cours du monde, je cherche déjà à transformer ma propre vie, mais je respecte ton combat... »

Julie le comprend, elle a failli céder à la même tentation, au même désir de tout recommencer à zéro en se réfugiant dans une communauté alternative, mais elle est persuadée qu'il s'agit d'une erreur. Elle tente de le convaincre de la nécessité de s'engager sur le terrain de la politique, quitte à se salir les mains.

-« J'ai été tentée, moi aussi. Mais il faut ouvrir les yeux, comprendre que plus rien ne peut exister de manière isolée, plus personne ne peut vivre en autarcie. La chute de l'Empire romain a pris des siècles, celle de notre civilisation à bout de souffle risque d'être d'autant plus complexe que l'Empire est démultiplié par la puissance infinie des nouvelles technologies, par les nœuds gordiens du monde virtuel d'internet, par la nouvelle interdépendance systémique qui relie désormais toutes choses entre elles. La crise est certes généralisée, mais tant que personne ne prendra pas le pouvoir pour l'orienter dans un autre sens, le système se maintiendra de manière homéostatique, en se réparant et se remettant des crises ponctuelles qui l'agitent, tant ses éléments sont désormais imbriqués les uns dans les autres. Ne rien faire collectivement, cultiver son jardin individuellement, c'est pour moi démissionner, laisser la crise financière revenir encore une infinité de fois pour frapper de nouvelles victimes. C'est faire fi de la crise sociale en abandonnant à leur sort les millions de chômeurs à la rue, les centaines de milliers de petits propriétaires auxquels on retire leur maison car ils ne peuvent plus honorer leurs traites, c'est laisser les hommes politiques continuer à jouer aux marionnettes sur la scène vide de la démocratie pour distraire le chaland de façon à ce que personne ne voie qu'ils ont abandonné depuis des décennies le vaisseau sans capitaine dériver au grès des vents capricieux du marché ! Sans parler de la crise écologique majeure qui se prépare, de la crise de la pensée qui l'accompagnera bientôt, la vieille pensée binaire de l'Occident, du Oui et du Non, du

Vrai et du Faux, du Bien et du Mal, de Dieu et du Diable, est condamnée, elle aussi, rendue définitivement caduque, à reléguer dans les poubelles de l'histoire. Que faut-il ajouter pour te convaincre du bouleversement incroyable, général, auquel nous sommes confrontés, et que nous devons relever, tous ensemble ? »

Julie s'est laissée emporter par sa flamme, elle est de plus en plus véhémence, presque agressive face à l'attitude impassible de Paul. A nouveau, leurs chemins divergent, elle s'en veut, mais elle ne peut s'empêcher de lui lancer, par dépit, une dernière pique.

« J'aurais dû m'en douter, les hommes comme toi sont trop égoïstes pour se sentir concernés par le destin de la planète, ils préfèrent se contenter de leur petit pré carré. Le vieux monde n'est pas régi que par la logique aristotélicienne, il dépend encore des anciens schémas masculins, il faudra bien que nous les détruisions, eux aussi. »

Piqué au vif, Paul se défend, en doutant à son tour que les descriptions du combat de Julie soient aussi idylliques que ce qu'elle veut bien raconter.

« Comme si tout allait au mieux, dans vos réunions ! J'ai du mal à croire que personne, dans vos associations, ne joue plus au petit chef, et que les luttes pour le pouvoir n'ont plus cours, du simple fait qu'elles étaient supposées être l'apanage des hommes ! Je t'ai toujours connue combattante, la première à vouloir imposer tes vues aux autres. Et malgré ta force de caractère, je ne vois pas bien comment vous pourrez empêcher le système de vous récupérer : les entreprises reprennent chacune de vos idées pour en faire de nouveaux profits, c'est le « green washing » généralisé, chacun lave plus blanc et plus écologique que son voisin... »

Julie se sent touchée par la dernière tirade de Jean, elle doit bien l'admettre

« Tu as raison, les luttes pour le pouvoir existent aussi chez nous, parce que changer les mentalités prendra beaucoup de temps. C'est vrai que j'ai du mal à imposer,

ou plutôt à faire partager mes vues, mais c'est la règle de la démocratie interne. Quant au fait que le système récupère souvent nos thèses en les transformant en nouveaux arguments de vente publicitaires, recycle chacun de nos projets alternatifs pour lancer de nouveaux produits industriels s'engouffrant dans le créneau, nous n'y pouvons malheureusement rien, nous pouvons tout juste espérer qu'à force d'intégrer des valeurs qui le remettent en cause, comme autant de virus venant le contaminer, le système se fragilise lui-même. Cela ne doit pas nous empêcher d'avancer... »

« Ben moi, j'aurai jamais la patience d'attendre comme toi, M'man, et encore moins envie de perdre mon temps à me battre contre des moulins à vent, j' préfère faire autre chose. Et encore moins le courage de me laisser piquer mes idées par d'autres, que ce soit par des copines ou par des industriels ! » intervient Clotilde, qui a retiré l'un de ses écouteurs pour écouter la conversation, sans cesser d'écouter en même temps sa musique.

« Cela vaut pourtant mieux que de ne rien faire et de se contenter de cultiver égoïstement son petit jardin, comme tente de le faire ton père ! » ne peut s'empêcher de rétorquer Julie.

Clotilde refuse de prendre parti, elle a horreur de se sentir manipulée, prise en otage par l'un des parents pour arbitrer leurs désaccords.

-« Arrêtez de vous chamailler, moi j'en ai rien à foutre de vos prophéties à la gomme ! »

Sa mère est allée trop loin, elle s'en rend compte, la situation risque de s'envenimer, alors elle saute sur l'occasion pour écarter l'orage qui menace d'éclater :

-« Tu as raison, ma chérie, nous sommes d'affreux égoïstes, alors parle-nous un peu de toi. Où en es-tu, avec ton petit ami Gregory, je crois que c'est son prénom, c'est bien ça ? »

Pitoyables, les efforts des adultes pour faire semblant de s'intéresser aux histoires de leurs enfants, alors qu'au fond, ils n'en ont rien à faire.

-« Largué depuis des mois, si vous m'aviez demandé ! D'ailleurs, j'avais un truc à vous dire... » dit Clotilde, soudain confuse, tête basse et cheveux noyés dans un verre de Coca Cola qu'elle tripote nerveusement entre ses mains.

-« Quoi ?... Parle, tu sais bien que tu peux tout nous confier ! » lui répond son père, trop content, lui aussi, de la diversion. Encore une histoire de gamine, qui va se finir probablement par une demande d'argent de poche, se dit-il, fataliste, en calculant déjà à l'avance la somme qu'il pourrait lui accorder. Si la demande est justifiée, bien entendu, pas question de lui donner de l'argent pour acheter des MP3 ou des gadgets du même genre...

Clotilde semble hésiter un moment, elle avale d'un coup le contenu de son verre, elle s'en étrangle, les bulles de coca lui remontent à la gorge, jusqu'à lui piquer les yeux, alors tant pis, elle se jette à l'eau. Tête baissée, sans oser regarder personne, elle crache le morceau, d'un coup, cela fait trop longtemps qu'elle conservait le secret, une boule d'angoisse coincée dans le ventre.

-« Bon, ben puisque vous voulez savoir, alors voilà, j'lai largué, mais j'suis enceinte, et j'veux garder le bébé. »

Silence de stupéfaction.

Au comptoir, le patron lève discrètement la tête au-dessus du journal sportif qu'il faisait semblant de lire. Pour une fois qu'il se passe quelque chose dans son rade ! Pour ne pas en rater une miette, il prend son torchon et chasse doucement les saletés imaginaires laissées sur son zinc désert par les aveux de la jeune fille.

Paul est le premier à rompre le silence.

-« C'est ridicule, n'y compte pas ! A ton âge, tu ne vas quand même pas faire cette bêtise, et élever ce môme toute seule. Tu n'as que dix huit ans, tu ne vas pas te gâcher la vie ! »

-« Et pourquoi n'as-tu pas exigé un préservatif, au moment de faire l'amour ? Tu avais oublié la pilule que je t'avais fait prescrire ? » demande Julie, qui ne comprend pas ce qui a pu se passer.

-« Et d'abord, es-tu sûre, au moins, que c'est lui, le père ? » revient à la charge Paul, il ne peut admettre la nouvelle, il préfère se laisser submerger par les doutes ancestraux de tout homme au moment où sa compagne lui annonce sa maternité.

-« Mais comment as-tu pu laisser cela arriver, avec toutes les explications que je t'ai données depuis ton adolescence ? » s'insurge Julie. Elle se sent trahie, pire : bafouée dans ses convictions de militante.

« Et dire que depuis mon enfance j'ai lutté, moi, la féministe convaincue, pour les droits inaliénables des femmes, pour qu'elles ne soient plus jamais obligées de garder un enfant simplement parce qu'elles auraient été mises enceintes, un jour, par un abruti. Et il faut qu'aujourd'hui, ça m'arrive, à moi ! » gémit sa mère en se cachant la tête entre les mains, sans s'apercevoir du comique bien involontaire de ses propos.

-« Oh, du calme, vous deux ! » se rebelle aussitôt Clotilde, qui reprend de l'allant.

« Oui, M'man, j'avais bien pris la pilule, et j'avais enfilé moi-même le préservatif sur sa tige, si tu veux tout savoir, alors, c'qui s'est passé après, moi j'sais pas... ça doit être un trou de pilule, ou un trou dans le préservatif – un trou noir, quoi, ça existe aussi, même quand on fait l'amour, et pas qu' là où on pourrait l'penser... » ajoute-t-elle en ne pouvant s'empêcher de sourire à la provocation qu'elle vient de trouver.

Son père intervient à son tour pour tenter de la raisonner.

-« Arrête, je t'en prie, si tu te crois drôle, moi, ça ne me fait pas rire du tout ! De nos jours, je ne conçois pas qu'on se laisse imposer un enfant du hasard. Un enfant doit être désiré, ou ne pas naître, sinon ce n'est pas un cadeau pour lui, surtout dans le monde qui se prépare... Tu ne m'as pas

répondu, es-tu sûre, au moins, que c'était lui, le père ? Et que c'est réellement fini entre vous ? »

Clotilde soupire, excédée à l'idée de devoir s'expliquer, se justifier, confier ses petits secrets.

-« Oui c'était lui. Non, je ne baise pas avec tout le monde, ça t'étonne peut-être, mais c'est comme ça que j'sais, pas besoin d'être devin ou grande prêtresse du MLF pour en être sûre ! Et oui, c'est fini entre nous, c'était qu'un pauvre minable, fait chier, voilà, v'z-êtes contents ? Et oui, encore oui, je veux le garder ! »

-« Mais pourquoi ? De nos jours, la femme a quand même gagné le droit de ne donner naissance à son enfant que si elle le désire, nous ne sommes plus au Moyen-âge, nous nous sommes battues pour avoir le droit de choisir le moment où nous enfanterions ! » répète à nouveau sa mère, elle n'aurait jamais cru qu'il lui faudrait affronter un jour une telle situation.

-« Mais le problème, m'man, t'as pas compris, c'est que j'le veux, moi, c't enfant ! C'est pas un Sdf, un clandestin qui s'est installé dans mon ventre sans papiers ni droits, c'est moi qui l'ai fait, moi qui l'ai accepté dans mon ventre, qui l'ai nourri ! Et puis, j'en ai marre à la fin, j'aurais jamais cru ça de vous, ça s'prétend des parents progressistes, mais v'zêtes les premiers à être prêts finalement à faire la chasse aux étrangers, vivants ou même pas encore nés ! » conclut-elle, bravache.

-« Ce qu'il ne faut pas entendre ! » gémit sa mère

-« Ce n'est même plus la confusion des sentiments, c'est de la bouillie d'arguments mal ficelés et mal digérés », renchérit son père.

-« Bien sûr, pour votre génération, vous pouviez faire des mômes quand vous le vouliez, c'était le respect sacré de vos droits élémentaires. Mais le bambin, lui avez-vous jamais demandé son avis ? Je ne me souviens pas avoir été consultée avant de venir sur terre, pourtant, j'étais bien la première concernée, non ? »

Continuant à manier les paradoxes, Clotilde poursuit, impitoyable, au grand dam de ses parents qui semblent atterrés.

« Alors, venez pas me faire chier à me faire la morale ! La société dans laquelle je vis est bien trop dure pour que je puisse avoir des enfants comme ça, juste parce que j'en ai envie ? Vous n'aviez qu'à me léguer un autre monde, je ne vais pas payer pour vous, m'empêcher de vivre parce que vous avez tout pollué autour de vous ! C'est de l'inconscience ma petite fille, surtout à ton âge ? Vous ne parvenez donc pas à imaginer que, dans cet univers pourri et nauséabond au milieu duquel vous m'avez abandonnée, je puisse justement avoir envie de voir autre chose, un nouveau soleil se lever, un nouvel espoir, un sourire innocent qui ne soit pas encore désabusé, découragé par la tâche qui l'attend ? Même ça, vous voudriez me l'interdire, au nom de votre sacro-sainte morale de bien-pensants... J' savais bien qu' j'pouvais pas compter sur vous ! » conclut Clotilde, furieuse, en ramassant son sac, remettant les écouteurs de son MP3 sur les oreilles et sortant du café, sans jeter un regard en arrière.

Six mois plus tard.

Clotilde a finalement avorté, mais elle conserve la rage au ventre de cet enfant qu'elle n'a pas pu avoir, qu'elle s'est forcée à faire disparaître parce que ses parents ont réussi à la convaincre qu'à son âge, à peine sortie du baccalauréat, c'était plus raisonnable. Une colère sourde, empreinte de nostalgie et d'un sentiment de culpabilité venu du fond des âges. Car elle a beau se répéter les arguments de sa mère, les femmes ont le droit de faire ce qu'elles veulent de leur corps et de choisir le moment où elles auront un enfant, ce ne sont plus des machines à procréer, des ventres-à-démouler-des-enfants, elle n'y peut rien, elle le regrette malgré tout au fond de ses chairs, cet avorton qui aurait pu devenir son bébé.

Peu à peu, le travail du deuil et de l'oubli s'est pourtant effectué, maintenant elle n'y pense plus jour et nuit, ce n'est plus un remords qui la taraude en permanence. Mais la rage est restée intacte. Elle a juste changé d'objet : elle s'est déplacée, elle s'est fixée contre ce qu'elle appelle le monde pourri des adultes. Puisqu'elle a sacrifié cette histoire naissante pour préserver sa liberté et sa jeunesse, elle ira jusqu'au bout de son choix, elle ne cèdera rien aux exigences hypocrites de ceux qui veulent la transformer, à son tour, en adulte consentante, appelée à prendre la relève de la génération précédente.

Pas de Sciences Po, d'école de commerce, de BTS de secrétariat ou de formation aux techniques de vente, elle ne veut rien entendre de ces formations qualifiantes, destinées à la faire entrer à son tour dans le moule. Pas plus de travail salarié, de petit boulot, elle a vu une fois un conseiller Emploi, elle est sortie de son bureau sans même le laisser finir son discours. Vous comprenez, sans diplôme il vous faudra être humble et raisonnable, accepter n'importe quel travail de caissière pour commencer, en Cdd, horaires souples, c'est-à-dire déstructurés, quand le patron en a besoin, c'est la crise, estimez-vous déjà bien contente comme ça, ne demandez pas l'impossible.

Eh bien si, justement. Ce monde raisonnable des adultes, elle ne veut même pas y toucher, de peur d'être contaminée à son tour, comme l'avaient été ses parents. Puisque l'avortement lui a permis de rester libre, au moins qu'elle le soit pleinement, jusqu'au bout.

Elle les a appelés de l'aéroport, juste avant l'embarquement. Ils étaient absents, alors elle leur a laissé un message sur leur boîte vocale, sans préciser la destination de son avion, de toutes façons c'était sans importance, elle n'allait pas s'y fixer, c'était pour elle juste une porte d'entrée sur un autre continent, une fenêtre ouverte sur l'aventure.

« Salut, P'pa, M'ma, j'pars, j'veux plus d'vot société pourrie, vous verrez, aujourd'hui la crise, demain la guerre. Pas pour moi, j'veux vivre et voir le monde avant

d'crever. J'vous enverrai des Sms vous dire où j'suis, vous inquiétez pas, j'vais bien. Très bien même, jamais été aussi joyeuse de ma vie. J'veux juste voir le monde ! »

Ils regretteront de ne pas avoir été là pour l'entendre au téléphone, ils ré-écouteront plusieurs fois le message en boucle, chacun de son côté, des fois qu'elle aurait laissé un indice s'échapper, mais non, rien ne leur permettra de deviner sa destination.

C'était le prix de sa liberté, ils le comprirent à la fin, après des mois de pleurs et de nuits blanches, mais aussi de silence radio. Le drame les avait rapprochés, ils s'étaient revus, ils s'étaient réconfortés mutuellement avant de faire l'amour comme dans le passé, en se disant qu'elle avait besoin de tracer sa voie, loin de leur sillage, même si c'était difficile à vivre, il leur fallait accepter son choix, -y compris son silence.

Empêtrés dans leurs débats idéologiques, dans leur bonne conscience qui exigeait de s'engager de manière utile au sein de la Société où ils vivaient, ils n'avaient pas pensé à cette solution radicale pour eux-même.

Il n'y avait que des jeunes pour y penser, pour réinventer le mythe : Kerouac, on the road again. Plus que jamais.

Vive la crise !

Table des matières

Le démon de midi (La béatitude du travail).....	p5
Post ménopause (Le Tranxène de la consommation).....	p 37
Le parfum du crépuscule (Les lumières de la vieillesse).....	p 71
L’Aube incertaine.....	p 107
(Les espoirs de la jeunesse)	

4° de couverture :

Habituellement, les romans racontent des histoires, à travers lesquelles le lecteur est invité à deviner, comme en contre-champ, la vie intérieure des personnages.

Et si on inversait le mécanisme, en faisant entrer le lecteur dans la tête et les monologues intérieurs de quatre personnages, en suivant le méandre de leurs réflexions internes et en laissant le lecteur imaginer, en contrechamp, l'histoire quotidienne qui les lie, laquelle ne se dessinera que progressivement au fil des pages, avec tous les écarts, les interprétations différentes, les non-dits ainsi que les questionnements que cela peut induire ?

Le cadre commun qui réunit ces quatre histoires est fourni par la crise actuelle, devenue depuis quelques années notre horizon indépassable. Paul l'ancien cadre commercial au chômage, Julie la femme mûre et quinquagénaire parvenue à un tournant de sa vie, Clotilde la jeune adolescente révoltée, Léonie la grand-mère qui s'approche de l'épreuve fatidique : chacun de ces personnages va vivre la crise à sa manière, expérimenter la décélération involontaire mais bienvenue du temps qu'elle provoque, essayer de s'en sortir en inventant de nouvelles formes de vie.

Car toute crise est en même temps l'occasion d'une métamorphose, de suivre l'exemple de la transformation de la chenille à l'existence larvaire, en papillon léger qui s'enivre aux parfums de l'instant présent...